

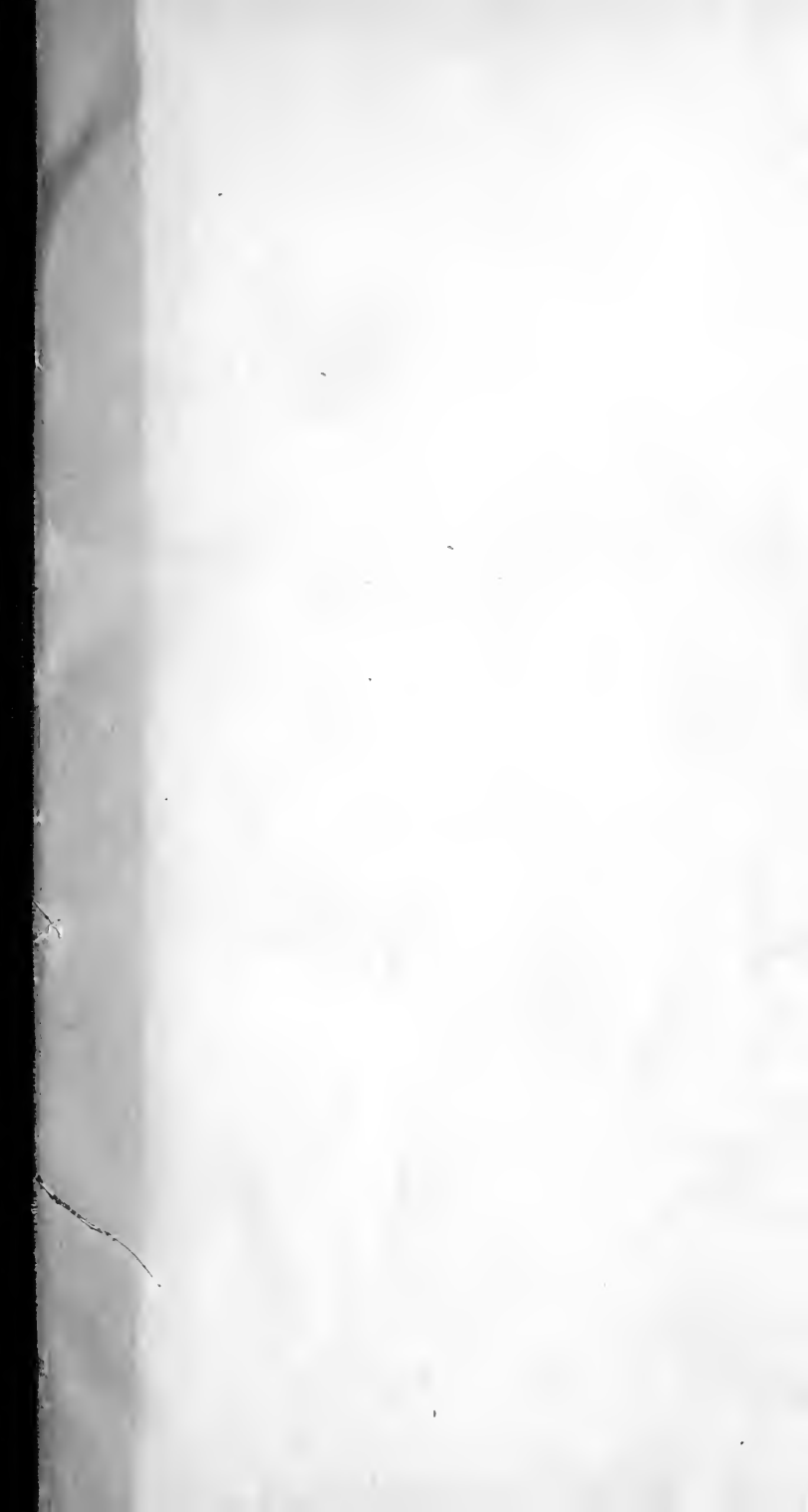
UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01547690 6

UNIVERSITY OF
TORONTO
LIBRARY





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





N O U V E A U X
M Ê L A N G E S

S U R

D I F F É R E N T S S U J E T S ;

T O M E I I .

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1875

1875

1875

1875

1875

1875

NOUVEAUX
MÉLANGES

CONTENANT

DES ESSAIS PHILOSOPHIQUES

ET

LITTÉRAIRES.

Hæ nugæ Seria ducent.

HORAT. de Art. Poet.

TOME SECONDE.



A BOUILLON.

Aux dépens de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXI.

438143
23.8.45

PG

1981

D5

1781

1.2

A V I S.

Parmi les morceaux qui composent ce recueil , il y en a quelques-uns qui ont déjà paru en tout ou en partie dans divers Journaux. On les donne ici sous une autre forme & avec des additions. L'idée d'un petit nombre a été puisée dans la littérature Angloise. On s'est attaché à répandre dans tous une philosophie douce & des vérités qui peuvent être utiles. Leur briéveté sera peut être un mérite , dans un siècle sur-tout où les longs ouvrages font peur. Les anecdotes dont ils sont semés sont toutes fondées sur des faits. On observera en passant , à ceux qui en reconnoîtront quelques-unes , pour les avoir lues dans différentes collections , qu'elles ont passé dans ces dernières d'un papier public dont l'Auteur s'est occupé long-tems ; que les ayant recueillies & rédigées originairement , il n'a pas cru devoir se donner toujours la peine de récrire ce qu'il avoit déjà écrit lui-même.



ESSAIS

PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

LA SENSIBILITÉ.

Après une longue promenade faite à la campagne pendant une belle soirée d'été, je m'assis fatigué sur le bord d'un ruisseau. La lune qui venoit de paroître, jettoit une foible clarté sur les objets qui m'environnoient; elle ne me permettoit pas de les distinguer tous; mais elle embellissoit le tableau raccourci qui s'offroit à mes yeux. Un arbre étendoit sur moi ses branches, & conservant dans l'obscurité le lieu où je me reposois, sembloit prêter un nouvel attrait à ceux qui n'étoient point éclairés. La campagne ouverte devant moi, ne me montrait aucun objet animé. Je pouvois me regarder comme le seul être existant dans ce moment. Une tour antique, à demi-ruinée, étoit le seul ouvrage des hommes, qui annonçât leur proximité & leurs habitations.

Je m'étois occupé, pendant le jour, de la lecture

Tome II.

A

d'une histoire touchante : j'avois pleuré sur les malheurs dont j'avois lu le récit, & mon cœur avoit trouvé une sensation douce & voluptueuse dans les larmes que j'avois répandues.

Je réfléchissois, dans le silence de la nuit, sur le plaisir que nous fait le récit d'un événement tragique. D'où peut naître ce plaisir, me disois-je ? le cœur de l'homme pourroit-il en sentir de l'infortune des autres ?

Pendant que je rêvois, & que je discutais cette question en moi-même, mes yeux étoient fixés sur la surface de l'eau qui réfléchissoit les rayons pâles de l'astre des nuits. Le silence le plus profond régnoit autour de moi ; l'onde étoit immobile ; les feuilles des arbres n'éprouvoient pas la moindre agitation. La nature entière étoit dans le calme, & sembloit inviter tous les êtres à se reposer. Un léger assoupissement s'empara de mes sens : je crus voir une femme d'une figure & d'une taille célestes, descendre des cieux, & s'asseoir doucement à côté de moi. Un manteau blanc, parsemé de saphirs, étoit suspendu sur ses épaules, & descendoit jusqu'à terre. Un voile léger & transparent couvroit son visage, & relevoit sa beauté plus qu'il ne la cachait. Je l'entendis pousser un soupir, & je l'examinai avec plus d'attention. Ses yeux étoient mouillés de larmes ; mais on ne voyoit point sur son front l'impression de la douleur : le sourire même jouoit sur ses lèvres.

Ne t'étonne pas, me dit-elle d'un son de voix enchanteur & plus doux que l'haleine du zéphir, si tu trouves quelquefois du plaisir dans les pleurs. Je me nomme Sensibilité ; & depuis ton enfance, je suis ta compagne fidèle. Mon pere est l'Humanité ; & ma mere, la Sympathie, est fille de la Tendresse. Je naquis moi-même dans une caverne ombragée de

myrtes & d'orangers auprès du mont Parnasse. On me confia aux soins de Melpomène, qui me nourrit d'alimens convenables, & me berça de chansons plaintives & d'une musique tendre & mélancolique. Auprès de la caverne où j'ai pris naissance, coule un ruisseau qui arrose les racines de plusieurs arbres plantés le long de son cours, & sur lesquels les rossignols font leurs nids.

Mon unique soin, depuis que je suis née, a pour objet la félicité de quelques mortels favoris. Les autres repoussent mes bienfaits & mon influence; ils préfèrent la domination de l'apathie, qui est mon ennemie. Malheureux ! ils ne considèrent pas que si la rose a des épines, elle a aussi des couleurs qui charment les yeux, & des parfums qui flattent & enchantent l'odorat surpris.

Tel est le plaisir que te cause une lecture touchante : la plus douce volupté se fait sentir au moment où le cœur se ferre, & les larmes coulent. N'appelle point filles de la foiblesse celles qu'elle t'arrache. Garde-toi d'essayer de vaincre cette émotion. Tu ne pourrais te priver de ce témoignage ingénu de la bonté & de la tendresse de ton cœur, sans perdre à jamais la sensibilité.

Ah ! belle nymphe, m'écriai - je ! demeure, demeure avec moi, ne me quitte point. Apprends-moi à soupirer avec le malheureux, à me réjouir avec le mortel fortuné. Je sens que le plaisir que je me reprochois, n'a point sa source dans la méchanceté du cœur humain, mais dans sa bonté, dans la certitude où il est qu'il existe encore des plaisirs hors de lui.

Comme je finissois ces mots, la cloche du village se fit entendre, & dissipa en même temps mon assoupissement & la douce illusion qui l'avoit suivi.

En reprenant le chemin de ma demeure, ce

songe agréable n'occupa encore ; mon ame avoit été exaltée , & ses sensations lui dictèrent ces expressions.

O sensibilité ! source de nos plaisirs & de nos peines ! toi , qui les augmentes & qui les affoiblis également ! mes jours , sans toi , se feroient écoules peut-être avec plus de tranquillité ; mais jamais ce calme ne me fera desirer de te perdre. C'est avec toi que je veux vivre heureux ou malheureux ; tu regneras toujours sur mon cœur ; tu régleras mes affections ; tu feras la garde de ma vertu. Marque-moi le chemin : celui que tu m'indiqueras est le seul que je suivrai. Conduis - moi dans le séjour de la misère & de l'infortune , sur les champs de bataille qu'on appelle si improprement le lit d'honneur : mes larmes baigneront & laveront les blessures du héros : elles couleront avec celles de la veuve affligée , pendant que ma main carressera & protégera le timide orphelin , qui s'empresse autour d'elle. Le séjour du chagrin & de la douleur est le périlleux du palais de la sagesse , & l'effrayant spectacle de l'agonie est le meilleur des conseillers.

Je m'approcherai du pere dont les années ont déjà blanchi le front , & qui pleure la perte d'un fils qui promettoit d'être sa consolation & son appui. Je mêlerai mes pleurs aux siens , & ma pitié compatissante lui prodiguera les soins les plus tendres.

O jeune homme ! aimable & digne enfant dont la perte est si sensible ! ce n'est pas toi , c'est nous que nous plaignons. Tu es heureux : tu viens d'être débarrassé de tous les soins attachés à la vie humaine , & de la dependance peut-être le pire de tous les maux. Tes desirs sont satisfaits : tu n'en peux plus former aucun , & tu reposes dans un calme imperturbable. Tout sujet de plainte & de murmure est banni du séjour de la paix. La profondeur des eaux

qui roulent autour, présente de ce côté une onde pure & tranquille, qui coule avec majesté sur un rivage enchanteur. Tandis que du côté de la terre, ses bords escarpés & ses flots mugissans opposent un obstacle insurmontable au passage de la peine qui reste avec nous.

Sage vieillard, sèche tes larmes. Ton fils est heureux : que desireres-tu de plus ? il est à l'abri des atteintes de l'ambition, de l'avarice & de toutes les passions qui font le tourment de la plupart des hommes. Il n'aura point non plus celles qui font leur bonheur : il ne recevra pas dans son lit, il est vrai, une épouse adorée ; mais aussi il ne la verra pas languissante, accablée par le mal, mourir peut-être à son côté, & porter dans son cœur déchiré des peines & des amertumes plus affreuses que la mort.

Qu'est-ce que la mort ? l'ordre qui nous y condamne est émané du ciel même. Le sage la voit sans trembler ; & l'homme religieux la reçoit avec la confiance d'un fort plus heureux.

Que vois-je ? c'est une mere tendre qui pleure. Toutes ses espérances, ses desirs & sa gloire sont ensevelis sous la tombe : c'est sa fille qui n'est plus. Comme elle étoit belle ! qu'elle est différente aujourd'hui ! Souvenir cruel, s'écrie-t-elle en sanglottant ! O Rosalie ! est-ce bien toi ? toi dont les graces, l'esprit & la beauté faisoient des impressions si vives & si durables sur les cœurs ? inpitoyable mort ! la jeunesse & la beauté n'ont pu arrêter ton bras ! O jeunes filles, compagnes de Rosalie, ses rivales en jeunesse & en charmes ! approchez de sa tombe, & regardez : voilà ces traits que vous avez enviés ! quelle paleur a succédé à ce vif incarnat qui coloroit ses joues ? que sont devenus ces yeux qui brilloient de tant d'éclat ? quel tableau ! rappelez-le à votre esprit

lorsque vous ferez devant un miroir. Vous avez vu Rosalie vivante : vous êtes comme elle étoit. Vous venez de la voir morte : vous lui ressemblerez encore.

Tendre mere ! arrêtez vos sanglots. Rosalie repose : son sommeil est profond : il sera long sans doute. Mais voyez-la dans le séjour de la vertu ; elle y est arrivée plus brillante & plus admirée que les reines de la terre. Cessez vos plaintes & vos murmures : regardez le sort qu'elle a quitté , celui qui l'attendoit , & applaudissez à l'échange qu'elle vient de faire.

L'humanité ne fait que sentir ; c'est à la raison de calmer les inquiétudes du chagrin ; la religion lui prescrit des bornes , & les marque. La sensibilité permet de pleurer.

L'infortune conduit à la sagesse , le spectacle de celle qui nous est étrangere , est une leçon. Heureux ceux qui se confient à l'expérience d'autrui , & qui ne se croient pas plus sages que les autres , ou assez sages pour eux-mêmes.

Caliste n'avoit pas été abandonnée aux ennuis d'un désert , ni condamnée à passer ses jours dans l'obscurité , & ses nuits dans la solitude. Mais par une fatale surprise , le vice a pris le masque de l'honnêteté , & a facilement abusé d'une beauté simple & modeste. O vous que la raison éclaire , ne triomphez pas de sa foiblesse ! songez que votre devoir est de soutenir , & que vous vous borneriez alors à opprimer.

Je gémirai toujours des maux que je ne pourrai soulager. Je ne consolerai pas les amis de Caliste , je pleurerai avec eux. Je regretterai ses égaremens , & je ferai des vœux pour qu'ils puissent servir de leçon à ses pareilles.

Mon cœur ne s'endurcira jamais ; jamais je n'oublierai les loix d'une mutuelle sympathie. Je ferai le

bien toutes les fois que je le pourrai ; ma voix , mes écrits , mon exemple s'uniront pour le conseiller. Mes pieds voleront légèrement , lorsque le cri du malheureux aura frappé mon oreille ; & mes efforts seront toujours puissans , lorsqu'il s'agira de faire cesser les plaintes de la vertu , lors même que la sévérité seroit une justice , je ne me la permettrai pas.

Insensibilité , déité aveugle des méchans & des insensés , je déteste jusqu'à ton nom. Tu fais ton bonheur de l'impuissance de jouir. Les maux & les plaisirs d'autrui ne peuvent t'affecter ; tu regardes avec indifférence tout ce qui t'environne : tu ne dois régner que sur des morts.



DES PEINES PUBLIQUES.

Le célèbre marquis de Beccaria a traité *ex professo* cette matière importante. La philosophie & l'humanité qui l'ont inspiré, feront toujours des vœux pour que ses écrits operent enfin une révolution dans la jurisprudence criminelle de toutes les nations. En attendant qu'ils se réalisent, elles reviendront sur les principes qu'il a exposés, & y joindront de nouvelles observations. Il doit être permis à tout citoyen de rêver le bien public. Si ces rêves sont mal digérés, ils ont occupé du moins agréablement le bon homme qui les a faits; ils intéresseront peut-être les âmes sensibles qui les liront; & dans tous les cas, ils ne peuvent blesser personne: on n'en peut pas dire autant de tous les rêves politiques.

Le vol, qui, chez les nations civilisées, est puni des peines les plus graves, est à peine regardé comme une faute par les peuplades barbares. Les biens d'un sauvage consistent en si peu d'articles, & ces articles ont si peu de valeur, que leur privation, peu sensible, est un très-mince tort qu'on fait à celui à qui on les enlève. Sa hûte qu'il peut détruire & rebâtir en une heure; son arc & ses fleches dont le premier arbre lui offre de quoi remplacer la perte; quelques peaux de bêtes fauves; voilà tout ce qui constitue sa propriété, ou du moins la majeure partie de sa propriété. Comme il n'a jamais appris à étendre l'idée d'un droit au delà de la possession actuelle, & qu'il est en état de remplacer en un jour tout ce qu'il possède, une atteinte portée à sa propriété ne peut jamais troubler son repos.

Mais l'homme, à mesure qu'il se civilise, multi-

plie ses besoins & ses jouissances. La difficulté qu'il trouve à acquérir ces dernières, en augmente le prix à ses yeux ; & leur perte ne sauroit que lui être plus sensible.

Dans les grandes sociétés policées , où le droit de propriété est réglé depuis long-temps , où cette propriété même , offre tant d'objets & de si variés , où il faut beaucoup de tems & de travail pour se les procurer , où l'habitude & les besoins les rendent si nécessaires , le tort que nous fait celui qui nous les enlève ou par fraude ou par force , est donc infiniment plus grave. C'est pour cela que la sagesse des législateurs n'a rien épargné pour prévenir ce mal. C'est ce qui a produit cette multitude de réglemens qui retiennent l'indigent prêt à étendre la main pour s'emparer de ce qu'il trouve à sa bienséance , & qui assurent au propriétaire la possession tranquille de ce qui lui appartient.

C'est , je crois , une maxime reconnue généralement fautive en matière de loi criminelle , que celle qui prétend que plus la loi est sévère , plus elle écarte le crime contre lequel elle est décernée. Il me semble , au contraire , que les châtimens qui rempliroient le mieux ce but , sont ceux qui seroient modérés & proportionnés aux délits , pourvu qu'ils fussent promptement & irrémissiblement exécutés. L'expérience le prouve. Il y a long-temps qu'on observe que la peine de la roue est trop prodiguée : il n'est peut-être pas inutile de l'observer encore. L'homme sensible voit avec horreur le vol sur les grands chemins puni comme l'assassinat. On a cru que cette sévérité diminueroit le premier genre de crime : on doit être détrompé. Elle n'a produit d'autre effet que de faire souvent ôter la vie à celui que , sans cela , le brigand se seroit contenté de dépouiller. Il cherche à se débarrasser par-là d'un témoin qui peut le perdre ; il

fait qu'il ne risque pas davantage : le supplice qu'il a déjà encouru par le vol , ne peut être aggravé par le meurtre. On l'a mis , pour ainsi dire , dans la nécessité de commettre un second crime plus horrible , pour en cacher un premier.

Quand la peine est excessive , quelquefois le juge cherche à adoucir la sévérité de la loi ; le criminel se plaint de sa rigueur , & le peuple l'accompagne à l'échaffaud avec des larmes d'indignation & de pitié. Si cela étoit possible , il faudroit que la peine fut tellement égale au crime , que sa justice fut sentie non - seulement par le public en général , mais encore par le malheureux qui est condamné à la subir.

C'est sur le même pied que plusieurs banqueroutiers , que je serois tenté de considérer les voleurs , les filoux & toute cette race dangereuse de vagabonds qui attentent à la propriété d'autrui , sans cependant commettre aucune violence contre les personnes qu'ils dépouillent. Ils sont coupables envers la société , dont ils ont troublé l'ordre ; ils sont coupables envers le membre de cette société qu'ils ont volé , tant par ce qu'ils lui ont pris , que par la peine dans laquelle ils l'ont mis souvent , & par l'embarras & les frais qu'a occasionnés l'instruction de leur procès.

Je demande à présent si le gouvernement ne pourroit pas trouver pour tous les coupables de cette espece , certaines branches de travail utile auquel on les emploieroit pour leur faire acquitter ces différentes obligations ? car on a beau faire , les supplices & la mort ne réparent rien , & n'acquittent rien. Dans un grand royaume , tel que la France , n'y a-t-il pas une multitude d'articles de consommation publique , qui pourroient être avantageusement manufacturés dans les maisons de correction par des hommes qui ont encouru une peine quelconque ? ce seroit une

forte d'amende qu'ils payeroient au public , aux dépens de leur travail , de leur liberté & de leur indépendance naturelle pour un tems. Il ne faudroit pas beaucoup d'étude pour mettre les juges en état de régler les termes de leurs prisons , selon les délits différens & leurs diverses circonstances. Il me semble qu'une regle simple & générale suffiroit. L'application aux cas qui se présenteroient ensuite , seroit , selon moi , la chose la plus aisée.

La loi pourroit se borner à dire : » Le délinquant » sera enfermé dans une maison publique de travail » ou de correction , où on l'emploiera à quelque » branche de travail utile , jusqu'à ce qu'en gagnant » la subsistance qu'on lui fournira , il ait aussi gagné assez pour indemniser la personne qu'il a dérobée , des biens dont il l'a privée , & pour payer les frais qui ont été faits pour le mettre en justice «.

Je suis persuadé que dans tous les cas où la violence n'a point accompagné le crime , ce moyen seroit le plus sûr & le plus facile d'y proportionner la peine. L'individu lésé obtiendrait restitution ; & voilà tout ce que l'équité demande en sa faveur. Le délinquant seroit soumis à un certain tems de prison laborieuse ; c'est tout ce que la loi peut exiger pour la satisfaction & pour l'exemple. Le public retireroit le profit de l'industrie bien employée du coupable , & ce seroit une indemnité du tort fait à la société.

Je ne puis m'empêcher de croire que cette manière de punir les délits qui attaquent la propriété , produiroit les plus grands avantages. Les exécutions publiques , devenues plus rares , en seroient plus redoutables. Il y a quelquefois un genre de scélératesse ferme & féroce dans la vie d'un voleur de grand chemin ; & je ne fais si la fréquence même des punitions capitales ne contribue pas à le faire naître & à l'entretenir. C'est une maxime générale parmi cette

race perverse de coupables , qu'ils doivent jouir de l'aisance & des plaisirs qui accompagnent l'homme riche , passer agréablement le cours rapide & sujet à être promptement interrompu de leur vie , la quitter ensuite héroïquement , comme quelques-uns de leurs amis , de leurs connoissances , ou d'autres qui les ont précédés , & dont ils ont soin de conserver la mémoire pour leur servir d'exemple. En faisant ce dangereux métier , ils ont toujours leur fin sous les yeux : ils s'y attendent ; & on en a vu dans leurs orgies , célébrer la mort de leurs camarades , parler gaiement de la leur , lorsque leur tour viendra , se promettre de l'éloigner le plus qu'ils pourront , s'encourager à prendre leur parti , lorsqu'ils n'auront plus d'espérance , & appeller l'échaffaud le lit d'honneur.

Il n'est pas étonnant que des scélérats qui , dès leur enfance , ont perdu de vue tout principe de religion & de morale , qui ont passé leur vie dans la débauche & dans le crime , puissent penser & s'exprimer ainsi. Il ne le seroit peut-être pas davantage que ces mêmes hommes fussent aussi plus effrayés de six ou sept ans de prison dans un travail pénible & journalier , que de celle de quelques momens de souffrances. Lorsqu'ils pensent à la mort qui les attend , ils ne songent pas à l'avenir qui doit la suivre. Il faut que cette mort soit prochaine , que l'appareil en soit sous leurs yeux , pour qu'ils pensent à ce juge terrible qu'ils vont trouver en sortant du tribunal des hommes. Cette pensée ne leur est point venue pendant le cours de leur vie , & n'a pu les retenir.

La maniere de punir comme je la propose , pourroit être propre à ramener le criminel à lui-même. Je fais bien qu'il y a des caracteres si malheureusement dépravés , qu'il n'est pas possible de se flatter de les corriger. Ce sont des monstres contre lesquels

on n'a aucune défense , & qu'il semble qu'il faut retrancher absolument de la société. Mais dans le grand nombre des délinquants , il y en a sans doute plusieurs qui n'ont pas un caractère aussi vicieux , & qui sont enchaînés au désordre par l'habitude & par la paresse. Mettons - les dans une situation différente ; essayons s'il ne seroit pas possible de changer les habitudes qu'ils ont contractées , & de leur substituer celles du travail & de l'application. Si l'on y réussit , on les corrige , on les réforme , on en fait des hommes nouveaux. Nuisibles d'abord à la société , ils peuvent en devenir enfin des membres utiles. Je me trompe peut-être , mais cette erreur m'est chère : je crois que dans ce nombre considérable de voleurs , qui meurent tous les ans par la main d'un bourreau , il y en a peu sur lesquels une retraite forcée dans une maison de travail , n'eût opéré une réforme salutaire.

Je dis dans une maison de travail ; il ne faut pas confondre ce genre de punition avec celui des travaux publics qui ne sont utiles que par l'exemple , en ce que s'ils rappellent sans cesse le crime , ils montrent toujours le châtiment à côté. Mais les coupables font peu d'ouvrage ; mal nourris , & surveillés seulement autant qu'il est nécessaire pour qu'ils ne s'échappent point , ils conservent leurs dispositions au vice , sans qu'on songe à les corriger. Il en est de même du galérien : lorsqu'il a posé la rame , son bras est oisif. S'il y en a qui travaillent pour se procurer quelques douceurs , la plupart trouvent plus commode d'employer , pour en jouir aussi , les mêmes moyens qui les ont conduits à la chaîne. Qu'un fripon mal exercé encore veuille faire usage d'une fausse signature , c'est sur les galeres qu'il va la chercher. Vingt mains s'offrent à lui rendre ce funeste service , qui leur procurera bientôt un nouveau compagnon , qu'en

attendant elles rançonnent. L'infortuné à qui une première faute a fait partager le sort de ces scélérats, ne tarde pas à être perverti ; & arrivé parmi eux avec le repentir & la résolution de devenir honnête , il ne quitte la chaîne à l'expiration de sa pénitence , que pour commettre de nouveaux crimes, qui l'y ramèneront , ou le porteront sur l'échaffaud.

La transportation en Amérique , à laquelle les Anglois , depuis la révolution du nouveau monde , ont substitué un travail pénible en Europe , n'avoit pas toujours d'aussi funestes effets. En punissant le coupable , elle servoit quelquefois à le corriger. Vendu à un colon pour plus ou moins de tems , pendant lequel on le faisoit travailler , il vivoit dans une famille honnête ; de bons modeles étoient sous ses yeux , & il pouvoit revenir au bien. On en a vu plusieurs exemples : je n'en citerai qu'un , parce qu'il est récent , & qu'il prouve l'utilité de la modération dans les peines & la possibilité du retour à la vertu.

En 1760 , un nommé Baker força la porte de la boutique de M. James Shaw , & enleva pour 200 livres sterling de marchandises. Il fut arrêté bientôt après le vol. Comme il y avoit effraction , il auroit été roué en France. L'indulgence des juges , plus que la disposition de la loi , le fit condamner à être transporté en Amérique. Il fut conduit à New - Yorck ; le châtiment qui lui avoit été infligé lui fit faire un retour sur lui-même. Il se conduisit bien , & mérita la confiance de son maître , qui crut voir en lui un homme revenu de ses égaremens , digne de rentrer dans la classe des citoyens , & d'être utile à la société qu'il avoit d'abord troublée. Quand le terme de l'espece de captivité à laquelle il avoit été condamné , fut expiré , il s'intéressa à lui , & le mit en état de faire un petit commerce , qui s'étendit bientôt , & prof-

péra entre les mains de Baker, qui devint un marchand considérable. Lorsque sa fortune fut bien établie, & qu'après avoir compté avec son bienfaiteur & ses correspondans, il vit par la balance l'état de ses affaires, il écrivit (ce fut en 1774) à M. James Shaw en Angleterre, pour le prier de faire un compte des marchandises qu'il lui avoit volées, de fixer le prix auquel il les auroit vendues, celui du bénéfice que lui auroit rapporté son argent, depuis le vol jusqu'à ce moment; & il s'engagea à le satisfaire. Cette lettre, comme on s'y attend bien, étonna fort M. Shaw. Il répondit qu'il ne pouvoit recevoir de lui le remboursement d'un vol pour lequel il avoit été puni. Vous avez satisfait à la loi & à la société, lui dit-il; & je n'ai rien à prétendre. M. Baker ne se crut pas quitte; il fit lui-même le compte que M. Shaw ne vouloit pas faire; on ajoute même qu'il le porta fort au-delà de la valeur réelle, & qu'il lui en fit passer les fonds.

Ce fait unique, je le répète, prouve en faveur de la modération angloise. Elle a rendu à la société un bon citoyen: par-tout ailleurs, elle l'en auroit retranché pour jamais.

Ce que je propose produiroit à coup sûr les mêmes biens, la punition du crime & la réforme du coupable. Ce n'est point d'ailleurs une nouveauté, un peuple sage nous en fournit le modèle. Pourquoi ne ferions-nous pas ce qu'il fait avec succès?

Les punitions capitales sont très-rares en Hollande. Le vol d'un cheval ou d'une vache, lorsqu'il n'a été accompagné d'aucune violence, celui qu'on a fait dans un lieu ouvert, ne sont point punis de mort comme chez nous. Le châtiment est la prison à vie ou pour un tems, Pour cet effet, on a construit des maisons de travail. Dans ces maisons les coupables qui n'ont appris aucune profession, sont occupés à

scier du bois de brésil , ou à tout autre ouvrage manuel qui n'exige pas beaucoup d'adresse. Si , au contraire , ils savent un métier , & qu'il se trouve dans la même maison plusieurs ouvriers du même genre , dont le travail puisse indemniser la direction de ses avances pour l'achat des instrumens & des matieres premières , on s'empresse de les occuper. On leur fixe une tâche qu'ils doivent faire dans le jour , ou dans un certain tems. Leurs surveillans sont autorisés à les châtier. L'ordre regne dans les ateliers ; & le travail qui s'y fait est un avantage public. Après une retraite plus ou moins longue , le coupable rentre dans le monde ; il a satisfait à la société , & il peut lui devenir utile. Il conserve en sortant de la maison , l'habitude de la frugalité , du travail & de la décence qu'il a contractée pendant sa prison.

Imitons , je ne cesserai de le répéter , imitons nos voisins ; approprions nous des établissemens que la sagesse & la prudence ont imaginés , & qu'elles conservent. Les avantages qu'ils en retirent sont connus. Les vols , les meurtres , tous les crimes qui troublent ailleurs , la société y sont moins fréquens.

Parcourez le soir les rues des villes hollandoises , vous y verrez regner la tranquillité. La plupart des maisons ne sont pas closes de maniere à empêcher les voleurs d'y pénétrer : de légers volets de bois défendent les fenêtres des appartemens du rez-de-chaussée ; quelques-unes n'en ont point , & ne sont fermées que par les vitres. Quel est l'homme à Paris qui dormiroit tranquillement , si l'entrée de sa maison n'étoit pas mieux défendue ? Cependant on n'entend parler en Hollande d'aucune violence ; & si quelquefois il se trouve des hommes qui s'en rendent coupables , ce sont presque toujours des étrangers.

Je finirai par ce passage de l'écrivain célèbre dont la voix s'est toujours élevée en faveur de la justice & de l'humanité.

» On

» On n'a exécuté aucun criminel en Russie sous
 » l'empire de l'Autocratrice Elisabeth. Catherine II
 » qui lui a succédé avec un génie très-supérieur, suit
 » la même maxime. Cette humanité n'a point mul-
 » tiplié les crimes ; & il arrive presque toujours que
 » les coupables relégués en Sibérie y deviennent gens
 » de bien. Ce changement nous étonne ; mais rien
 » n'est plus naturel. Ces condamnés sont forcés à un
 » travail continu pour vivre. Les occasions du vice
 » leur manquent ; ils se marient , ils peuplent. For-
 » cez les hommes au travail , & vous les rendrez
 » honnêtes gens. On fait assez que ce n'est pas à la
 » campagne que se commettent les grands crimes ,
 » excepté peut-être quand il y a trop de fêtes , qui
 » forcent l'homme à l'oisiveté , & le conduisent à la
 » débauche «.



DU MAL PHYSIQUE

ET

DU MAL MORAL.

C'est une grande question que celle de l'origine du mal ; elle n'est assurément pas neuve ; il y a longtemps qu'elle exerce l'imagination des métaphysiciens. On feroit des volumes du simple exposé des systèmes divers par lesquels on a cherché à la résoudre. Il n'y en a point sur laquelle les anciens philosophes se soient plus égarés, ni qui ait fourni la matière de tant de disputes théologiques.

Les fables de tous les peuples qui ont reculé le plus loin leur origine , font toutes mention d'un siècle d'or , d'un tems fortuné d'égalité , d'innocence , de justice & de bonheur , où les hommes étoient justes , heureux & vertueux. L'imagination des poètes a brodé des fleurs sur cet âge si court , si intéressant & si regretté. On s'accorde à dire qu'il exista , & qu'il fut de courte durée ; mais on ne dit point comment il finit , comment on a passé de l'état d'innocence à celui de crime , si je puis m'exprimer ainsi. Les hypothèses qu'on a imaginées sont insuffisantes ; & les deux principes des anciens Mages , qu'on pourroit regarder comme Dieu & le Diable , si Ormazde & Arimane n'étoient pas égaux en puissance , ne levent une difficulté que pour en faire naître de plus grandes. Dans tous les autres systèmes , on se contente d'affirmer que l'homme fut coupable ; mais comment le fut-il ? En quoi le fut-il ? Voilà la grande question , celle qui pique la curiosité , celle que la

philosophie & la raison seules ne résoudront jamais.

Après cet aveu, il faut recourir à la révélation. On s'attend bien que je ne porterai pas plus loin mes recherches sur ce sujet ; elles ne me fourniroient rien qu'on ne sache aussi-bien que moi ; & tout est fini , en disant qu'il faut chercher dans Moÿse la solution qui a été un secret pour toute l'antiquité , & pour tous ceux qui n'ont eu aucune idée des livres Juifs , qui ont été connus si tard.

Moÿse cependant ne leve pas une autre difficulté ; c'est l'étendue & le nombre des maux qui accablent ce malheureux globe , & qui ne paroissent pas proportionnés à la faute commise par le premier homme , qui méritoit d'être puni sans doute , mais dont la postérité malheureuse , punie ainsi que lui , n'avoit reçu aucune défense , & ne s'étoit rendue coupable d'aucune transgression.

On ne peut se tirer de-là qu'en adorant les profondeurs impénétrables des décrets éternels. L'Être suprême avoit sans doute ses raisons , qu'il n'a pas daigné nous expliquer , & qui ont amené la réparation du genre humain.

Ces détails font du ressort de la théologie , qui veut tout expliquer , & tirer de tout des motifs de consolation. Il ne me convient pas de la suivre dans ses discussions ; je me contenterai d'observer que ses explications sublimes n'empêchent pas que les maux n'existent réellement , & que répandus par-tout , ils ne rendent notre court séjour sur la terre très-pénible & très-dur pour les infortunés qui l'habitent. Leur étendue a quelquefois révolté la foiblesse humaine , & excité ses murmures. Il est naturel sans doute à l'homme qui souffre de se plaindre de ses peines ; il n'est pas moins simple que leur durée l'aigrisse souvent , & il est barbare de lui en faire un crime ; c'est cependant ce qui arrive ordinairement.

Les théologiens ont beau faire & beau dire ; leurs maximes & leurs leçons ne produisent pas toujours les consolations qu'ils en espèrent ; & la dureté qui les accompagne fréquemment , est souvent un mal elle-même. Dans les leçons comme dans les dons , il faut faire attention à la manière. Ils semblent avoir pris pour modèle ce bon Derviche , qui , pour faire du bien aux hommes , s'étoit retiré sur une montagne escarpée , entourée de précipices , dans lesquels périssent souvent , faute de secours , les infortunés qui étoient obligés de la traverser. De sa retraite il entendoit les cris des victimes , & il couroit à elles ; mais au lieu de leur présenter son bâton pour les retirer , il leur tendoit le bout d'un sabre bien affilé , qu'ils étoient obligés de saisir , & qui ne les aidait jamais à sortir de ce lieu , sans les blesser cruellement. Un de ces malheureux dont les doigts avoient été presque emportés , fit entendre ses cris. De quoi te plains-tu , lui dit le Derviche ? — De quoi ? ... hélas ! regarde mes mains. — Ne vaut-il pas mieux que tu aies éprouvé ces légères blessures , que si tu avois péri au fond de ce précipice ? — Mais pourquoi faut-il que tu m'aies blessé ? — Ne t'ai-je pas sauvé ? — Oui ; mais n'aurois-tu pas pu me tendre ton bâton au lieu de ton sabre ? — Tais-toi ; tu n'es qu'un ingrat.

La conduite de nos moralistes est souvent calquée sur celle de ce bon Derviche ; & le malheureux qu'ils veulent secourir est quelquefois blessé ; mais ce mal est un des moindres qu'on éprouve ici bas.

Les maux moraux & les maux physiques sont prodigieusement multipliés. Il y a cependant des théologiens plus ressemblants encore au Derviche , qui les regardent comme un bien. Leurs raisonnemens sont au moins curieux ; voici ceux qu'un ecclésiastique Allemand a faits dans ce siècle ; car il est important

de fixer les dates ; on pourroit être tenté sans cela de reculer au moins au X^{ve}. l'existence du raisonneur.

Les annales du monde présentent de tems en tems des fléaux , tels que la disette , la peste , les tremblemens de terre , &c. On doit soupçonner qu'ils se rapportent à quelque fin , & chercher quelle est cette fin. Le bon Germain la trouve dans la Providence , qu'il croit l'auteur ou le principe de ces grands défastres , & voici quel est son but : c'est de prévenir la trop grande multiplication du genre humain ; il pense que , sans cela , elle s'étendrait trop , & que si elle étoit poussée à un certain point , elle seroit le plus accablant des fléaux.

Comme les hommes empêchent la trop grande multiplication des especes d'animaux , dont la fécondité dangereuse couvrirait bientôt la face de la terre , qui n'auroit plus la quantité de fruits nécessaires à un si grand nombre , il prétend que la Providence s'est chargée immédiatement à son tour de prévenir la trop grande multiplication de l'espece humaine. Pour y réussir , elle envoie de tems en tems , & toujours à propos , des maladies épidémiques , des pestes , des famines , qui diminuent la foule. Les hommes ont soin d'ajouter à ces fléaux qui leur viennent d'ailleurs , de furieuses guerres qui achevent d'éclaircir les rangs.

Voilà ce que l'on attribue à la Providence , & d'où l'on part pour en exalter la sagesse & les vues. Je demanderois volontiers à l'auteur Tudesque (1) de ce système barbare s'il l'exalteroit d'aussi bon cœur dans le cas où lui-même seroit la victime de quelques-uns de ces expédiens sublimes , qu'il ne nous vante

(1) M. Tamm , pasteur à Altenbourg , auteur d'un livre Allemand intitulé : *La cherté & la famine considérées comme une preuve de la Providence.*

que parce qu'il n'en éprouve pas les effets. La manière dont je conçois la Providence, est plus consolante pour les hommes, & m'inspire plus de respect & d'admiration pour elle.

Un compatriote de ce bon Germain (1) a cherché pareillement à justifier les maux d'une manière aussi singulière. Théologien par état, métaphysicien par goût, il a trouvé une nécessité physique à ces mêmes maux, qui, selon lui, prouvent évidemment la justice divine.

En approfondissant cette justice, on voit qu'elle ne peut être autre chose qu'un juste tempérament de bonté & de sagesse; & qu'ainsi l'Etre suprême est certainement juste, puisqu'il est certainement bon & sage. Il n'y a sans doute rien à répliquer à cela.

L'étude de la nature nous découvre dans l'ordre de l'univers des moyens & des fins propres à notre bonheur, & cela dans un degré de précision & de perfection que nous admirons d'autant plus que nous parvenons à les mieux connoître. S'il nous arrive de troubler cet ordre de l'univers, cela ne peut être indifférent à son auteur; nous pouvons déplaire par ce moyen à celui dont nous tenons notre existence. Un dessein manifeste dans l'arrangement de l'univers est de procurer à toutes les créatures douées de sentiment, autant de plaisir qu'elles peuvent en éprouver; pour cet effet, elles doivent contribuer en tout ce qui dépend d'elles, à leur satisfaction & à leur perfection réciproques; ce qui, bien exécuté, produit la perfection & le bonheur de tous.

Sous ce point de vue, la nature ou l'assemblage

(1) M. Kœstner soutint, en 1773, une thèse dans laquelle il établit, que la physique pouvoit donner comme la théologie, des idées de la justice de Dieu.

des corps offre un créateur , qui a réglé avec autant de bonté que de sagesse , la destinée du moindre insecte ; ce qui n'est autre chose que rendre justice à l'insecte , aussi-bien qu'à l'éléphant ou à l'homme. Celui-ci , à plus forte raison , ne doit pas douter qu'il ne soit l'objet d'une semblable justice. Les raisons de le croire que la nature lui en fournit , se lient avec celles qu'il puise dans la psychologie & la morale.

Ces réflexions ne semblent pas amener la chute du métaphysicien. Après avoir vanté la justice , la sagesse & la bonté de Dieu , il ne veut pas que l'on regarde les grands phénomènes de la nature , qui nous affligent quelquefois , comme un motif qui nous doive porter à le reconnoître & à le craindre. Il a raison.

Quand un homme est foudroyé , ce n'est point un acte de punition exercé à son égard ; on l'accordera encore. Mais on lui passera difficilement de regarder cet effet terrible comme celui de la justice , de la sagesse & de la bonté de Dieu , qui ont mis dans la terre & dans l'atmosphère les principes de la foudre , qui servent à fertiliser la terre , & à nourrir les hommes & les animaux.

Moi , qui ne suis point théologien , qui crois en Dieu , & qui l'aime autant que je peux , je dirai que cette même sagesse & cette même bonté auroient pu placer ces principes utiles , & leur défendre en même tems de nuire , ou leur ordonner de porter leurs explosions funestes dans les vastes déserts de l'Afrique.

Le plus sage est de laisser l'univers comme il est , & de chercher un peu moins à l'expliquer. C'est en considérant ce même univers , qu'Alphonse le sage disoit que s'il avoit été appelé à la création , il auroit pu donner de bons conseils. Beaucoup de physiciens

sont dans le même cas sans le dire ; les théologiens sont à peu près les seuls qui ne le pensent , ni ne le disent.

On se moquera de ceux qui veulent que les maux soient un bien , comme du Stoïcien qui , tourmenté par la goutte , retenant ses cris , & faisant mille grimaces , s'écrioit : tu as beau faire , je n'avouerai point que tu es un mal. Ces gens ressemblent à ce fou qui nioit le mouvement , & que l'on ne pouvoit mieux réfuter qu'en marchant devant lui. On se contentera de dire à ceux qui prétendent que dans le mélange des biens & des maux , les premiers l'emportent sur les derniers , de regarder autour d'eux , de rentrer en eux-mêmes , & de consulter leur cœur & leur propre sentiment. Quiconque pèsera les effets & la durée des maux , aura de la peine à croire que leur somme soit inférieure à celle des biens.

Je me dispenserai de faire une recherche affligeante , & que tout homme est à portée de faire. Les volumes nombreux écrits sur cette matière , se réduisent en dernière analyse à ce que disoit Philippe de Comines. » Aucune créature n'est exempte de » passions ; tous mangent leur pain en peine & » douleur : notre Seigneur le promet dès qu'il fit » l'homme , & loyaument l'a tenu à toutes gens «.



D U M O N D E

E T

D E L A S O L I T U D E.

U n des phénomènes les plus singuliers que nous présente l'homme , est ce double ressort par lequel il semble également déterminé à l'action & au repos , aux occupations de la société & aux douceurs de la solitude. Dès qu'il a été quelque tems dans le premier de ces états , une secrète inquiétude le ramène vers l'autre , & s'il se présente de trop puissans obstacles , s'il survient de trop longs délais , cette inquiétude s'accroît , & peut devenir à la fin un tourment véritable.

Ces deux déterminations , en apparence opposées , ne laissent pas de se résoudre en un seul & même principe , le desir du bien-être. Les illusions dont l'esprit de l'homme est susceptible , les chimères que son imagination ne cesse de créer , lui offrent les apparences de ce bien-être , tantôt dans le tumulte & les embarras de la vie , tantôt dans le calme & le silence d'une cellule ou d'un désert. Je ne sais pas même si la tendance la plus forte ne seroit point vers le repos , à peu près comme celle d'un mobile qui s'arrêteroit , sans les nouvelles impulsions qui continuent , raniment & accélèrent son mouvement.

L'éducation donne la première secousse , si je puis m'exprimer ainsi ; elle commence par remplir la tête des enfans de fausses idées , qui deviennent des sources d'amertume , qui troubleront le reste de leur vie. Les passions viennent ensuite dans la jeunesse ,

& semblables à des courriers fougueux , elles entraînent à travers les champs ceux qu'elles dominent. Les établissemens , les soins de la fortune , les besoins d'une famille , livrent bientôt à une foule d'affaires & de distractions , d'où naît enfin le plus fort de tous les principes auxquels l'homme est assujéti , l'habitude. L'amour du repos est enseveli & comme assailli sous toutes ces déterminations , dans le fond étrangères à la nature humaine. Si de loin en loin quelques invitations secretees à se reposer s'offrent à l'esprit , ce sont des desirs qui disparoissent aussitôt , & l'on meurt , pour l'ordinaire , au sein d'un tourbillon dont on n'a pas eu la force ou les moyens de se démêler.

Rien ne prouve plus peut-être combien l'homme est machine , & jusqu'où les causes physiques poussent leur influence sur sa conduite. Une mauvaise digestion , la trop grande foiblesse des nerfs , ou leur extrême mobilité , le temperament , le climat , une vie sobre & frugale , ou voluptueuse & déréglée , font les hommes & même les grands hommes , les Catons & les Catilinas , les Louis XI & les Louis XII , les héros de la vertu & du crime , les saints même & les réprouvés.

Cette extrême mobilité de l'homme le porte à vouloir sans cesse passer du repos à l'action , & de l'action au repos. Elle prouve qu'il lui faut absolument du changement , que l'ennui , le plus grand de ses maux , naît inévitablement de l'uniformité. L'action réitérée a plus d'affinité avec le changement que le repos , & c'est pour cela que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes y persévèrent jusqu'au bout.

Cela n'empêche point que les vrais sages ne tardent gueres à s'appercevoir qu'après tout il y a plus de monotonie dans ces biens accumulés qui forment le tissu de la vie active , que dans le cabinet d'un homme éclairé , qui s'étudie lui-même , qui s'occupe

de la contemplation de l'univers , qui met un frein à ses passions , ou les dirige vers leur véritable but , en les faisant servir à sa perfection. Mais comment porter le flambeau de ces notions évidentes dans l'esprit des hommes ordinaires , dont les uns stupides & grossiers , n'obéissent à d'autres loix qu'à celles du mécanisme , & les autres , vains & frivoles , ressemblent à des girouettes que le moindre vent fait tourner.

Dans cette dernière classe , on ne voit que des hommes papillonner sans cesse , & mourir dans un mouvement qui ne fait que les fatiguer , & fatiguer les autres sans aucune utilité. La société qui ne s'est aperçue de leur existence que par l'ennui qu'elle lui a causé , les a bientôt oubliés.

La première paroît presque seule avoir fourni les Cénobites & les Mystiques , qui se sont dévoués à la contemplation , & dont nous font venus les moines. Ils ont tous été guidés également par le desir du bien-être , expression qui ne signifie pas la même chose pour tous les hommes ; car ce qui fait le bonheur de l'un , ne feroit pas toujours le bonheur de l'autre. Chaque individu a sur ces objets des idées différentes , & dans le secret de son cœur peut seul juger de ce qu'il lui faut pour être heureux.

Si une imagination exaltée a conduit autrefois des hommes austères dans les déserts , on peut dire que la paresse , la nonchalance , l'envie de se débarrasser des soucis & des soins de la vie , a peut-être autant peuplé les cloîtres que le zèle ; & ce dernier , en s'occupant uniquement du ciel , a trouvé doux de vivre dans des asyles où les besoins physiques ne l'inquiétoient pas , où il pouvoit tous les jours les satisfaire , sans avoir la peine de travailler pour y pourvoir. Cette raison qui a peuplé les monastères , les a garantis de manquer de sujets. S'ils avoient été

dotés moins richement , si la charité compatissante n'étoit pas venue si abondamment au secours des mendiants , le nombre des uns & des autres seroit sans doute moins considérable. Ils commencent enfin à diminuer. Les bons principes ont germé dans tous les esprits. On pense & l'on dit généralement que l'homme doit vivre au milieu de ses semblables , les servir par son travail , les éclairer de ses lumières , les édifier , & leur faire du bien. Si , lorsqu'il peut lui être utile , il sort de la société , il agit contre ses devoirs , sa raison , & ses intérêts. Dès qu'il est capable de les oublier , il ne mérite plus de regrets.



DES MOINES.

Dans tous les tems , on a vu des hommes trop fiers pour se plier aux devoirs de la société , & un plus grand nombre encore de trop foibles pour en soutenir les embarras , les travaux & les peines , fuir la foule que l'intérêt assemble , & que ce même intérêt disperse. Les Brachmanes dans l'Inde , une partie des prêtres en Egypte , les Mages chez les Perses , & les Druides chez nos ancêtres , s'isoloient du reste de la société : mais ils ne vivoient pas toujours loin des troubles qui l'agitent ; ils y prenoient souvent part pour les calmer , & ils n'avoient pas tellement rompu tous leurs liens avec les hommes , qu'ils se crussent dispensés de s'occuper de leurs avantages. Ces especes de moines d'un ordre rare , furent presque par-tout les premiers savans , les premiers législateurs , & les premiers médecins de leur pays , en même tems qu'ils en étoient les prêtres. Les Chrétiens orientaux se garderent bien de leur ressembler en cela. Uniquement occupés des affaires du ciel , ils se détacherent totalement de celles de la terre , où ils ne se regarderent que comme des étrangers. Leur attention constamment tournée vers la divinité , ne leur permit pas de prendre aucun intérêt à leurs semblables. Ils les quitterent pour se retirer dans des déserts , où ils les oublièrent sans s'en faire oublier ; parce que leur conduite excita d'abord l'étonnement & bientôt l'admiration ; car les peuples peu conséquens admirent souvent plus ce qui est étrange que ce qui est utile.

Dans l'Occident , où les imaginations sont moins ardentes , les solitaires réunis entre eux pour s'édifier , ne renoncèrent pas absolument au monde ; mais ne

restant plus près des hommes, ils n'imiterent pas davantage les Brachmanes, les Mages & les Druides. Ils n'aspirèrent ni à leurs grands emplois, ni à leurs sciences; ils ne prirent de celles-ci que l'abus qu'ils en avoient fait quelquefois. S'ils conservèrent quelques-uns des arts que leurs modèles avoient créés, ils ne s'en servirent que pour accréditer des prestiges, & pour justifier des mensonges. Leur histoire en fournit mille preuves. Mon intention n'est pas de m'appesantir sur ces détails si souvent répétés. Je sais qu'ils n'offrent plus rien de neuf à dire; mais après tant d'écrits sur cette classe d'hommes, il peut être intéressant de fixer ses idées sur toutes ces lectures. Voici le résultat des miennes; il est exempt d'humeur & de partialité.

Je commencerai par accorder que les moines dans leur origine, peuvent avoir eu leur raison & leur utilité. Je ferai plus: je les envisagerai d'abord sous le point de vue qui leur est le plus favorable, sous celui qui rappelle les services qu'ils ont rendus aux sciences.

Où auroit-on pu déposer plus sûrement les monumens du savoir ancien, pendant les siècles de rapine & de férocité qui succéderent à l'empire Romain, si ce n'est dans les lieux que la religion avoit rendus sacrés? Le château du baron, la cabane du laboureur étoient souvent pillés & détruits par les brigands armés; qui prenoient le nom de soldats; mais les églises & les couvens étoient respectés. C'est là que les monumens des sciences trouvèrent un asyle. Ils y furent conservés ainsi que l'or que l'avarice entasse, lorsqu'elle craint de se le voir enlever. Ils y étoient à la vérité aussi inutiles à ceux qui les possédoient, mais ils y étoient en sûreté. Ils dormirent dans ces dépôts jusqu'au tems où l'on put les en tirer pour en profiter. Pendant long-temps il n'y eut de bibliothèques que dans les couvens; on employa souvent les moines à transcrire les manuscrits: tâche pénible; ennuyeuse

fans doute , mais nécessaire alors. Souvent on fit de cette tâche une occupation pour les jeunes moines ; quelquefois on leur en fit une pénitence pour de légères fautes.

Les religieux , pendant quelques siècles , furent les seuls historiens. Quoique la superstition ait fréquemment défiguré leurs récits , qu'ils y aient mêlé une multitude de fables légendaires , si je puis m'exprimer ainsi , il vaut encore mieux avoir reçu de leurs mains ces annales de leur tems , que de n'en point avoir du tout , & de quelque manière qu'ils nous les aient données , c'est une obligation que nous leur avons.

Ils furent pareillement les instituteurs de la jeunesse. Vers la fin du dixieme siècle , il n'y avoit pas d'autres écoles que les monasteres , ni d'autres maîtres que les Bénédictins. Il est vrai que leur cours d'étude ne s'étendoit pas plus loin qu'à ce qu'ils appelloient les sept beaux-arts , & qu'ils les enseignoient d'une manière bien sèche. Mais c'étoit le génie de leur siècle , & on ne peut leur faire un crime d'avoir enseigné mal , lorsque personne n'enseignoit mieux. Il faut être juste , & ne pas comparer ces écoliers avec les philosophes d'un tems plus éclairé. Comparons-les avec les hommes de leur âge , avec un connétable de France qui ne savoit pas lire , avec un roi qui mettoit une croix au bas de ses édits , parce qu'il ne savoit pas signer son nom.

J'observerai encore que si la religion perdit à la proscription de la langue vulgaire dans les offices divins , les sciences y gagnerent. Lorsque les ecclésiastiques ne virent plus leur religion que dans une langue étrangère , ils furent obligés de l'apprendre. Cela donna de l'importance aux langues savantes ; chaque écolier fut lire & écrire en latin , que sans cela il n'eût pas plus appris que le Chinois. Et dans un tems où les langues des diverses nations de l'Eu-

rope étoient encore informes & barbares , le latin fut d'une grande ressource ; il devint la langue universelle , & les savans de toutes les nations furent en état d'entretenir des correspondances les uns avec les autres.

La vie solitaire & tranquille des cloîtres étoit favorable à l'étude , aussi fournirent-ils quelques savans. Les muses & leur suite , dans un déguisement étrange à la vérité , se réfugièrent dans les couvens. L'art du statuaire tailla une madonne & un crucifix , celui de la peinture embellit un missel. L'éloquence fit le panégyrique d'un saint , & l'historien écrivit une légende. Mais ces arts travestis respiroient ; ils étoient prêts à se montrer dans un tems plus heureux , à quitter leur masque ridicule , & à briller de leur beauté.

Voilà les services qu'ont rendu les moines ; ils sont réels. Je les ai rapportés sans les affoiblir , ni les déguiser. Je n'usurai pas du droit que je me suis donné de présenter le revers de la médaille , & de parler des maux qu'ils ont faits. Sans m'arrêter à ces détails , après avoir montré l'utilité dont ils ont pu être d'abord , je demanderai si leur multiplicité poussée sur-tout au point où elle l'a été , n'est pas actuellement également préjudiciable & déraisonnable ? Comment a-t-on pu se résoudre à séquestrer de la société un si grand nombre d'individus , tandis que dans tant de contrées , la population n'est pas proportionnée aux besoins , & à ne les conserver sur la surface de la terre , que pour en dévorer la substance ? Est-il conforme à l'équité que tant de bras se fatiguent & s'usent à faire croître des moissons pour des ventres paresseux ?

Mais , dira-t-on , ce sont les reclus qui attirent les bénédictions du ciel sur la terre , & qui , par leurs prières & leurs hymnes , servent mieux l'état que les laboureurs & les artisans.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'il est permis de s'exprimer ainsi. On demandera où Dieu a ordonné
ces

ces prieres & ces hymnes ? & on montrera qu'il a recommandé sans cesse le travail & les devoirs du citoyen. D'ailleurs, quels sont ceux qui prient & qui psalmodient ? Ont-ils ces vertus, cette piété, cette dévotion ardente, qui pourroient faire croire que Dieu les écoute, & les exauce plutôt que d'autres ? Ceux qui connoissent l'intérieur des cloîtres savent ce qui en est ; & des écrivains de tout ordre ont rendu compte des vrais travaux des moines, & des services effectifs qu'ils rendent à la société. C'est pour cela qu'en a tenté tant de fois de les réformer, & que, pour réussir à bannir la licence qui s'étoit introduite parmi eux, on s'est jetté dans l'extrémité opposée ; dans ces austérités qui, sous un autre point de vue, sont également contraires à la nature de l'homme, au but de la société, & à l'esprit de la religion.

En parlant des occupations monastiques, je me rappelle une anecdote que je rapporterai. C'est une autorité assurément respectable que celle dont je m'appuie, pour prouver la supériorité du travail sur la priere.

L'archiduché d'Autriche & les Etats héréditaires nourrissent un nombre considérable de religieux & de religieuses de tous les ordres & de toutes les couleurs. Les princes, en général, ne les voient guere que dans certaines circonstances : il leur importe cependant d'être instruits des détails de leur vie, de leurs occupations, de leurs amusemens, & du gouvernement intérieur de leurs maisons. Mais c'est chez eux qu'il faut les voir pour les connoître ; & c'est aussi chez eux que l'empereur a voulu les étudier. Ce prince a porté l'œil le plus attentif sur tout ce qui les concernoit. Il est leur pere, ils sont ses sujets. Il étoit juste qu'il fût à quel point ils sont utiles ou à charge à l'Etat qui les nourrit. Si c'est dans les cloîtres que se forment les vrais chrétiens, les bons citoyens, les grands hommes, les monasteres ne peu-

vent que gagner à être connus. Si c'est, au contraire, dans le silence de la solitude qu'on devient farouche, dur, insensible à l'amitié, implacable dans la haine, il est encore plus nécessaire de les éclairer. Il s'agit du bonheur des solitaires ; il s'agit de les rendre utiles autant qu'ils peuvent l'être. Tout ce qui tend à remplir l'un ou l'autre de ces objets est important, & les moindres détails cessent d'être petits ou minutieux. C'est ainsi qu'a pensé le chef de l'empire.

Pendant le cours de ses visites dans les couvens de filles, en 1771, il interrogea les religieuses sur la manière dont elles remplissoient les instans qui ne sont point consacrés au service divin. Il en trouva quelques-unes qui employoient ce tems à l'éducation des jeunes personnes de leur sexe ; il daigna les encourager & les exhorter à acquérir de plus en plus les talens qu'exige cette fonction également difficile & respectable. D'autres consacroient leur loisir à visiter, à consoler & à servir les malades ; elles furent honorées des éloges du prince, qui leur fit un accueil digne de leur zèle. Plusieurs dirent, à leur tour, qu'elles s'occupaient à broder, à faire divers ouvrages de panures, des bonbons, des confitures, & d'autres bagatelles semblables. Ce n'est point dans les couvens qu'on devoit s'attendre à trouver des ouvrières du luxe & de la friandise. L'empereur ne dit rien ; le lendemain, les sœurs brodeuses & confituriers reçurent quelques piéces de toile, avec un billet conçu en ces termes :

» L'Etat nourrit plus de deux cens cinquante mille
 » hommes dont l'emploi est de défendre les ci-
 » toyens, de protéger leurs possessions, & de re-
 » pousser la force qui voudroit les envahir. Ils se
 » battent pour vous toutes les fois qu'il est nécessaire :
 » il est juste qu'ils aient des chemises ».

Pour revenir aux ordres religieux, ce qui les a

tant multipliés paroît d'abord l'amour de la nouveauté. Le monachisme, une fois introduit, est devenu une affaire de mode, & l'on sait combien toute espèce de mode est propre à exercer l'imagination & l'esprit inventif. Tant que la crédulité & la superstition ont régné, il ne s'agissoit que de leur offrir un nouvel aliment ; & d-là, toutes ces règles, tous ces instituts, toutes ces fondations qui ont envahi les plus riantes & les plus riches contrées du monde chrétien. Les morts ou les gens de main-morte ont insensiblement englouti les vivans ; & ce n'est que fort tard qu'on s'est avisé de mettre des bornes à leur avidité. Jusqu'alors un nouvel ordre étoit toujours sûr de trouver quelque protection ; il n'avoit besoin que de prendre racine, & bientôt la foible plante devenoit un arbre touffu, où une multitude d'oiseaux trouvoit un asyle commode. De son côté le saint siege étoit bien aise d'augmenter le nombre des nouveaux ordres, pour tenir dans la dépendance ceux qui par leur ancienneté & par leur opulence, auroient pu vouloir alléger le joug de leur obéissance. La toute-puissance pontificale, semblable au maître de l'univers, n'avoit qu'à dire : Qu'un ordre soit, & il sortoit du néant. Quelquefois elle anéantissoit aussi bien qu'elle créoit : témoins les templiers autrefois, & de nos jours les jésuites.

Il y a eu de tout tems une extrême jalousie entre les différens ordres, au moins entre les principaux. Malgré leur clôture il n'y a pas d'hommes qui tiennent par plus d'endroits au monde, qui briguent plus les suffrages du public, & qui soient plus industrieux à se frayer la route des honneurs, du crédit & des richesses. Pour cet effet, chaque ordre exalte ses prérogatives, & les exagere. Les uns allèguent leur antiquité, les autres s'appuient sur l'austérité de leur règle. La plupart vantent les mérites de leurs fondateurs ;

ces mérites font tantôt la sainteté de leur vie , & il y a des *in-folio* sur ce sujet ; tantôt leur savoir , leurs travaux , les services qu'ils ont rendus à l'église , & tous ces détails se trouvent dans les volumes qu'ils publient sous le nom de *Bibliothèques*. Le style , & pour ainsi dire , le ton de ces différentes productions varient extrêmement. Un capucin , par exemple , fait l'éloge de St. François d'Assise , tout autrement qu'un dominicain & un bénédictin ne célèbrent St. Dominique & St. Benoît.

Il seroit difficile , ou plutôt très-pénible & très-long , de démêler tous les artifices que les corps religieux ont employés pour s'établir & s'agrandir dans le monde , & pour écarter , à quelque prix que ce soit , les obstacles qui traversoient leurs vues. De-là vient que la cour de Rome a été pendant long-tems le centre de la politique , & que les Italiens ont passé pour des maîtres consommés dans cet art.

L'état monacal a de tout tems favorisé l'ambition ; il a conduit aux plus hautes dignités , sans en excepter la tiare. Mais comme tous les individus ne pouvoient suivre cette route avec l'espérance du succès , c'est sur-tout aux chaires théologiques & philosophiques qu'ils ont aspiré ; & c'est même par cet endroit qu'ils se sont donné une espèce de relief , & qu'ils ont pu chercher à persuader qu'ils n'étoient pas tout-à-fait inutiles à la société.

Dès le tems de Charlemagne , on les tira de leur oisiveté pour les employer à cette destination. Les écoles qu'ils ouvrirent dans leurs cloîtres , n'étoient pas seulement pour leur confreres ; ils y recevoient aussi tous ceux qui se consacroient au service de l'église , & aux différentes professions dans les universités.

Presque tous les ordres , dans leurs commencemens , se chargerent de cette fonction d'enseigner ; mais in-

sensiblement ils se relâcherent à cet égard , & sur-tout les plus riches , parmi lesquels les seuls jésuites ont fait une exception , cet objet ayant toujours fait une partie essentielle de leur travail. Leur politique en fit un trop grand usage pour ne pas apprendre à en connoître le prix. En se rendant maîtres de l'esprit des enfans , ils s'assuroient des partisans & des appuis dans les hommes faits de la génération naissante. Il est vrai qu'on crut dans les diverses réformations des ordres , devoir leur interdire les chaires doctorales , parce que cela les mettoit dans des liaisons trop étroites & trop fréquentes avec le monde , dont les jésuites n'ont jamais seulement fait mine de vouloir se séquestrer.

Aujourd'hui on a senti assez généralement le danger qu'il y a de placer l'éducation entre les mains des moines , & on a mis au nombre des maximes de la prudence de les bannir des écoles.

De tous les avantages que les ordres ont recherché avec le plus d'ardeur & d'activité , aucun n'a égalé à leurs yeux l'amas des trésors , & la possession de toutes les richesses qu'ils ont pu s'approprier. Le vœu de pauvreté n'a été pour eux qu'un moyen plus efficace d'acquérir & d'accumuler. Les mendiants eux-mêmes n'ont été ni les moins habiles , ni les moins heureux.

C'est dans l'histoire qu'il faut chercher les faits & les époques de l'accroissement du temporel de ces hommes voués par état à la spiritualité. Cette spiritualité même étoit la base d'un négoce dont ils avoient soin de multiplier les branches. On connoît la nature de leurs denrées , & le prix qu'ils y mettoient. On a de la peine à croire aujourd'hui que l'aveuglement de créatures qui se disent raisonnables ait pu être poussé si loin.

Les excès qui se commettoient dans le trafic des indulgences dessillèrent les yeux , & excitèrent les clameurs auxquelles la réformation doit son origine. Ainsi les

moines ont causé à l'église, dans le sein de laquelle ils jouissoient de tant de biens, les plus grands maux auxquels elle pouvoit être exposée, en séparant de la communion romaine tant de royaumes & tant d'états, pour qui les dogmes, selon les apparences, n'auroient jamais été une occasion de scissme. Ils se font aussi coupé la gorge par ces richesses mêmes qu'ils ont tant enviées; elles ont excité la cupidité des laïques, & la réformation ne dut ses plus grands progrès qu'à l'emprisonnement qu'eurent les princes de séculariser tant de riches bénéfices que cette révolution mettoit à leur bienfaisance.

La crise existe peut-être de nouveau, & paroît acheminer le monachisme vers son entière destruction. Peut-être son extinction contribueroit-elle à réunir tant de communions séparées, en mettant fin aux controverses qui ne les ont que trop long-temps & trop violemment divisées. On fait combien les moines, dans les siècles précédens, ont été une pierre d'achoppement. Celui-ci semble annoncer leur ruine successive & insensible. Et qui sait, si lorsque le champ de l'église aura été ainsi nettoyé, on ne pourra pas y bâtir un édifice commun, où tous ceux qui portent le nom de chrétiens, pourront occuper des appartemens séparés par de simples cloisons, au lieu des murs épais qui les divisent.



DES CURÉS.

J'ai couru, comme on dit, le monde ; j'ai conversé avec des ecclésiastiques de toutes les religions. J'ai vu par-tout le bas clergé se plaindre du clergé supérieur, & j'ai remarqué avec peine qu'il avoit presque toujours raison. La pluralité des bénéfices est, sans doute, faite pour exciter l'humeur de ceux qui n'en ont point, ou qui n'en ont qu'un. Je n'en suis point étonné : je ne le suis pas non plus qu'on y fasse peu d'attention. Les gros bénéficiers ont de l'argent, & par conséquent, du crédit. Il est tout simple qu'ils répondent à ceux qui se plaignent : si la fortune vous avoit pourvus comme nous, vous jouiriez de vos revenus, & vous trouveriez très-mauvais qu'on parlât de les diminuer.

Je n'ai point connu de pays où les bénéficiers ne tiennent le même langage. Je n'en connois non plus aucun où l'on ne doive le trouver révoltant, & où l'on n'ait à desirer une distribution plus égale des biens du clergé. Il semble que par-tout il n'est payé qu'à raison de son inutilité. Les ecclésiastiques laborieux, chargés des fonctions pénibles du sacerdoce dans les campagnes, ont à peine ce qui est nécessaire à leur subsistance ; tandis que l'abbé, le prieur, le chanoine inutiles, uniquement occupés de leurs équipages, de leurs caves, de leurs cuisines, & quelquefois de leurs gouvernantes, ont tout ce qu'il faut pour fournir à leur luxe & à leur sensualité.

Dans les pays protestans, cette scandaleuse inégalité n'est pas moins remarquable. Elle l'est particulièrement en Angleterre, où le bas clergé, celui de la campagne sur-tout, est excessivement malheureux.

Sa pauvreté y a passé en proverbe, & on y dit communément *pauvre comme un curé*. Ils ne sont cependant pas proprement ce que nous entendons par ce titre que l'usage leur donne ; car ils ne sont point propriétaires eux-mêmes du bénéfice qu'ils desservent ; ils n'en ont que les charges. Ils sont seulement les vicaires du titulaire qui les paie pour faire ses fonctions, & qui, selon l'usage, les paie le moins qu'il peut. Ce titulaire s'appelle M. le Recteur. Sa rectorerie comprend fréquemment un certain nombre de villages ; il y met aussi peu de vicaires qu'il est possible, qui ont chacun quelques églises à desservir, dans lesquelles ils vont faire l'office tous les dimanches. Avec un revenu très-modique, & ordinairement de grosses familles, ils ont beaucoup de peine à vivre ; ils ne meurent jamais sans laisser des dettes qui ne peuvent être acquittées ; & leurs veuves & leurs enfans restent souvent à la charge des maisons de charité. On se contente de plaindre leur infortune sans y remédier. Ce devrait être l'ouvrage de la législation, qui ne s'en occupe pas ; & les gens riches, ou font des plaisanteries sur leur sort, ou ne montrent qu'une stérile pitié.

Ce tableau, qui n'est que trop vrai, est fait pour affliger l'homme humain & sensible, qui fait que que cette portion du clergé, en général, la moins considérée, est, sans contredit, la plus utile & la plus respectable. Ces ecclésiastiques répandus dans un état, pour y verser l'instruction, y mêlent quelquefois les secours & les conseils. Les exemples n'en sont pas rares dans les pays protestans, où les membres du clergé se séparent moins du reste des sujets, où, citoyens comme eux, plusieurs ne prétendent qu'à l'avantage d'être encore meilleurs citoyens. J'ai vu dans une ville d'Allemagne un des principaux curés en donner un qui mérite d'être cité.

Un jour, il se trouvoit à dîner dans une des premières maisons de l'endroit. Un pauvre homme s'y présente, & demande le ministre. La livrée, selon l'usage universel, depuis Paris jusqu'à Pétersbourg, le reçoit & l'interroge avec l'insolence qui lui est naturelle. La femme de cet homme étoit à l'agonie. Le curé qui avoit entendu sa voix, sort de la salle sans bruit, gagne sa voiture, l'y fait monter avec lui, & se rend chez la malade. Le lit étoit environné de deux enfans en pleurs & presque nuds. Lorsque le pasteur eut rempli ses fonctions & consolé l'agonisante : J'espère, lui dit-il, que j'aurai part à votre héritage. Eh, Monsieur, répondit la mourante un peu surprise ! vous voyez mon état ; que vous donnerois-je ? Ces enfans, reprit le pasteur ; j'ai de quoi les élever avec les miens ; & en reconnaissance de ce legs que je vous demande, & que vous m'accorderez, je pourvoirai à l'entretien du pere. La mourante accepte avec transport, & expire en voulant bégayer un remerciement. Le bon pasteur tint parole ; il servit de pere à ces enfans que la mort de leur mere alloit dévouer à une misère affreuse, & il assura au pere une pension suffisante pour vivre chez ses parens, sans leur être à charge. La femme du ministre se soumit avec joie à la volonté de son mari ; je l'ai vue en partager la bienfaisance, & soigner ces enfans étrangers & pauvres avec autant de tendresse que les siens.

Nos curés en France n'ont pas un ménage qui les mette en état de se donner de pareils soins ; mais on en pourroit citer un grand nombre qui pourvoient avec autant d'humanité au sort des infortunés orphelins. C'est à eux que l'on doit dans les villes ces ateliers de charité, où le pauvre trouve en tout tems du travail & du pain ; ces hospices destinés aux malades qui ne peuvent aller à l'hôpital, & qui sou-

vent craignent d'y être transportés ; & ces secours multipliés que plusieurs reçoivent dans leurs propres maisons.

Le bien qu'ils font est connu ; il est à la vue de tout le monde ; les papiers publics s'empresse de l'annoncer. C'est celui que font les curés de campagne, qui est toujours ignoré. Il reste, pour ainsi dire, enseveli dans les villages où il s'exerce. L'homme bienfaisant sur ce petit théâtre, n'a pour témoin que le malheureux qu'il soulage, & le ciel qui lui en garde la récompense. La vanité de ses amis ne lui procure point de prôneurs ; il est à l'abri des prestiges & des instigations de la sienne. Ses bienfaits sont moins éclatans ; ils sont plus bornés sans doute, parce que ses moyens le sont ; mais ils se répètent peut-être plus fréquemment.

Ces actes de bienfaisance & de charité remplissent le vuide de ses momens, & le préservent de l'ennui que nos prélats petits-maîtres, égoïstes & voluptueux, éprouveroient sans doute à sa place. En est-il quelqu'un qui voulût y être ? Des émolumens médiocres, un train de vie uniforme & grossier, point d'autre société que celle de rustres occupés de leurs travaux journaliers pendant la semaine, & livrés les dimanches & les fêtes au repos dont ils ont besoin, ou à la débauche qui les étourdit sur leurs maux, leur paroissent un sort indigne d'un honnête homme & d'un être pensant.

Ces êtres pensans en manteau court & en rabat, faisant & lisant des vers à Eglé, égayant les soupers d'un couplet, se faisant rechercher du voluptueux jusques dans sa petite maison, valetant dans l'antichambre des grands ou de celui qui a la feuille des bénéfices, sont sans doute plus heureux. Mais sont-ils plus utiles, parce que les femmes en raffolent ; que les grands qu'elles conduisent les protègent ; qu'ils

accumulent sur eux par leurs bassesses, les bénéfices les plus riches, & qu'ils consacrent à leur luxe, à leurs plaisirs, à leur oisiveté, les dons mal employés de la charité de nos aïeux qui les destinoient aux pauvres ? Je ne cesserai de le leur répéter : leurs habits élégans & propres, le manteau de soie dont ils se parent plus qu'ils ne se couvrent, cette croix d'or qu'ils pendent sur leur poitrine, ne sont pas faits pour m'en imposer. La soutane crasseuse du bon curé de campagne, ses cheveux plats, ses fouliers poudreux & à demi-usés, attireront plutôt ma vénération. Son extérieur simple, franc & grossier, si l'on veut, s'annoblit de l'idée de sa bienfaisance. Le cri général de ses paroissiens à sa vue : *Voilà notre bon curé, Dieu le bénisse !* est plus doux & plus flatteur à mon oreille, que ne peuvent l'être à nos abbés musqués les battemens de mains d'une troupe de femmes agréables, enchantées d'une impertinence ingénieuse, rimée ou non rimée, qui vient de sortir de leur bouche.

Les habitans de la campagne, on ne sauroit trop le répéter, sont la partie la plus précieuse des sujets d'un état. C'est leur travail qui nourrit tous les autres. Avec les plus grands droits aux ménagemens & aux égards, ils n'en obtiennent presque nulle part. Le luxe des villes, la cherté ou la rareté des denrées de première nécessité, semblent toujours retomber sur eux. Ils en éprouvent les plus funestes effets qui multiplient les pauvres dans cette classe laborieuse & presque toujours vouée à l'infortune. S'ils ont besoin de consolations, ils les cherchent dans leur pasteur ; s'ils ont des grâces à demander à leur seigneur, c'est leur curé qui porte la parole, & qui les appuie de toute l'autorité de la religion. S'il faut s'opposer à son injustice, qui peut le faire avec plus de courage ? Solliciter sa charité, qui y mettra plus de chaleur & de zèle ? S'ils ont des différends entre eux, c'est lui

qu'ils prennent pour arbitre. Il prévient les procès ; il raccommode les familles divisées ; il réconcilie deux ennemis prêts à se battre. Il offre au pauvre les secours du moment, & sans lesquels la mort mettroit souvent fin à leur misère.

Ce tableau n'est point exagéré. Je l'ai eu sous les yeux ; j'ai connu un de ces dignes & respectables curés, exerçant tous ces actes de charité, & se privant du dernier pain qu'il avoit chez lui, pour le donner au malheureux. Prends, disoit-il ; tu en as besoin. Mon riche voisin partagera sa soupe avec moi : il te la refuseroit peut-être.

L'utile pasteur de campagne ne se borne pas à donner des secours spirituels au malade ; il fait que tant qu'on respire sur la terre, on en a besoin de physiques. Sa voix lui parle du ciel, lui en fraye la route ; & sa main lui présente un bouillon qu'il a préparé chez lui, & qu'il lui a apporté. Voilà sa vie ; voilà ses fonctions.

Abbés sybarites de nos villes, riches prélats, quelle est votre vie ? quelles sont vos fonctions ? Des excès de luxe, des repas plus libres que gais, des frivolités, des vices : voilà ce que nous présenteroit le cercle monotone de votre vie. Votre Journal figurerait dans la bibliothèque d'un jeune voluptueux. Je ne le tracerai point. Je lui opposerai celui d'un bon curé de village dans le comté de Whilt en Angleterre. Je ne doute pas que le vôtre ne fut infiniment plus plaisant ; mais je doute qu'il eût plus d'intérêt. Celui-ci ne contient qu'une semaine.

» *Lundi* 3.... J'ai reçu ce matin dix livres sterling (environ dix louis) de mon recteur le docteur Snarl. C'est une demi-année de mon salaire qui ne va qu'à vingt livres par an. J'ai été obligé d'attendre long-tems dans l'anti chambre du recteur, avant d'avoir l'honneur d'être admis devant lui ; & lors-

que j'ai été introduit, il n'a pas daigné me dire une fois de m'asseoir, ou me proposer de me rafraîchir. Il savoit cependant que j'étois arrivé chez lui de bonne heure, & que vraisemblablement je n'avois pas jeûné. En effet, j'étois à jeûn, quoique j'eusse fait onze milles à pied, depuis chez moi jusques chez lui. Cette indifférence, après tout, est peu de chose ; mais il m'a dit un mot bien inquiétant : c'est qu'il peut trouver un curé qui desservira ma paroisse pour quinze livres sterling par an.

» *Mardi 4....* J'ai payé à mon retour chez moi neuf livres à sept différentes personnes à qui je devois tout autant. Cabbage le tailleur, mon voisin, m'a apporté une paire de culottes presque neuves, qu'il m'a proposé d'acheter ; mais je n'ai pu profiter du bon marché, parce que ma femme, par dessus toutes choses, a besoin d'un cotillon ; & mes petites, Betsy & Polly, n'ont point de souliers à mettre à leurs pieds pour aller à l'église.

» *Mercredi 5....* Ma femme a acheté un cotillon pour elle, & des souliers pour ses deux filles. Mais malheureusement en revenant à la maison avec une demi-guinée, elle l'a perdue, parce qu'il y avoit à sa poche un trou qu'elle n'avoit pas apperçu. Cet accident fâcheux réduit le fonds que nous avons en caisse à un demi-écu. J'ai passé la journée à consoler ma pauvre femme de ce malheur, & à lui conseiller tendrement de recourir à la bonté de Dieu qui ne nous abandonnera pas.

» *Jeudi 6....* J'ai reçu ce matin un billet daté du cabaret situé sur le haut de la montagne voisine. Il m'étoit écrit par un gentilhomme qui demandoit à me parler pour des choses très-pressées. J'ai pris mon bâton, & j'ai couru pour savoir ce qu'on me vouloit. C'étoit un infortuné membre d'une troupe de comédiens, qui, arrêté là pour un écot de sept sols &

demi, me prioit de venir à son secours, & de payer pour lui.

» Que faire ? le boulanger, quoique nous l'ayons payé de tout ce que nous lui devions jusqu'à lundi dernier, nous a cherché une mauvaise querelle, & a déclaré qu'il ne nous feroit plus de crédit. George Greasy, le boucher, ayant entendu murmurer dans le bourg, que le recteur avoit résolu de prendre un nouveau curé qui feroit le service à un prix moindre que celui qu'il me donnoit, m'a fait dire que, quoiqu'il eut la meilleure envie de m'obliger, il me prévenoit qu'il ne pouvoit plus me fournir de viande, & me conseilloit de m'arranger avec son confrere le boucher, qui demeure à un demi-mille.

» Tout cela est sans doute accablant pour un homme dont la fortune entiere consiste en un demi-écu. Mais notre misere personnelle nous doit-elle empêcher de sentir les maux de nos semblables ? Manquer d'humanité, c'est manquer de justice. Le pere des humains ne nous envoie ses dons que pour nous en servir au soulagement de nos freres, qui sont dans la peire ; & nous ne faisons qu'acquitter une dette, toutes les fois que nous remplissons un acte de bienfaisance. J'avois un schelling dans ma poche ; j'ai payé la dette du comédien ; je lui ai donné le reste pour continuer sa route ; car comment auroit-il fait ? Il se seroit trouvé, sans cela, au premier endroit, dans l'embarras dont je verois de le tirer.

» *Vendredi 7....* Nous avons eu un très-petit dîner. J'ai feint d'être malade, pour manger peu, afin de laisser davantage à ma femme & à mes pauvres enfans, qui tous retenoient leur appétit pour me laisser de quoi satisfaire le mien.

» J'ai raconté à ma femme ce que j'avois fait hier du schelling qui nous restoit. L'excellente créature ! au lieu de me blâmer de l'usage que j'en avois fait,

elle a exalté la bonté de mon cœur, a béni le ciel, a regardé ses enfans, & a fondu en larmes.

» *Pro memoria*. Je prends ici la résolution de ne la contredire jamais pendant ma vie. Une ame comme la sienne, peut quelquefois sortir de son affiette ordinaire, & me gronder quand je m'écarte des sentiers de la prudence & de l'économie, sans que je doive le trouver mauvais.

» *Samedi 8....* J'ai écrit un sermon que je dois prêcher demain.

» *Dimanche 9....* J'ai prêché dans quatre paroisses différentes, le sermon que j'avois écrit hier. J'ai été très-fatigué, & je suis revenu chez moi excessivement las & fort altéré. Je n'ai point eu d'autre boisson que de l'eau. Notre dîner ne mérite pas ce nom. Il ne nous reste dans la maison que deux sols & demi.

» Adorons la bonté de Dieu. Le prétendu comédien que j'ai obligé jeudi dernier, étoit un homme de fortune. Ayant entendu parler de mon indigence, il avoit voulu mettre mon humanité à l'épreuve. Il est venu aujourd'hui pendant que nous dînions. Étonné de voir ce que nous appellions notre repas, il a levé les yeux au ciel, est venu à moi, m'a mis un billet de banque de cinquante livres sterling dans une main, & dans l'autre ma nomination à un bénéfice de trois cent livres sterling par an «.

O vous, curés de tous les pays & de toutes les communions, qui vous conduisez comme celui de Whiltshire, & qui souffrez comme lui, puissiez-vous finir de même !



TOUT DOIT ÊTRE A SA PLACE.

On crie beaucoup contre l'uniformité ; elle est cependant nécessaire dans bien des choses , & préférable sans doute à une variété ridicule. Tout homme qui réfléchit , éprouvera toujours un plaisir nouveau , quand il verra chacun agir conformément à son caractère , & que personne n'en sortira.

Un roi doit faire son étude du bien de ses sujets ; ceux-ci doivent , en reconnoissance , s'occuper de tous les moyens possibles de lui témoigner leur loyauté. Alors chaque partie de l'état , comme une machine curieuse & bien réglée , agira de concert ; il n'y aura pas le moindre ressort qui foiblisse ; chaque roue conservera sa place , & toutes tourneront en même tems. Point d'harmonie , point de musique ; un seul instrument discord peut déranger un concert.

La société est ce concert. Elle est telle aujourd'hui que les oreilles sont sans cesse blessées par des sons aigres , & les yeux fatigués par des objets ridicules. Les célèbres Addison , Swift & Stéele n'ont pu corriger leur nation , ni les étrangers qui se sont appropriés leurs ouvrages en les traduisant. Sans se flatter d'être plus heureux , & sans prétendre marcher sur leurs traces , ne seroit-il pas permis de dire un mot de quelques-unes des absurdités innombrables qu'offrent les choses les plus simples & les plus communes ? On ne se propose ici que de les suivre de loin ; il reste sans doute quelques fleurs à cueillir dans la carrière qu'ils ont ouverte , & s'ils se sont emparés des plus belles , on peut en trouver encore qui ne sont pas absolument à dédaigner :

Brillante

Brillante de traits ingénus,
 Naïve, sensible & fidelle,
 Sans prétendre égaler Vénus;
 Une nymphe peut être belle.

Un dragon verd ou un sanglier bleu, suspendus à la porte d'une maison, pour avertir les voyageurs fatigués & altérés qu'ils y trouveront un bon gîte & de bonnes boissens, paroîtront toujours des enseignes singulieres. Il semble qu'un Bacchus émerilloné, quelques grappes de raisins annonceroient mieux que tout cela un cabaret. Mais qu'un homme, parce qu'il vend du vin, peigne un chat ou un moulin-à-vent sur sa porte, c'est ce que l'on peut trouver ridicule & sans le moindre sens.

Un étranger demanda un jour à un de mes amis, si un grand prince n'étoit pas un ivrogne, parce qu'il en vit le portrait grossièrement peint & de cet air à la porte d'une taverne. Mais quand il aperçut un pauvre lievre suspendu pour enseigne à l'entrée d'un spectacle, il fut bien embarrassé. Il demandoit sans cesse quelle analogie un lievre pouvoit avoir avec le spectacle qu'on donnoit en ce lieu ? Mon ami fut obligé d'avouer que cela passoit ses lumieres; & il se promit bien de n'avoir plus la complaisance de servir de *Cicerone* aux étrangers de sa connoissance qui voudroient visiter sa patrie.

Ces enseignes ridicules sont de trop petits objets pour mériter l'animadversion. Mais l'imbécillité a quelquefois décoré les places publiques de monumens sans goût. On en conserve encore un de la dernière indécence dans une ville de Flandres. Je veux parler de la statue du fameux Martin de Cambray. S'il faut en croire les habitans, ce Martin étoit un octogenaire qui, accusé d'avoir violé une fille de 16 ans, fut condamné à mort pour réparation, expression de forme

& sans justesse , puisqu'un pendu ne répare rien. Le vieillard allégua si vivement pour sa justification des besoins violens dont on ne se doute plus à son âge , que les juges qui , vraisemblablement , étoient jeunes & convaincus de la force de ces besoins , & de la difficulté d'y résister , voulurent s'assurer s'il les avoit réellement. Après un examen attentif & répété , qui les disposa en faveur de ce vieillard extraordinaire , ils décidèrent qu'on le conduiroit au gibet ; que là , on le visiteroit de nouveau pour voir si les indices de besoin se manifesteroient encore dans ce moment critique. Ils devoient , en ce cas , confirmer une constitution rare , & obtenir la grace du coupable.

L'affaire avoit fait beaucoup de bruit. Toute la ville instruite de l'expérience qui devoit être faite , accourut à ce spectacle ; les femmes mêmes voulurent en jouir. La nature du crime excitoit leur curiosité pour le coupable. L'épreuve délicate à laquelle il devoit être soumis , n'étoit sans doute pas moins propre à l'éveiller ; & leur présence contribua peut-être au salut du patient , qui eut l'occasion de promener ses regards sur leur foule empesée autour de lui , baissant les yeux , & les rouvrant avidement , affectant de l'indifférence pour un objet dont leurs efforts & leurs mouvemens tendoient cependant à les rapprocher davantage.

En mémoire de cet événement , on érigea un monument sur la principale place. Martin y est représenté à genoux devant la justice , qui tenant sa balance & son glaive , mais n'ayant point de bandeau , regarde avec un œil d'intérêt le vieillard , qui soulevant d'une main son manteau , lui montre de l'autre , tout ce qui doit exciter son indulgence , & lui mériter sa grace. Si le fait n'est qu'une fable , ce qu'il est inutile d'examiner ici , le monument existe.

Si des places publiques nous entrons dans les temples , nous verrons souvent des objets qui ne produisent pas un meilleur effet. Dans le comté de Derby en Angleterre , il y a une église où l'on voit un grand tableau dans lequel le Sauveur & ses apôtres sont représentés avec de grandes perruques blondes , bien frisées , & telles qu'on les portoit dans l'autre siècle à la cour de Charles II. Des anges remplissent le fond du tableau , & sont montés sur des bœufs & sur des ânes , en mémoire sans doute de l'étable de Bethléem.

Ce tableau , tout singulier qu'il est , est moins étrange encore que celui que j'ai vu , il y a quelques années , dans l'église des ci-devant jésuites à Anvers. Ces peres avoient fait peindre dans une suite de tableaux toute la vie de leur fondateur. Le peintre s'est bien gardé d'oublier le moment où St. Ignace , dans le cours de ses études qu'il commença à l'âge de trente ans , mérita le fouët , & le reçut au college. Il l'a représenté entre deux jésuites armés de verges. Dans cette position , sa tête est cachée : il ne présente que le dos. Craignant que le spectateur embarrassé par les trois figures , ne distinguât pas le saint , l'ingénieux peintre Flamand a tracé autour du derriere du bienheureux , l'aurole qui , dans les autres tableaux , en environne la tête.

Si nous quittons l'enceinte des temples , & que nous entrons dans les retraites sombres & silencieuses de la mort , nos yeux souvent ne sont pas moins choqués. Les cimetières , au premier aspect , ont un air grave & triste , qui invite l'homme à réfléchir sur lui-même , & à s'occuper de ce qu'il deviendra un jour. Les tombeaux qui s'élèvent de tous côtés , nous donnent l'idée de la dernière demeure que nous devons habiter. Ils recellent les cendres de nos ancêtres , qui semblent nous appeller & nous

avertir que tôt ou tard il faut nous préparer à les rejoindre.

Ce spectacle lugubre & majestueux nous invite à la réflexion. Mais comment est-il possible de conserver son sérieux & sa gravité, lorsque les yeux tombent sur quelques-unes des épitaphes gravées sur la pierre qui couvre les morts ? Il y en a plusieurs qui sont, en effet, de nature à déconcerter le stoïque le plus décidé. Telle est celle d'une vieille femme qui avoit été pendant sa vie marchande de pots-de-terre ; elle est conçue ainsi :

» J'ai vécu de la terre dont je fabriquois des
» pots ; je viens de retourner à la terre. Mes amis,
» ne pleurez point, calmez vos regrets : je vais re-
» devenir terre ; & sous cette nouvelle forme, vous
» pourrez me retrouver encore, ou partie de moi
» dans ma boutique «.

L'idée de cette épitaphe qui annonce la métamorphose de la vieille femme, fit une telle impression sur moi, qu'elle m'occupa lorsque je fus endormi le soir. J'eus une vision assez singulière.

Je vis un vieux célibataire qui avoit passé sa vie dans l'oisiveté, inutile à tout ce qui l'entouroit & à la société, devenir après sa mort un instrument utile dans les mains d'une servante laborieuse. Il étoit métamorphosé en balai.

Un vieil ivrogne qui ne s'étoit occupé pendant sa vie, que de remplir son estomac de la liqueur qu'il chérissoit, étoit devenu un tonneau.

Le jeune Floris, enlevé à l'âge de vingt ans, & dont la mollesse avoit abrégé ainsi la carrière, parut à mes yeux sous la forme d'un pot-de-fleurs, sous laquelle il ne devoit pas avoir plus de durée.

La belle Narcisse qui faisoit l'admiration de ceux qui la voyoient, & qui ne s'admiroit pas moins elle-même, étoit devenue un miroir. Cette méta-

morphose étoit un châtement ; car , fans cesse en présence des autres , elle étoit invisible pour eux , & leur offroit que leur image.

Les épitaphes quelquefois ne sont pas simplement ridicules ; il y en a quelques-unes d'indécentes. Je me rappelle d'en avoir vu une de ce genre dans un temple de Hollande , où elle est gravée en très-gros caractères.

» Ci gît Haag , morte pucelle à quatre-vingt
» ans. Ce n'est point sa virginité qui lui a pesé ,
» mais le chagrin qu'elle a eu de passer sa vie , fans
» que personne se soit offert pour l'en débarrasser «.

Ces plaisanteries ne sont pas à leur place dans les temples & sur les cendres des morts. Il faut avoir grande envie d'en faire de bonnes ou de mauvaises pour se les permettre dans ces lieux & dans ces occasions. C'est manquer au respect dû à la divinité & aux égards que nous devons à la mémoire de nos parens , de nos amis ou de nos concitoyens qui ne sont plus.

Quelquefois ces épitaphes ne sont que plaisantes , & ne méritent , par conséquent , pas une animadversion bien marquée ; mais elles sont toujours ridicules. Telle est celle-ci que je me souviens d'avoir lue dans un papier public. Elle se trouve dans une des deux églises paroissiales de Bussi-le-Long , village du Soissonnois. Sur une tombe de pierre placée dans le chœur de cette église , on voit gravé un panier dans lequel sont douze poussins , & un coq perché sur l'anse , avec ces mots autour : *Ci gît le Coq qui fit sortir de son Panier quatre Poules & huit Coqs.* Cet homme se nommoit le Coq , & sa femme Panier , ils eurent douze enfans , quatre filles & huit garçons.

La date de cette épitaphe n'est pas marquée sur la tombe. Elle est sans doute du tems où les jeux de mots , les *rebus* étoient à la mode , & passaient pour

de la finesse & de l'esprit. Il y a sans doute des endroits où l'on n'en connoît pas d'autre ; & nous verrions encore de nos jours beaucoup d'épithaphes de ce genre , s'il ne se trouvoit pas des hommes graves & éclairés qui s'opposent à la propagation de ces indécentes plaisanteries.

Voici comment je voudrois que toutes les épithaphes fussent conçues. Il les faudroit courtes , expressives & graves. Alors elles attireroient l'attention du lecteur sensé , & même celle de l'homme le plus dissipé. Peu de mots , mais choisis , dont le sens seroit profond , feroient plus d'effet sur une tombe que le plus beau discours prononcé de la chaire. L'objet sur lequel ils sont gravés suffit seul pour faire des réflexions. La manie d'égayer ces inscriptions , de faire sortir des plaisanteries & des sottises de la bouche d'un tombeau , si je puis m'exprimer ainsi , est une indécence odieuse : c'est prostituer les monumens des morts.



DE L'ADULTERE.

Les mœurs actuelles sont bien différentes de celles d'autrefois. Nous sommes, à la vérité, plus éclairés que nos peres; mais il est au moins douteux que nous valions autant. J'aime à me rappeler quelquefois ce qu'ils étoient, & à les comparer à ce que nous sommes. On trouvera, sans doute, ce goût ridicule; mais c'est le mien. Je n'aspire pas à le voir adopter; je n'aspire pas non plus à faire chérir le tableau de ces antiques mœurs, ni à les faire regretter. Je fais qu'on ne les regarde guere aujourd'hui que comme les rêves d'une imagination austere. L'histoire qui nous en fournit les détails, n'est pour bien des lecteurs qu'un roman maussade. Il seroit à souhaiter qu'ils le parcourussent du moins, comme ils parcourroient une relation des habitans des terres australes, & qu'ils ne s'imaginassent pas que les hommes ont dû toujours être ce qu'ils sont maintenant.

Les anciens Germains joignoient à un fond de sobriété & de chasteté l'exécration du nom Romain. Cette horreur leur étoit inspirée par la licence effrénée à laquelle s'abandonnoit cette nation, qui, en s'appropriant les dépouilles de l'univers, en avoit pris tous les vices. Les Romains eux-mêmes, dans leurs écrits, ont rendu justice à la régularité des mœurs des Germains, qu'ils appelloient d'ailleurs Barbares.

La chasteté étoit la vertu par excellence, celle à laquelle les Druides & les autres prêtres du nord promettoient sur-tout les récompenses glorieuses de l'immortalité. Le jeune homme qui avoit séduit une jeune fille, étoit regardé comme un monstre. Celle-ci

auroit vainement essayé d'exciter la compassion ; elle n'avoit aucun pardon à espérer. Les parens pouffoient la vigilance au plus haut point pour prévenir de pareils malheurs qui déshonoroient les familles. Ils aimoient mieux ôter la vie aux enfans dont ils ne pouvoient dompter la perversité , que de les abandonner à leurs penchans.

Dans l'état même du mariage , les époux cherchoient moins le plaisir que le bien public , comme le dit Lucain avec énergie :

.... *Venerisque huic maximus usus*

Progenies , urbi pater est , urbiq. maritus.

Des personnes de ce caractère n'abusoient jamais de leur tempéramment ; & portant dans le lit conjugal une excellente constitution , ils la transmettoient à ceux qui leur devoient l'existence ; leurs enfans étoient à eux , & leur ressembloient.

On prenoit alors des femmes sans dot ; on les achetoit même , parce qu'elles apportoient cette dot précieuse dont Horace fait un si bel éloge :

Nec doduta regit virum

Conjux , nec nitido fudit adultero :

Dos est magna parentum

Virtus & metuens altèrius viri

Certo fœdere castitas :

Et peccare nefas aut pretium est mori.

La femme adultere , suivant Tacite , subissoit une punition qui en réunissoit plusieurs : l'infamie , l'expulsion & la privation du doctaire que son mari lui avoit assigné. On lui coupoit les cheveux , ce qui étoit alors le dernier degré de l'opprobre ; on la fouettoit , & elle demouroit dans un état de stérilité ineffaçable.

Qu'est auprès de cette loi émanée d'un peuple barbare , celle-ci qu'avoient porté les Romains polis qui sont devenus les légillateurs de l'Europe ? Elle reléguoit la femme adultère dans un mauvais lieu ou elle étoit forcée de subir une prostitution publique : *Ad publicam infamiam homines libidinosi tintinnabula sibi aptabant , quæ coitus tempore resonarent , ut contumelia major esset , si prætereuntes pæna non lateret.* C'étoit , comme le dit un jurisconsulte , (M. Fournel) violer les mœurs , en voulant les venger.

Les Saxons alloient plus loin que les Germains ; ils décernoient la peine du feu contre les femmes infidèles ; le galant étoit pendu au dessus du bûcher , qui le consumoit aussi ; & leurs cendres étoient ensevelies dans le même lieu. Quelquefois l'amant étoit dépouillé jusqu'à la ceinture , & des matrones le fouettoient avec des verges , ou le déchiroient avec des couteaux jusqu'à la mort.

Les Francs , nos ancêtres , qui attachoient plus d'importance à la vie des hommes , punissoient l'adultère par des amendes. Celui qui n'avoit levé la jupe d'une femme que jusqu'aux genoux , étoit condamné à payer six sols (ce qui revient à 60 liv. de notre monnoie) : *Si eam denudaverit ut genitalia ejus appareant , vel posteriora , cum duodecim solidis componeat.*

Les mœurs des anciens Germains étoient celles des Gaulois , avec quelques nuances différentes. Elles ont bien changé par-tout ; il ne reste plus aucun vestige de ces principes austères. Si l'adultère est le crime que la jalousie aveugle ou la malignité soupçonne le plus légèrement , c'est en même temps celui qui est le plus difficile à prouver. Rarement les coupables prennent des témoins. On peut le comparer à ce qu'étoit autrefois le vol à Lacédémone. On ne punissoit

pas ce vice , mais l'imprudence de celui qui s'étoit laissé surprendre.

On ne dira pas que les exemples d'adultere sont rares de nos jours , parce qu'on n'en voit aucun de sa punition. On peut dire plutôt que nous y attachons moins d'importance que nos ancêtres. Il semble qu'en s'éclairant & en se polissant , les hommes ont perdu la sagesse & les mœurs. Quelles sont , en effet , celles que présentent aujourd'hui les grandes villes ? Leur tableau demanderoit le pinceau sévère & vigoureux d'un Juvenal. Les vices qui ont gagné tous les âges & toutes les conditions , ne sont presque plus qu'une affaire de mode , ou un objet de plaisanterie. De quel œil nos austères ayeux verroient-ils nos femmes se prêter à l'inconstance de leurs maris , favoriser leurs infidélités ; & ceux-ci , non moins complaisans à leur tour , fermer les yeux sur leur conduite , & souvent provoquer eux-mêmes leur propre déshonneur ?

Ceci n'est point une vaine déclamation. Les faits qui viennent à l'appui , se présentent en foule ; on ne peut qu'en choisir un ; on feroit des volumes si l'on vouloit tout citer. Celui-ci que je tire des papiers Anglois , fit du bruit dans le tems. On en rit beaucoup , parce qu'il est en effet plaisant , & que d'ailleurs on est accoutumé maintenant à traiter légèrement les mœurs.

Un seigneur Ecoissois , après une absence de quelques années , étoit revenu en 1771 dans ses terres , avec une femme aimable qu'il avoit épousée. Ses voisins accoururent pour le féliciter de son retour & de son mariage. Parmi eux , il s'en trouvoit un avec lequel il étoit lié dès l'enfance , & qu'il aimoit beaucoup. Celui-ci ne fut pas le moins assidu à le visiter. La beauté de Myladi avoit fait sur lui une vive impression ; il tenta de la séduire ; en vain elle lui répondit de maniere à lui ôter toute espérance : il ne

la perdit point ; & elle se trouva forcée d'instruire son mari de ce qui se passoit , pour l'engager à la débarrasser des importunités qu'elle essuyoit.

L'époux ne vit d'abord dans la conduite de son rival que la confiance & l'amitié trahies. Il en fut extrêmement irrité ; & ne respirant que la vengeance , il monta le lendemain à cheval , pour aller chercher le traître & le punir. Il ne le trouva point : son ami étoit à la chasse ; mais son épouse , car il étoit marié comme lui , étoit visible. La politesse ne lui permettoit pas de se retirer sans lui rendre quelques devoirs. Il ne l'avoit point encore vue ; il monta chez elle , bien résolu de lui faire une visite très-courte. La dame le retint plus long-tems qu'il ne l'avoit projeté. Elle étoit fort aimable , & ne méritoit certainement pas d'être abandonnée par son époux. Sa conversation pleine d'esprit , de graces & de sentiment , aggravant à ses yeux les torts de son ami , lui fit perdre ses premières idées de vengeance , & il ne songea plus qu'à s'en procurer une plus douce. Dès cet instant , il fut fort assidu auprès d'elle. Les occasions de l'entretenir seule ne lui manquèrent point ; la passion de son ami lui en fournissoit de fréquentes. Mais il ne fut pas plus heureux. Les difficultés augmentèrent son amour ; il monta bientôt à un tel excès qu'il étoit prêt à tenter tous les moyens , celui même de la violence pour le satisfaire. Il ne put si bien déguiser ce projet qu'il échappât aux yeux de sa maîtresse ; celle-ci crut devoir à son tour en avertir son mari , qui avoit aussi mis celle qu'il aimoit dans la nécessité de chercher un appui dans le sien.

Les deux amis instruits par leurs femmes de leur conduite réciproque , se cherchèrent & se rencontrèrent. Tous deux commencèrent par se plaindre , & rougirent au premier mot : leur projet avoit été d'abord de se battre ; ils changèrent d'avis , en s'avouant

mutuellement coupables. Egarés par leur passion, ils se proposèrent de s'aider l'un l'autre dans leurs vues. Ils convinrent de se déshonorer réciproquement : leur dessein bien concerté s'exécuta la nuit suivante, chacune des deux dames reçut son amant dans son lit, en croyant y recevoir son mari. Ils s'étoient promis de se retirer avant le jour, pour éviter d'être reconnus, & d'aller reprendre sans bruit chacun sa place ; mais ils s'oublièrent, & les dames furent instruites en s'éveillant de l'échange qui s'étoit fait pendant la nuit. Elles parurent d'abord très-piquées ; mais l'esprit d'inconstance qui s'étoit emparé de leurs maris, les gagna ; elles cessèrent de se plaindre, & devinrent très-complaisantes. Ce petit commerce dura quelque tems : comme rien n'est éternel, on s'en lassâ bientôt ; & le public ne tarda pas à en être informé.

Les faits de cette espece ne sont malheureusement pas rares ; s'ils n'éclatent pas toujours, c'est qu'on a souvent la prudence de les ensevelir. On s'en fera une idée en calculant le nombre des demandes en séparation, dont les tribunaux ont retenti en France dans le cours de peu d'années. Les divorces, dans le même espace de tems, n'ont pas été moins fréquens en Angleterre : ils l'ont peut-être été plus de nos jours qu'ils ne l'ont jamais été dans aucun siècle. C'est sur-tout dans les premières classes des citoyens qu'on a vu rechercher les avantages de la loi, qui permet dans ces contrées de briser des nœuds malheureux pour en former de plus agréables. La multitude de ces réclamations ne prouve pas en faveur des mœurs ; elles n'ont guere d'autres causes que leur violation & le mépris qu'on a pour elles. Malheureusement les procès de ce genre ont toujours un côté plaisant qui n'échappe point à la malignité, & qui détourne ordinairement l'attention de leurs effets

moraux. Si l'époux n'a pas fréquemment un tort aussi réel & aussi honteux que celui qu'on a vu dans l'exemple précédent, il a souvent celui d'avoir manqué de prudence.

Le Lord... sur la fin de l'été de 1773, s'étoit proposé d'aller passer le reste de la belle saison dans ses terres : il fit prendre les devans à sa femme, avec promesse de la suivre incessamment. Des affaires de la plus grande importance l'obligèrent de rester à Londres jusqu'à ce qu'elles fussent terminées. Myladi étoit jeune, aimable, & n'étoit sa femme que depuis très-peu de tems. Il regrettoit son éloignement & n'aspiroit qu'à la rejoindre. Il s'entretenoit souvent avec un de ses amis du chagrin que lui caufoit cette absence. Celui-ci lui offrit d'aller égayer la solitude de Myladi, & la distraire jusqu'à l'arrivée d'un mari qui l'adoroit. Le Lord accepta avec plaisir cette proposition. Enchanté de procurer une compagnie agréable à sa femme, il pressa son ami d'exécuter ce projet ; & sa gaité lui dicta ce billet dont il le chargea pour son épouse :

» Ma chère, il vous plaira payer à vue au porteur
» de la présente, la somme entière de trois baisers ;
» valeur reçue, que vous passerez au compte de vo-
» tre, &c. *Signé*.... Bon pour trois baisers «.

Myladi, en femme exacte, fit honneur à cette lettre de change ; l'ami qui la trouva aimable, fit entendre qu'il en demanderoit souvent de semblables au Lord, & en tira, en attendant, le montant à crédit. Il ne négligea rien pour augmenter ce crédit, & le pousser aussi loin qu'il pouvoit aller, & fort au-delà de ce que le mari auroit permis. Lorsque ce dernier arriva, il ne tarda pas à s'apercevoir que son ami avoit usurpé tous ses droits. Il le surprit même un jour abusant de son crédit. Il se facha, mais sa colere & ses reproches ne remédioient à rien : il sollicita le divorce, & l'obtint.

Il y avoit deux coupables ; on n'en punit qu'un seul. La loi ne sévit que contre la femme ; elle respecte le séducteur qui se vante de son triomphe , & ne s'occupe qu'à en obtenir de nouveaux ; car nos mœurs sont telles , qu'eût-il déshonoré son bienfaiteur , il n'en est pas réputé moins honnête ; il ne met par-là aucun obstacle à son avancement dans l'état , quelquefois même dans l'église.

On ne peut s'empêcher d'observer ici que si les loix des anciens Germains étoient trop sévères , les nôtres paroissent insuffisantes ; mon usage n'est pas de différer , lorsque je puis placer des faits : la lettre suivante que je reçus , & que je publiai , il y a quelques années , en dira plus que je n'en pourrois dire moi-même , & trouve ici naturellement sa place.

» On dit que l'homme qui souffre , trouve du soulagement dans le récit de ses maux ; en effet la
 » compassion de l'auditeur est une consolation : j'aspire à me la procurer ; & pour en jouir dans toute
 » son étendue , c'est le public que je choisis pour mon
 » confident : j'ai des droits à sa pitié , & je me flatte
 » qu'il me plaindra.

» Mon histoire ne sera pas longue ; elle n'offrira
 » pas non plus des choses bien extraordinaires ; mais
 » ce que j'ai à raconter , quoique fort commun ,
 » (car je ne me le déguise point) n'en mérite pas
 » moins l'attention.

» Je vis dans une petite ville où je suis né , où
 » mes affaires & mes biens sont placés ; & pendant quelques années j'ai vécu assez heureux. Je
 » n'aurois pas changé mon sort contre celui de bien
 » d'autres. J'avois une femme , j'ai des amis : tous
 » contribuoient à mon bonheur ; & mes jours se sont
 » écoulés jusqu'à présent dans une agréable & douce
 » tranquillité «.

» Il y a environ trois mois qu'un jeune homme

» d'une taille & d'une figure assez intéressantes , cou-
» vert d'un uniforme , arriva dans ce pays à la tête
» d'une petite troupe chargée de faire des recrues.
» Sa commission , son caractère qu'on croyoit hon-
» nête , & dont on juge toujours bien dans un hom-
» me dont l'extérieur est brillant , qui se présente avec
» assurance , & fournit à la société son contingent
» en esprit , en graces & en enjouement , le firent
» recevoir dans plusieurs maisons ; je ne crus pas de-
» voir l'exclure de la mienne.

» Ma femme est très - jolie ; elle m'a juré peut-
» être un million de fois qu'elle m'aimoit , & qu'elle
» mettoit son bonheur dans notre union. Je l'ai cru
» de bonne foi , & je ne suis pas sans doute le seul
» mari qui ait eu cette confiance. Je lui permis en
» conséquence de recevoir le bel officier , de se ser-
» vir de son bras toutes les fois qu'elle avoit à sortir ,
» de le prendre pour son guidé dans les assemblées
» tant publiques que particulieres ; & je ne m'ima-
» ginai pas que cela pût tirer à conséquence. J'au-
» rois mis ma main au feu qu'elle ne m'en im-
» posoit pas , lorsqu'elle me disoit qu'elle m'aimoit.
» Il sembloit qu'elle le répétoit plus souvent depuis
» l'arrivée de notre militaire ; & j'avoue que je l'é-
» coutois aussi avec plus de satisfaction & de com-
» plaisance.

» Le capitaine , car c'est ainsi que ses soldats l'ap-
» pelloient , & toute la ville , à leur exemple , s'ac-
» cordoit à lui donner ce titre , fut obligé de quitter
» ma ville. Un ordre supérieur l'envoyoit avec ses
» gens faire des recrues dans une province éloignée :
» il partit , il y a un mois ; mais il ne partit pas
» seul ; il emmena avec lui ma chere femme , cette
» épouse qui m'aimoit tant , qui me le disoit si sou-
» vent , & qui , la veille de son départ , ne se lassoit
» pas de le répéter.

» Il m'eut sans doute été très-facile de découvrir
» leur retraite, de les suivre, & de ramener ma chere
» moitié, mais je n'en ai rien voulu faire. Je ne me
» soucie point d'une femme qui quitte sa famille pour
» suivre un inconnu. Lorsqu'elle a eu assez de bassesse
» pour fuir des bras de son mari dans ceux d'un
» amant, le mari doit avoir assez de raison & de
» fierté pour la mépriser & l'oublier.

» Cependant, il faut l'avouer, l'événement est
» cruel & dur à digérer. Perdre sa femme, essuyer
» une multitude de mauvaises plaisanteries, aux-
» quelles on ne peut pas toujours répondre, est sans
» doute un cas désagréable à un mari, & fait pour
» donner au moins un peu d'humeur. Cela m'a fait
» faire quelques réflexions que je vais mettre sous
» les yeux de mon cher confident le public, & que
» je le prie de peser, & d'apprécier.

» J'ai pensé que nos loix étoient un peu défect-
» tueuses dans plusieurs cas; & je ne puis m'em-
» pêcher de trouver qu'elles le sont beaucoup dans
» celui-ci, qui est le mien.

» Un pauvre diable, pressé par le besoin, la faim
» & le désespoir, vole un écu ou une vache; &
» peut-être il ne fait ce vol que pour conserver sa
» propre vie & celle d'une famille entiere. Cepen-
» dant ce malheureux est reconnu, surpris & arrêté;
» on lui fait son procès; il est convaincu, con-
» damné & pendu.

» Un aventurier libertin, au contraire, ressem-
» blant à un homme bien né, parce qu'il a un
» état, des habits décens & un peu d'argent dans
» sa poche, trouble la paix de ma famille, me vole
» ce que j'ai de plus cher, le cœur de mon épouse,
» & prend la fuite avec elle. Il triomphe, il jouit
» de son crime, & se moque encore de moi. Il y
» a plus : tout le monde, au lieu de me plaindre,

au

» au lieu de se prêter à me faire rendre ce qu'on
» m'a ravi, imite son exemple, & rit de mon
» aventure.

» Il me semble qu'après cela, je suis en droit
» de demander si une vache est d'une plus grande
» importance qu'une femme aux yeux de la loi ?
» & si une portion quelconque de la création ani-
» male a plus de valeur intrinsèque que l'espèce hu-
» maine ?

» Ces questions sont étranges sans doute ; mais
» je les crois très-convenables ; & c'est pour cela
» que je les fais au public. Je n'en attends en ré-
» ponse aucun soulagement de la part de la légis-
» lation ; mais elles peuvent servir à faire voir qu'il
» y a bien des loix absurdes & barbares dans le code
» d'une des nations les plus éclairées de l'univers ;
» mon cas le prouve assurément ; & c'est tout ce
» que je me suis proposé de démontrer ».



APOLOGIE DE CE SIECLE.

O le bon tems, les bonnes mœurs que les nôtres ! Ce siecle a fait des progrès étranges & rapides vers la politesse ; aussi a-t-il mérité, par excellence, le beau titre de siecle poli. La conduite de nos contemporains de tous les pays, de tous les âges, de tous les états & de tous les sexes, en fournit des preuves auxquelles ses détracteurs ne sauroient se refuser.

Une maxime ancienne, pratiquée par nos peres, établit qu'il faut se coucher & se lever de bonne heure. Il faut avouer que si l'on consulte sa santé, cet adage n'est ni sans vérité, ni sans justesse ; mais il est si commun ; & ce qui est si commun est si vulgaire, que quiconque a la moindre prétention à la politesse, ne peut pas honnêtement suivre cette vieille coutume. Tout ce qui veut être au dessus du vulgaire, ne sauroit faire autrement que de se coucher quand nos peres se levoient, & de se lever quand ils se couchoient.

On ne niera pas que le courage ne soit un des traits caractéristiques de ce tems. Si quelqu'un en doutoit, je lui dirois : Procurez-vous les bulletins de nos garnisons ; voyez comment s'y conduisent en tems de paix les jeunes héros chargés par état de défendre la patrie qui les paye, & que souvent ils traitent en ennemie ; pour s'accoutumer sans doute à la mieux servir ensuite quand elle en aura. Admirez sur-tout les combats particuliers dans lesquels ils s'effayaient fréquemment. Si la plupart des sujets de leurs querelles n'auroient été regardés par nos ancêtres que comme des bagatelles, ils prouvent indubitablement leur délicatesse ; & la maniere dont ils se battent, annonce leur politesse & sûrement leur bravoure.

J'aime les relations de ce genre , & j'ai des correspondans dans presque toutes nos garnisons. Voici la dernière que l'un d'eux m'a envoyée.

» Hier , il y eut un duel entre le capitaine G...
 » & M. T... En arrivant au rendez-vous , ils s'ap-
 » procherent l'un de l'autre , & se toucherent dans
 » la main , (pour prouver apparemment qu'il n'y
 » avoit aucun ressentiment , aucun fiel , au fond de
 » leurs cœurs courageux , ce qu'il me paroît impor-
 » tant de remarquer). Ils chargerent leurs pistolets ,
 » & se retirerent ensuite à quelques pas. Le capitaine
 » invita poliment M. T... à tirer le premier : ce qu'il
 » fit. Mais pour prouver sans doute qu'il n'avoit pas
 » moins de politesse , & sur-tout son humanité , il
 » tira en l'air. Le capitaine en fit autant de la meil-
 » leure grace du monde. Ils alloient recharger , lors-
 » que les seconds s'approcherent , louerent la con-
 » duite noble qu'ils avoient tenue , & les reconci-
 » lierent. Au sortir du champ de bataille , les com-
 » battans & les témoins allerent déjeûner ensemble «.

On fait que la chevelure longue ou courte a causé autrefois bien des discussions & des controverses dans l'église. On les a prosrites & approuvées successivement l'une & l'autre. Tantôt les têtes chevelues ont été estimées les plus décentes ; tantôt on n'a admis dans les sanctuaires que les têtes rasées. Ces grandes questions , qui ont agité si vivement le clergé , lorsqu'il n'avoit rien de mieux à faire , sont oubliées depuis long-temps. Les cheveux sont actuellement en honneur dans l'église & dans le monde ; & ceux qui n'en ont point à eux , en empruntent.

C'étoit jadis une chose avilissante que de les tresser ; aujourd'hui que l'on est plus éclairé , on a senti qu'il n'y a point de tens mieux employé que celui que l'on passe à les arranger. Aussi la toilette est-elle l'occupation la plus chere de nos jeunes dames & de

nos jeunes gens, qui suivent leur exemple, & qui n'arrivent à la perfection qu'autant qu'ils leur ressemblent.

On ne contestera pas que le siècle actuel n'ait porté l'art de tresser les cheveux à la plus grande perfection. Je doute qu'il soit possible à la postérité d'aller plus loin. Elle se contentera d'admirer notre génie & de nous imiter.

Les professeurs de cet art important ont fondé une académie, où ils se réunissent régulièrement tous les jours, pour essayer les nouveaux genres de chefs-d'œuvre qu'ils inventent; & ce n'est qu'après ces essais qu'ils vont décorer dans un nouveau goût toutes les têtes de la cour & de la ville. La salle dans laquelle ils tiennent leurs assemblées est très-vaste, située au rez-de-chaussée, & fermée par des vitres, à travers lesquelles les passans peuvent voir leurs travaux, & admirer leur industrie. On y ramasse autant de jeunes personnes du sexe du plus bas étage qu'on peut en avoir besoin. On les fait asséoir, & on les place avec autant de soin qu'un peintre disposeroit ses modèles. On ne leur demande que de la patience. Les maîtres de l'art leur arrangent les cheveux selon leurs nouvelles inventions. Lorsqu'une tête est accommodée, les professeurs, les élèves & les amateurs viennent l'examiner, & donner leur avis, d'après lequel on fait les corrections jugées nécessaires. Lorsque le suffrage général a décidé qu'on a trouvé la perfection, un autre artiste se présente, détruit l'ouvrage de son prédécesseur, & en exécute un nouveau.

Il est tout simple qu'avec ces études, l'art acquière tous les jours, & ne décline point. Le siècle passé a vu fonder l'académie royale des sciences, celle des inscriptions & belles-lettres, l'académie Françoisse. Il étoit réservé à celui-ci de fonder une académie de coëffures, qui a bien une autre importance & un usage plus général.

Mais c'est la morale que nous avons perfectionnée le plus, & rendue bien aisée. Il y a peu de ce qu'on appelloit jadis des vertus, que ce siècle de lumières ait jugé à propos de conserver. Tout cela sentoît les préjugés de nos ancêtres; rien n'étoit de plus mauvais ton; & le ton général du jour est excellent. Il faudroit être de bien mauvaise humeur pour le contester, lorsque l'on voit tout le monde s'empresse de le suivre.

On avoit encore, il y a très-peu de tems, des égards & du respect pour la vérité. Nos aïeux également ignorans, stupides & superstitieux, croyoient bonnement qu'il ne falloit jamais la trahir. Leurs enfans plus éclairés ont réfléchi sur ce préjugé comme sur tous les autres, & ils ont raisonné ainsi : la vérité n'est pas toujours bonne à dire; quelquefois elle n'est pas utile; plus souvent encore elle déplaît. Ils en ont conclu qu'il falloit la cacher avec beaucoup de soin.

La chasteté a été traitée de même; on en a jugé la pratique trop difficile; & notre élégante jeunesse étonnée qu'il y ait eu un tems où l'on en faisoit un devoir, a demandé en riant : à quoi sert-elle ? On sent bien qu'une question aussi grave ne demandoit point de réponse; & on a sifflé ceux qui se sont avisés d'en faire une.

La modestie que l'on regardoit comme la sauvegarde de la chasteté, a aussi éprouvé le sort de toutes les vertus gothiques de nos ancêtres. Nos grand-mères avoient l'imbécillité d'en faire profession. Elles ne se présentoient point dans les assemblées; elles ne se monstroient pas même chez elles, sans avoir fait une toilette si exacte qu'il n'y avoit pas une épingle qui laissât voltiger un mouchoir, pas un ruban dont le nœud ne fut fait bien solidement. Leurs yeux fermés sur tout ce qui les environoit, ne s'ou-

vroient que sur leurs maris , & se détournent avec honte , lorsqu'ils apperçoient le desir dans ceux des jeunes gens fixés sur elles. Elles auroient craint de paroître dans le monde en toute autre compagnie que celle de leurs époux.

C'étoit un spectacle bien maussade & bien bourgeois ; à peine les ménages de la campagne nous l'offrent-ils aujourd'hui : on ne le soupçonne pas dans les villes. Il n'y a , sans contredit , rien de plus contraire au bon ton & au bon ordre. Jamais deux époux ne doivent se trouver ensemble. Un homme doit avoir des yeux & des empressements pour toutes les femmes , à l'exception de la sienne ; & une femme ne peut décemment recevoir des soins que de toute autre que de son mari.

Parmi les imbécillités de nos bonnes aïeules , je ne puis m'empêcher de remarquer encore celle-ci. Elles n'admettoient à leur service particulier que des personnes de leur sexe. On trouve aujourd'hui qu'on est bien mieux servi pour celles d'un sexe différent. Ce sont des hommes qui travaillent à plusieurs parties de l'habillement des femmes. Ces cuirasses dures & solides , imaginées pour cacher les défauts de la taille , & adoptées dans la fautive idée qu'elles la forment & la conservent , tandis qu'elles la défigurent , sont l'ouvrage des hommes. Ce sont des hommes encore qui sont chargés de les chauffer , qui prennent & pressent entre leurs mains , dans toute leur longueur , des pieds mignons & délicats. Ce sont des hommes enfin qui arrangent leurs têtes , qui touchent , démêlent & bouclent leurs cheveux , cette parure brillante d'un sexe enchanteur.

Des personnages austères se sont avisés de trouver mauvais ces usages. Un prélat Italien fit , il y a quelques années , contre les coiffeurs une satire violente sous le nom de mandement. Je trouvai un

jour cette piece ridicule sur la toilette d'une jeune dame, mariée depuis un an, qui, sortie du couvent pour passer à l'autel, n'avoit pas encore contracté le bon ton, & qui employoit le ministère d'une femme. Je ne pus m'empêcher de lui observer que sa tête seroit plus élégamment parée, si elle se servoit de quelqu'un des élèves du fameux André. Un homme, me répondit-elle! Lisez, lisez le mandement de Monsignor Casali, évêque de Faënza. On ne peut s'élever plus fortement & avec plus de raison qu'il le fait, contre l'usage où sont les femmes d'employer des coëffeurs. C'est au moins une indécence très-coupable, & une occasion très-prochaine de pêcher; car, comme l'observe fort bien le chaste prélat, le coëffeur voit & contemple de très-près les objets les plus capables de le tenter. Un cabinet de toilette, remarque-t-il encore, est ordinairement voisin de la chambre à coucher. La Dame, en s'y rendant au sortir du lit, est fréquemment dans un désordre d'habillement dangereux. Ce cabinet, d'ailleurs, est très-étroit; l'homme y est nécessairement fort près de la Dame; il y demeure longtemps; & quelquefois personne n'y est admis avant qu'il se soit retiré.

Cet extrait du mandement me fit juger que j'avois à faire à une prude : nom odieux, prodigué à nos grands-mères, & que j'ai vu peu de femmes avoir le courage de mériter en les imitant. J'allois témoigner ma surprise, & faire une leçon à cette Dame, en effet trop jeune & trop aimable, pour que je pusse, de sang-froid, lui souffrir un ridicule, lorsque je la vis changer de couleur, pousser un cri, se tourmenter sur sa chaise, & ne retrouver la parole que pour crier qu'on se hâtât d'aller chercher son accoucheur.

Elle se servoit de la main d'une femme pour

arranger sa tête ; mais elle avoit senti combien il étoit ignoble d'employer le miniltere d'une femme dans ces momens délicats où l'on donne la vie à un autre être. Cette distinction est encore une des découvertes de ce siècle. O le bon tems , les bonnes mœurs que les nôtres !



LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

Il y a soixante ans que je vis dans le célibat, non sans regret; mais ce n'est pas ma faute si je ne me suis point marié. Ma fortune, quoique honnête, n'auroit jamais pu suffire à toutes les charges d'une famille. Le luxe & les dissipations de ma femme l'auroient absorbée; & ma vieillesse actuelle seroit d'autant plus douloureuse, que je la traînerois dans une triste indigence, qui seroit le partage de mes enfans après moi.

Si l'on veut diminuer le nombre des célibataires, qu'on réforme les mœurs; & pour y parvenir, qu'on commence par réformer l'éducation du sexe; qu'on fasse comme nos bons ayeux, dont la simplicité excite nos dédains, & qui étoient infiniment plus sages que nous. Ils songeoient, en élevant leurs filles, à former des meres de famille. Et nous, que nous proposons-nous de faire des nôtres?

C'est ainsi que je réfléchissois hier dans mon cabinet, & qu'isolé dans ma maison, entouré de valets qui ne me servent & ne me soignent qu'autant que je les paye, je regrettois de n'avoir ni femmes, ni enfans qui pussent prendre soin de ma vieillesse, me rendre ces petits services, dont mon âge a besoin, & que la confiance & l'amitié rendent si doux. Je fus interrompu par un de mes amis, qui alloit voir sa fille au couvent, & qui venoit me prier de l'accompagner.

Je n'ai que cet enfant, me dit-il; mon dessein est de lui donner la meilleure éducation possible; & pour cela, je l'ai mise dans le couvent qui a le plus de réputation, & où sont élevées les filles

des maisons les plus distinguées. Il m'en coûte très-cher, je l'avoue; mais je ne veux rien avoir à me reprocher. Cependant mille écus par an pour l'éducation d'une fille, ne laissent pas de faire une dépense considérable.

Mille écus, m'écriai-je avec étonnement! eh, dites-moi, mon ami, qui épousera, je vous prie, une fille élevée à si grands fraix? Comment un mari pourra-t-il lui faire un sort proportionné à cette éducation? Mille écus! & depuis combien de tems est-elle dans ce séminaire dispendieux?— Il y a maintenant un peu plus de sept ans.— En ce cas, elle a déjà coûté une somme assez raisonnable. Il me semble que le mari que vous lui donnerez, aimeroit mieux la recevoir en supplément de dot, & n'avoir pas une femme élevée d'une manière aussi coûteuse. — Dans les commencemens, la dépense n'alloit pas si loin; mais depuis qu'il a fallu lui donner de l'argent pour son vin & ses cartes, elle ne va pas à moins de mille écus par an; & quelquefois cette somme ne suffit pas.

Je regardai mon ami avec un nouvel étonnement. Je craignis de l'avoir mal entendu, & je lui fis répéter ce qu'il venoit de dire. Le vin & les cartes! cela est-il possible? Je ne suis plus surpris si nos jeunes demoiselles deviennent ensuite des femmes extravagantes. On commence par leur inspirer de bonne heure le goût de la dissipation.

Mais, ajoutai-je en m'adressant à mon ami, vous plaisantez sûrement; car il est impossible que vous ayez la stupidité d'applaudir à cette espèce d'éducation. Pensez-vous réellement qu'il soit nécessaire d'accorder à un enfant de l'âge de Mademoiselle de B..., à une fille de douze ans; car elle n'en a pas davantage, de l'argent pour son vin & son jeu? assurément elle doit avoir peu de goût pour le pré-

mier, & quant aux cartes, il est difficile qu'elle en connoisse la valeur. Si ce que vous me dites est vrai, je ne puis m'empêcher de vous blâmer de votre condescendance.

Vraiment, me répondit-il, c'est avec beaucoup de peine & de répugnance que j'y ai consenti ; mais j'y ai été forcé. La supérieure & toutes ses religieuses m'ont dit qu'on donnoit du vin à dîner aux jeunes Demoiselles qui étoient confiées à leurs soins ; & que le soir, après que les études étoient finies, on leur donnoit des leçons de treffet & de whist. Il étoit difficile de refuser à ma fille ce qu'on accorde aux autres. Elle pleuroit, d'ailleurs, & me demandoit de la mettre en état de faire comme ses compagnes. Ma femme trouva aussi que mes refus auroient un air de parcimonie qui me feroit tort dans le monde ; elle observa que ma fille, humiliée de n'être pas traitée comme ses jeunes amies, deviendrait timide, & prendrait le ton de l'infériorité vis-à-vis d'elles. Il convenoit de l'accoutumer à des sentimens élevés. L'effet du mépris des autres pensionnaires auroit été de l'abrutir. Voilà ce qu'on me répétoit sans cesse ; qu'auriez-vous fait à ma place ?—

J'aurois retiré ma fille d'une pareille école, où les instructions qu'on lui donne, sont la source des deux plus grands maux qui infectent la société, & où l'on croit ces instructions nécessaires. — Mais si je l'avois retirée, j'aurois été fort embarrassé pour la placer ailleurs. Il n'y a point de couvent qui ait autant de réputation, qui soit si bien monté, & où l'on puisse lui apprendre aussi-bien tout ce qu'une jeune personne doit savoir.— Et comptez-vous parmi les choses que doit apprendre une jeune fille le goût du vin & du jeu ? quel mal y auroit-il qu'elle n'eût aucune connoissance de ces deux sciences funestes ?

Il y a long-tems que je regarde les couvens comme les écoles les plus inutiles où les parens puissent mettre leurs filles, même en supposant que les maîtres qu'on leur donne, sont les meilleurs qu'on puisse avoir, & qu'on ne puisse les trouver que là. Tout ce que vous venez de dire, en me confirmant dans mon opinion, me les fait regarder encore comme dangereuses. Dans le nombre des enfans qu'on y rassemble, il y en a sans doute qui ont les plus heureuses dispositions; mais je doute qu'on les cultive. Il y en a davantage qui n'en ont que de mauvaises. Croyez-vous que les liaisons entre des enfans de caractères de ce genre, ne soient pas sans danger? On fait combien les jeunes filles sont disposées à imiter ce qu'elles voient. A coup sûr les enfans dissipés n'imitent pas ceux qui ont l'air grave.

Vous êtes bien sévère, reprit mon ami; & tout autre que moi, s'il vous entendoit, pourroit vous trouver fort extraordinaire. Mais enfin, nous n'avons que ces écoles que vous jugez si mauvaises; il faut bien nous en contenter telles qu'elles sont. Que voudriez-vous que nous fissions de nos filles? par qui les ferions-nous élever? — Par qui? & n'ont-elles pas des meres? qui pourroit leur apprendre mieux les devoirs qu'elles ont à remplir? Les filles élevées sous leurs yeux & par elles, deviendroient à coup sûr de bonnes femmes. — Voilà bien parler en homme qui n'a jamais été marié. Les meres du siècle, à un très-petit nombre près, loin de pouvoir gouverner leurs filles, auroient grand besoin d'être gouvernées elles-mêmes. — Et quelle est la cause de ce besoin? C'est qu'elles ont été élevées, comme je vois que vous faites élever votre fille. Elles ont toutes passé leur enfance dans ces élégans féminaires dont vous parlez; elles y ont pris des habitudes dont elles ne peuvent plus se défaire. Est-il éton-

nant qu'au sortir de là, les cartes soient leur occupation favorite, & qu'elles préfèrent cet amusement frivole & funeste au soin de leurs familles ? Combien de parties très - coûteuses font - elles aux dépens de leurs maris ? combien n'en troublent-elles pas souvent le repos par des dépenses folles, auxquelles ils ne peuvent fournir sans se déranger ? L'attention qu'elles donnent à leur jeu, leur fait absolument négliger l'aiguille qui seroit si bien dans leurs mains. Elles abandonnent pour cette dissipation leurs instrumens, leur voix, & plusieurs autres talens qui faisoient autrefois leur plus brillante parure.

Le vin & les cartes ! je ne me ferois jamais imaginé qu'ils eussent pu devenir des articles indispensables de l'éducation du sexe. Il faut s'attendre à voir bientôt les gouvernantes, les maîtresses de pension, les couvens, les insérer dans la liste des perfections qu'on se propose de donner aux élèves. Je conseille aux pieuses & prudentes Dames qui dirigent le couvent de votre fille, de ne pas oublier de les annoncer. Il faut qu'elles fassent placer sur leur porte un grand tableau, où l'on lira en gros caractères : **ICI L'ON APPREND A BOIRE ET A JOUER AUX JEUNES FILLES.** Cette enseigne apprendra aux pères riches, à ceux qui le sont moins, & à ceux qui n'ont rien, à distinguer les maisons d'éducation de bon ton.

Je parlois encore : mon ami leva les épaules, & sortit sans me presser davantage de l'accompagner. Je me remis à mon bureau, occupé de ce que j'avois entendu, & persuadé que la génération naissante offrira encore plus de célibataires que celle qui l'a précédée, & qui va finir.

TÊTE A TÊTE CONJUGAL:

DIALOGUE.

(Les interlocuteurs sont M. & Made. Differ : celle-ci est à sa toilette. La scène est à Londres ; elle peut être également à Paris & par-tout.)

M. DIFFER, en entrant.

Je suis enchanté, Madame, de vous trouver seule & sans occupation dans ce moment ; car j'ai à vous parler d'une affaire importante & sérieuse.

MME. DIFFER.

Vous avez à me parler, Monsieur ! je suis seule à la vérité : pour sans occupation, c'est autre chose ; je suis rarement sans en avoir, & vous voyez que dans cet instant j'en ai une qui n'est pas de peu de conséquence.

M. DIFFER.

Bon, vous êtes à la toilette ; vous pouvez la continuer sans que cela nous empêche de nous entretenir. Il s'agit de Nancy. Vous savez qu'on m'a long-tems tourmenté pour consentir à son mariage avec le jeune Wilmot : elle me paroît le desirer, & je n'ai pu me défendre de laisser concevoir quelque espérance à ce sujet : mais avant de donner décidément ma parole, j'étois bien aise de vous parler, & de consulter avec vous sur cette affaire. Après un

examen attentif & réfléchi, je vois que cela convient ; je fais que le jeune homme est aimable, d'un naturel excellent, &c...

MME. DIFFER.

Quelle idée absurde ! & que signifient, je vous prie, ces graces, ce bon naturel que vous venez me vanter ! vous savez que Wilmot n'a rien.

M. DIFFER.

Qu'appellez-vous rien ? n'a-t-il pas actuellement 800 liv. sterling de rente ? & ne savez-vous pas qu'à la mort de son oncle, sa fortune augmentera considérablement ?

MME. DIFFER.

Et qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que 800 livres sterling de rente ? Il y a à peine de quoi acheter quelques robes à ma fille. Quant à la fortune de l'oncle, qui fait quand elle viendra, & si elle viendra jamais ? Il vit, & il peut vivre encore vingt ans, & à sa mort ne lui pas laisser un scheling.

M. DIFFER.

Eh bien ! supposons que l'oncle mange tout, ou qu'il se déshérite ; il lui restera toujours 800 liv. sterling ; & il me semble que c'est un revenu suffisant pour une femme qui n'apporte pas grand chose, & beaucoup au-delà de ce qu'elle est en droit d'espérer.

MME. DIFFER.

En droit d'espérer ! quelle bassesse de pensée & d'expression ! sachez, M. Differ, qu'une fille, tant qu'elle est jeune & jolie, est en droit d'espérer tout. Elle est dans le cas à présent de chercher un bon

parti, & de le trouver ; nous ne devons pas lui en ôter les moyens, en la mariant précipitamment, d'une manière aussi ridicule.

M. DIFFER.

Mais je vous ai dit qu'elle aime Wilmot, & quand une femme aime son mari, elle le préférera avec 800 liv. sterling à un autre qui en aura deux mille.

MME. DIFFER.

Elle aime ! de quoi se mêle-t-elle d'aimer ? L'amour ne convient que quand on a une fortune toute faite : il faut d'abord qu'elle s'occupe de la sienne. Alors elle sera la maîtresse de choisir, & de préférer qui lui plaira ; mais jusques-là, il ne faut pas qu'elle pense qu'elle ait un cœur ; elle ne doit pas même s'en apercevoir.

M. DIFFER.

Voilà de beaux principes, en vérité. Je ne suis pas étonné à présent si les femmes de nos jours tournent si mal. Il est difficile que les choses aillent autrement, tant que les filles seront élevées & instruites de cette manière.

MME. DIFFER.

Je vous en prie, M. Differ, ne dites pas un mot contre l'éducation de Nancy. Je suis sûre qu'aucune mère n'a pris plus de peine avec sa fille, que j'en ai pris moi-même avec la mienne. Je me suis efforcée de lui donner des idées justes, & de lui apprendre à se conduire avec prudence ; mais j'avoue que j'aurois bien du regret de m'être donnée tant de soins pour la voir précipiter & ruiner par un mariage
aussi

aussi imbécille que celui qu'on vous a proposé, & auquel vous avez la foiblesse de vous arrêter.

M. D I F F E R.

Vos réflexions ne sont pas toujours polies, Madame ; mais je ne les releverai point. Je ne suis pas venu pour disputer ; je suis venu pour causer & raisonner paisiblement avec vous. Il me semble qu'une fille qui se marie , & qui trouve la fortune de Wilmot , peut vivre décemment & honnêtement, même dans ce siècle de luxe & de frivolités, pourvu que ses goûts soient modérés, & qu'elle sache se tenir dans certaines bornes.

MME. D I F F E R.

Mais ce que vous appelez des bornes, M. Differ, est ce que j'appelle l'indigence & le néant ; c'est manquer absolument de ce dont on a besoin pour vivre ; & Nancy seroit dans ce cas avec Wilmot. Lorsqu'ils n'auront pas les premières nécessités de la vie, dites-moi comment vous voulez qu'ils existent ?

M. D I F F E R.

Quoi, Madame, 800 livres sterling de rentes ne suffiront pas pour leur procurer les nécessités de la vie ?

MME. D I F F E R.

Je crois, Monsieur, que vous trouverez en calculant un peu, que c'est une chose absolument impossible : voyez, si vous ne dépensez pas davantage.

M. D I F F E R.

Assurément, Madame, il n'en coûte bien davantage ; le double de cette somme suffit à peine à

vos besoins. Mais enfin toutes les femmes ne font pas d'une égale dépense ; & quand il s'en rencontre une qui aime son mari , elle trouve du plaisir dans sa maison , & n'est pas tentée d'en sortir aussi souvent que celle qui ne l'aime pas. Elle épargne , par conséquent , bien des dépenses superflues , qui deviennent indispensables aux autres. Sa toilette même est moins coûteuse , parce que , vivant plus retirée , & ne songeant à plaire qu'à son mari , elle fait qu'elle est toujours bien à ses yeux.

MME. DIFFER.

Eh bien , si elle ne sort pas , ses amis viendront la voir ; il en coûte bien davantage pour avoir compagnie dans sa maison que pour l'aller chercher au dehors.

M. DIFFER.

Cela est vrai ; mais une bonne femme qui aime la compagnie de son mari , ne desire guere d'en avoir d'autre.

MME. DIFFER.

Cela peut arriver dans les commencemens ; mais vous pouvez m'en croire. Tout cela durera très-peu de tems ; plus ils seront seuls , plutôt ils seront las l'un de l'autre , & pressés de chercher une autre société qui les dérobe à l'ennui.

M. DIFFER.

Cela n'est malheureusement que trop vrai dans la plupart des mariages de nos jours. Mais les choses n'ont pas toujours été de même. Autrefois les femmes se conduisoient bien différemment de ce qu'elles font aujourd'hui. Le changement qui est arrivé me fait espérer qu'il viendra une autre révo-

lution qui rétablira les choses en mieux ; car , en vérité , nous sommes maintenant dans le pire état qui pouvoit exister. Que savons-nous si Nancy n'est pas appelée par le ciel à donner le premier exemple de ce changement.

MME. DIFFER.

Je crains , en effet , M. Differ , que ni elle , ni personne de votre famille fasse jamais des progrès vers la politesse & l'élégance. Nancy vous ressemble trop pour qu'elle puisse jamais faire une figure raisonnable dans le monde. Elle est bien votre fille ; on ne peut rien attendre d'elle.

M. DIFFER.

Vous me faites le plus grand plaisir , Madame , de m'assurer que Nancy est réellement ma fille ; car tout homme ne peut pas certifier positivement qu'il est le pere de ses enfans.

MME. DIFFER.

Point de vos absurdes & sottes réflexions , Monsieur ; respectez , je vous prie , votre femme , & ne la maltraitez pas. La preuve la plus convaincante que vous puissiez desirer que Nancy est bien à vous , c'est son obstination qui ne lui permet pas d'écouter la raison , & qui lui inspire la folie d'avoir pour mari un homme dont elle aura ensuite celle de vouloir se débarrasser.

M. DIFFER.

Dans ce dernier cas , Madame , elle pourra avoir alors une assez forte ressemblance avec sa tendre mere. Mais cependant j'aime à croire que toutes les femmes ne sont pas si pressées de se débarrasser de leurs maris.

MME. DIFFER.

Il y a du moins une méthode certaine qu'ils peuvent employer avec succès pour ôter ce desir à leurs femmes.

M. DIFFER.

Me feriez-vous l'amitié de m'apprendre quelle est cette méthode ? Il me semble que toutes les femmes devroient en être instruites, & qu'il faudroit la leur enseigner en se mariant.

MME. DIFFER.

Je vous l'apprendrai volontiers, Monsieur. Il faut que la fortune des maris soit considérable, & qu'elle les mette en état de faire des dépenses illimitées pour leurs femmes ; qu'ils les laissent maîtresses de ces dépenses ; qu'ils ne les contredisent jamais, & par dessus tout, qu'ils les tourmentent le moins qu'il sera possible de leur compagnie fastidieuse.

M. DIFFER *se levant.*

Voilà donc vos sentimens, Madame, ceux que vous avez cherché à inspirer à votre fille. Excellente doctrine, en vérité ! on ne doit pas être surpris d'entendre parler journellement de séparation & de divorces ! En ce cas, je vais me hâter de marier Nancy, pendant que Vilmot la demande. Si vos maximes, Madame, continuent d'être reçues & pratiquées par votre sexe, bientôt aucun homme raisonnable ne prendra sur lui de se marier. Bon jour Madame.

(*M. Differ sort avec humeur de l'appartement. Madame Differ leve les épaules & continue froidement sa toilette.*)

FOLIE PEUT-ETRE,

MAIS UTILE LEÇON.

Je ne suis point un de ces célibataires vieux & grondeurs, qui cherchent à se venger du sexe qui les fuit, & pour lequel ils ont eu souvent trop de penchant, en saisissant toutes les occasions d'en dire le plus de mal qu'ils peuvent. Quand on arrive à la fin du cercle de la vie, il faut laisser l'illusion & les plaisirs à ceux qui sont au commencement. La jeunesse regarde devant elle. La vieillesse ne peut que se retourner, & regarder la carrière qu'elle a parcourue; mais il lui est impossible de retrograder.

Je n'ai pas toujours fait ces réflexions.

Je suis veuf, mais mon âge passe un peu soixante ans. J'ai encore des yeux capables de distinguer les agrémens de la jeunesse, & la sensibilité n'est pas morte au fond de mon cœur. Je ne me crois pas tout-à-fait propre au monde; je ne me crois pas non plus tout-à-fait prêt à le quitter. Il y a des montagnes dont le sommet est blanchi par la neige, pendant que le soleil brille, & fait sentir sa douce influence dans les vallées. Mon front grisonne; mais mes forces ne sont pas éteintes. Riche avec cela, j'ai cru valoir un autre homme. Une femme charmante dont j'ai fait la connoissance, il y a quelque tems, s'est attachée à m'entretenir dans cette opinion. Elle n'a que vingt-deux ans. L'amour, la prudence & la sincérité regnoient dans tous ses discours: qui n'eût pas pensé comme moi qu'elle les avoit au fond de son cœur? je l'ai cru: le bonheur de l'illusion a été le mien pendant quelques jours, & je me suis vu

aussi heureux que le bon roi David sur le soir de sa vie.

Qu'est-ce que le feu, la vivacité, les graces de la jeunesse, me disoit quelquefois l'aimable enchantresse qui me séduisoit ? Ce sont les compagnons de l'inconstance. C'est à votre âge, qui est celui de la sagesse, que l'amour, la prudence & la constance s'unissent pour ne plus se quitter. Les plaisirs dont on est si passionné, sont mal goûtés au milieu des ardeurs brûlantes du soleil du midi ; c'est à son couchant qu'ils sont animés par le souffle pur & doux du zéphyr. Dans la jeunesse, l'amour est un tyran ; il ne devient raisonnable qu'avec le tems, qui le rend paisible & modéré. Pour faire un couple heureux, il faut réunir la jeunesse à l'âge mûr, parce que la sagesse & l'expérience de l'un sont nécessaires pour tempérer les saillies & la vivacité pétulante de l'autre. Je me trouve si heureuse actuellement, ajoutoit-elle, qu'il n'y a que la mort qui puisse me séparer de vous. Que mon sexe prenne exemple de moi, & reçoive les leçons de constance & de fidélité que je m'engage à lui donner.

C'est ainsi qu'elle s'exprimoit : mon cœur trop flatté pour n'être pas crédule, ne lui répondoit que par des transports. Je la regardois comme le modèle des femmes, comme un ange. Je crus n'avoir rien de mieux à faire que de m'occuper de tous les moyens de lui plaire ; l'amour & la reconnoissance me faisoient un devoir de ne rien négliger.

Je m'empressai de changer mes habillemens gothiques en vêtemens de meilleur goût. Les ouvriers les plus habiles, ceux qui fournissoient la garde-robe de nos jeunes seigneurs les plus élégans, furent chargés de travailler à la réforme de la mienne. Une perruque blonde couvrit mes cheveux qui commençoient à blanchir. En me regardant à mon miroir,

Je me reconnoissois à peine. Je crus réellement que j'avois soustrait vingt-cinq bonnes années au moins du cours de ma vie passée. Je me trouvois jeune : je me conduisis, en effet, comme un jeune homme. On me vit dans tous les lieux de plaisirs & de dissipations, avec ma charmante maîtresse sous le bras ; je lui donnai toutes sortes de fêtes ; nous nous couchions avec le jour naissant, pour ne nous lever que lorsqu'il étoit fini.

» O ma Galathée ! qu'il me soit permis de me
 » servir ici des expressions qu'Ovide prête à Poly-
 » phème ! Toi, qui es plus blanche que les feuilles de
 » troëne, plus fleurie que les prés, plus droite que
 » l'aulne, plus polie que le verre, plus tendre & plus
 » vive qu'un chevreau, plus agréable que le soleil
 » pendant l'hiver, que l'ombrage pendant l'été, plus
 » vermeille que la pomme, plus majestueuse que le
 » platane élevé, plus fraîche que la glace, plus douce
 » qu'un raisin mûr, pourquoi es-tu si trompeuse ?
 » pourquoi la nature en te donnant la forme & la lan-
 » gue d'un ange, t'a-t-elle donné aussi le cœur &
 » la fausseté d'une syrene « ?

Pour ne pas m'arrêter trop long-tems sur ces momens enchanteurs, dont il ne me reste que le souvenir, & qui, malgré moi, me donnent les plus vifs regrets, je viendrai à la conclusion.

La goutte impitoyable, cette fille dénaturée du plaisir, me rendit une visite. L'accès qui fut très-violent & très-douloureux, me retint chez moi pendant plusieurs jours. On sent les conseils qu'il me donnoit à chaque mouvement aigu qui m'arrachoit des cris : Sois sage, & je ne te tourmenterai point. Il me forçoit à l'écouter ; mais je n'osois encore prendre une résolution décidée. Je luttois contre la goutte conseillère, & peut-être n'auroit-elle pas triomphé, si je n'avois reçu la lettre suivante de mon aimable

88 FOLIE PEUT-ÊTRE, MAIS UTILE LEÇON.

Galathée, qui ne m'étoit venue voir qu'une fois, & qui jugea à propos de s'en épargner désormais la peine en m'écrivant ainsi :

» Mon cher Monsieur, il faut absolument nous
» séparer : vous devez le désirer, & je vous en donne
» l'exemple. Je vous quitte pour un très-aimable jeune
» homme, avec qui je vais jouir en paix des pré-
» sents dont votre folie bienfaisante m'a comblée, &
» qui sont assez considérables pour nous mettre à no-
» tre aise mon amant & moi tout le reste de notre
» vie. Je vous dois un avis en reconnoissance : l'a-
» mour ne s'acqiete point ; l'argent ne peut le faire
» naître ; il n'en produit que l'apparence. Croyez-
» moi : une fille de mon âge peut flatter un vieillard,
» mais elle ne peut jamais l'aimer. Il est aussi diffi-
» cile d'exciter une passion mutuelle entre une jeune
» personne & une vieille, que de réunir l'été & l'hi-
» ver. C'est le dernier & le meilleur avis que vous
» ayez reçu & que vous recevrez jamais de votre
» tendre & angelique *Galathée* ».

Cette lettre m'a fait prendre mon parti ; la goutte me le conseilloit aussi. J'ai visité ma caisse : j'y ai trouvé un vuide considérable ; mais je m'en suis consolé. La raison ne sauroit se payer trop cher, & je crois avoir recouvré la mienne. Mon exemple peut être utile, & c'est ce qui m'a fait écrire & publier mon aventure.



DE SWEDENBORG

E T

DE SES ÉCRITS.

S'il y a eu un personnage singulier dans ce siècle, c'est le fameux Swedenborg. Ce théologien, à la fois visionnaire, enthousiaste & savant, a été un véritable phénomène. Il a prouvé à quel excès l'égarement peut porter, s'il étoit un visionnaire, & jusqu'où peut aller l'impudence, s'il étoit un imposteur. Sous ce point de vue il mérite notre curiosité. On peut ajouter à ce motif qu'il a vécu dans ce siècle; qu'il a beaucoup voyagé, qu'il étoit instruit, & parla même à portée de profiter du flambeau de la philosophie qui éclaire les nations qu'il a visitées, & qui paroît avoir inutilement brillé pour lui.

J'entrerais ici dans quelques détails sur la vie & les opinions de cet homme extraordinaire, difficile à caractériser, qui s'est montré sous tant de faces différentes & si opposées, qui a étonné sa patrie, & les contrées qu'il a parcourues, par les contrastes qu'il réunissoit. Tantôt c'étoit un grand génie, un philosophe profond, un scrutateur de la nature, doué d'un talent rare pour les recherches, & de l'ardeur nécessaire pour y réussir. Tantôt c'étoit un visionnaire, un fanatique, capable de digérer les absurdités les plus étranges, & dévoré de la manie de les faire digérer aux autres.

Plusieurs personnes qui ne pouvoient concevoir la réunion de ces caractères opposés, étoient tentées de soupçonner sa bonne foi. Ce n'étoient assurément

pas les moins sages , quoiqu'elles formassent le plus grand nombre , & cela mérite d'être remarqué. Quelques autres étourdies par certains faits dont elles attestent l'authenticité , & dont cependant on peut au moins douter , suspendoient leur jugement , & se bornoient à dire qu'elles n'y concevoient rien.

Emmanuel Swedenborg , assesseur du college royal des mines de Suede , naquit à Stockholm le 9 Janvier 1688 , & fut le second fils du docteur Swedenberg , évêque de Skara , dans la Gothie occidentale. Il reçut une éducation distinguée , propre non-seulement à lui former l'esprit , & à développer le génie qu'il avoit reçu de la nature , mais encore à lui inspirer toutes les vertus & une constance inébranlable dans leur pratique. Il se distingua tellement à tous ces égards , que le roi Charles XII , instruit de son mérite , lui conféra , sans qu'il l'eut demandé , le droit d'être promu à une place d'assesseur ou de professeur , quoiqu'il n'eut encore que vingt-huit ans. Il fut , en effet , revêtu du premier de ces emplois en 1716. Il avoit alors soutenu sa thèse académique à Upsal , & il avoit montré le talent le plus décidé pour la poésie latine. Il avoit ensuite passé quatre ans dans les universités les plus célèbres d'Angleterre , de Hollande & d'Allemagne , s'appliquant à acquérir des connoissances solides en philosophie , dans toutes les parties des mathématiques & de la physique , dans l'histoire naturelle , la chymie & l'anatomie. Il joignit à ces études celle de la théologie ; ce fut peut-être son malheur. Les premières en firent un savant ; la dernière altéra son jugement , & le plongea dans les visions qui l'ont rendu si célèbre.

Swedenborg , à son retour dans sa patrie , forma d'étroites liaisons avec l'archimede de la Suede , le conseiller de commerce Polheim , dont le nom ne sera jamais oublié. Il l'accompagna dans divers voya-

ges, & le seconda dans l'exécution de plusieurs édifices de la construction desquels il étoit chargé. Ils dirigèrent ensemble un grand nombre d'ouvrages qui ont immortalisé leur mémoire. Swedenborg, en particulier, se fit beaucoup d'honneur, lorsqu'en 1718, pour faciliter le siege de Friderichshall, il trouva le moyen de faire transporter par terre, à travers des montagnes, deux galeres, cinq grandes barques, & une chaloupe sur des rouleaux, depuis Stroemstadt jusqu'à Idestol, ce qui fait un espace de deux milles & demi de Suede.

Swedenborg ne borna pas ses succès à la mécanique. Dès 1716, il avoit commencé à publier son *Dædalus hyperboreus*, dont il donna successivement de nouvelles parties, pendant les trois ou quatre années suivantes. Il fit paroître aussi une introduction à l'algebre, un essai sur les monnoies & les mesures, une dissertation sur le mouvement de la terre & des planetes, une autre sur l'élévation de l'eau & sur la force qu'avoient anciennement le flux & le reflux, & divers autres écrits, qui annonçoient des connoissances profondes & variées, avec beaucoup d'application & d'activité.

Avant d'entrer dans les fonctions de sa charge d'assesseur, il fit un cours de chymie dans un laboratoire, & s'instruisit à fond de tout ce qui concerne le travail des mines. Pour cet effet, il fit, en 1721, un voyage en Saxe & dans les montagnes du Hartz. Le duc Louis-Rodolphe de Brunswick lui donna des marques particulieres de sa bienveillance, & le défraya dans ses états. Pendant le cours même de ce voyage, l'infatigable Swedenborg mit au jour sept dissertations savantes.

Après une absence d'un an & demi, il revint dans sa patrie, & partagea ses travaux & son tems entre le college royal des Mines, l'inspection

des lieux où elles s'exploitent, & son cabinet, où il s'occupa, jusqu'en 1733, de son ouvrage intitulé : *Opera philosophica & mineralia*, qu'il donna l'année suivante aux libraires de Dresde & de Léipsick, pendant une tournée qu'il fit dans l'empire, pour en visiter les mines, & sur-tout celles de l'Autriche.

Dès l'an 1724, il n'avoit tenu qu'à lui d'avoir la chaire de professeur de mathématiques à Upsal ; mais il remercia le sénat académique de la marque flatteuse d'estime & de confiance qu'il lui donnoit en la lui offrant. En 1729, la société royale des sciences de cette même ville le reçut au nombre de ses membres. Ses ouvrages se répandirent, & furent goûtés par-tout. L'académie impériale de Saint-Petersbourg le nomma son correspondant en 1736. Les *Acta eruditorum* de Léipsick parlèrent souvent de lui avec les plus grands éloges ; & l'académie royale des sciences de Stockholm, peu après sa fondation, ne manqua pas de se l'associer.

C'est ici que se termine la vie savante de Swedenborg. Il s'agit maintenant de le faire connoître sous son second point de vue. Le savant & le visionnaire se touchent de bien près. Cette partie de son histoire n'est pas la plus honorable, mais elle est la plus piquante par sa singularité.

Nous avons vu jusqu'ici l'illustre Suédois marcher, à grands pas, dans la carrière qui illustre les savans, & consacrer leurs noms à l'immortalité. Elle ne suffit pas à son ambition ; il voulut s'en frayer une autre dans laquelle il s'attribua des succès singuliers. Après avoir étonné les savans, il voulut étonner les femmes & les enfans. Cette dernière entreprise étoit sans doute moins difficile. On ne sera point étonné qu'il ait réussi ; mais il sera toujours bien étrange qu'il l'ait tentée ; & on ne concevra pas aisément qu'avec ses connoissances & son honnêteté, il ait eu

assez de foiblesse pour croire aux rêveries qu'une imagination déréglée lui suggéroit, ou assez de bassesse & d'hypocrisie pour vouloir faire croire aux autres ce qu'il ne croyoit point. Il avoit trop de lumières pour être un imbécille, trop de vertus pour être un fourbe ; & cependant il fut infailliblement l'un ou l'autre.

L'époque de l'égarement de l'esprit de Swedenborg, (car, dans l'un ou l'autre cas, fourbe ou de bonne foi, ce fut un véritable égarement,) nous a été donnée par lui-même. Retiré à Londres en 1769, il écrivoit ainsi à un de ses amis : » Tout le monde
» me rappelle dans ma patrie ; l'estime qu'on y a
» pour moi, m'y garantit des honneurs & des richesses. Mais je suis content de ma fortune ; & ,
» à l'égard du reste, rien ne peut être comparé au
» privilège dont je jouis, depuis que Dieu lui-même
» a daigné se manifester à moi personnellement &
» dans toute sa gloire, en 1743. Il a ouvert devant
» mes yeux le monde spirituel, & il m'a donné le
» pouvoir de m'entretenir familièrement avec les
» anges & les ames «.

Ce fut, en effet, à peu près vers ce tems qu'il prétendit avoir pénétré dans le monde des esprits, s'être procuré une communication toujours libre avec ce monde, & un commerce familier & aisé avec ses habitans. Il avoit chez lui des appartemens & des sieges destinés à recevoir les esprits qui venoient lui rendre visite ; il ne négligeoit rien pour qu'ils fussent proprement & commodément. On eut dit qu'il régaloit aussi quelquefois ces hôtes invisibles à tout autre qu'à lui ; car il faisoit de tems en tems préparer leurs couverts. Comme je n'ai jamais eu l'avantage d'assister à des repas d'esprits, & qu'il n'a laissé aucun détail sur ces festins, j'ignore quelle espece de mets il pouvoit offrir à ces substances qu'on ne dé-

finit point , & qui ne font rien de ce que nous connoissons ici-bas. Mais si elles parloient à Swedenborg , elles pouvoient aussi manger. On le voyoit gesticuler , prendre les attitudes d'un homme qui parle , qui écoute alternativement , & qui soutient des conversations fort animées. Ces scènes se répétoient journellement , & il affirme dans les écrits qu'il publia depuis , que les esprits lui avoient enseigné bien des vérités inconnues avant lui , qu'il n'avoit pu apprendre que d'eux , & qu'il rendoit publiques par la voie de l'impression , pour l'instruction & l'édification des hommes.

Ces ouvrages sont très-nombreux ; j'en ai en sous les yeux huit volumes in-4to , & je suis bien loin de les connoître tous. Un théologien Allemand qui en faisoit grand cas , & qui sans doute étoit digne d'admirer le théologien Suédois , dont il partageoit le délire , sans en avoir les connoissances , m'assura un jour avec le ton & l'accent du regret , qu'il n'en possédoit que douze , qu'il m'offrit de me communiquer. Mais ce que j'en avois parcouru me suffisoit. Ils offrent pour la plupart des discussions théologicomystiques , où l'on apprend très-peu de chose. On peut les juger sainement sur leurs titres (*). Ils n'an-

(*) Voici les titres de ceux que j'ai eus entre les mains.

1^o. *De novâ Hierosolymâ & ejus doctrinâ cœlesti ; ex auditis à cœlo , quibus præmittitur aliquid de novo cœlo & novâ terrâ.* Londres , 1758.

2^o *Sapientia angelica de divino amore & de divinâ sapientiâ.* Amsterdam , 1763.

3^o. *Sapientia angelica de divinâ providentiâ.* Amsterdam , 1764.

4^o. *Delicia sapientiæ de amore conjugali , post quas se-*

noncent qu'une imagination échauffée, dont la fermentation est montée au plus haut degré; & ils ne tiennent pas davantage.

On a dit souvent que les extraits les plus nécessaires seroient ceux des ouvrages qu'on ne lit point, & qu'on ne se soucie pas de lire, mais dont il est quelquefois curieux d'avoir une idée. Sans prétendre faire ici celui des écrits mystiques de Swedenborg, j'essayerai de donner un échantillon de quelques-uns.

Le dernier a pour objet les habitans des planètes & du firmament. Le théologien Suédois ne s'y propose pas moins que de faire connoître leur manière de penser, de parler, d'agir; leur forme de gouvernement, leur police, leurs mariages, leurs mœurs & leur domicile. Il a puisé ces détails dans ses conversations avec les esprits de toutes les espèces, (car il y en a plusieurs) en parcourant toutes les planètes de notre système solaire, & ensuite tous les globes qui nagent dans l'espace. Il débite ses rêveries avec toute la gravité d'un homme qui veille.

quantur voluptates insanix de amore scortatorix. Amsterdam 1768.

5°. *Summaria expositio doctrinx novæ ecclesiæ quæ per novam Hierosolymam in Apocalypsi intelligitur. Amsterdam, 1769.*

6°. *De corporis & animæ unione, communicatione & eorum respectivis operationibus, theosophica lucubratio. Londres, 1769.*

7°. *Vera christiana religio, continens universam theologiam novæ ecclesiæ, à Domino apud Danielelem, CAP. VIII. V. 23, & 24, & in Apocalypsi. CAP. XXII. V. 12, prædictæ. Amsterdam, 1771.*

8°. *De planetarum & firmamenti incolis. Leyde, 1771.*

Rien n'indique qu'il ait voulu simplement s'amuser ; ou amuser ses lecteurs. Si tel avoit été son but , il l'auroit bien mal rempli ; car il n'y a rien de plus bizarre & de moins philosophique que ce qu'il débite.

La supposition que tous les globes sont habités , n'est ni neuve , ni ridicule ; mais celle qui ne les peuple que d'individus de l'espèce humaine , répugne nécessairement à l'opinion que nous avons de la variété qui regne dans l'univers & dans les plans de son auteur. Un pareil ouvrage ne vaut pas le travail de l'analyse. Une citation peut donner une idée des récits de Swedenborg. Je m'arrête à celle-ci , tirée de la relation de son voyage dans Mercure. On pardonnera les longueurs , les répétitions & la pesanteur de la traduction ; ce sont les défauts de l'original conservés fidèlement.

» J'aperçus une fois des esprits de notre terre par-
» mi ceux de Mercure. Les premiers demanderent
» aux derniers en qui ils croyoient ? Ils répondirent
» qu'ils croyoient en Dieu. Mais quand on leur fit
» de nouvelles questions sur ce Dieu , ils refuserent de
» s'expliquer , parce que la coutume des esprits de
» cette planète est de ne jamais répondre directe-
» ment aux questions. Ils demanderent à leur tour
» aux esprits de la terre en qui ils croyoient ? Ceux-
» ci répondirent en Dieu le Seigneur. Mais les es-
» prits de Mercure qui ont le discernement d'une fi-
» nesse étornante , repliquerent qu'ils remarquoient
» que ceux de la terre ne croyoient en aucun Dieu ,
» & qu'ils se contentoient d'en faire profession de
» bouche. Parmi les esprits de notre terre qui se trou-
» voient-là , il y en avoit en effet qui avoient adhéré
» à la profession de foi de nos églises , mais dont
» la vie n'avoit pas été conforme à la croyance ; &
» quiconque n'a point eu de foi dans cette vie ne
» sauroit en avoir dans l'autre. Aussi quand les esprits
de

» de Mercure leur parlerent ainsi, ils demeurèrent
» muets comme des coupables convaincus.

» Je témoignai, continue le voyageur, que je
» souhaitois de savoir comment les hommes de Mer-
» cure étoient faits, quelles étoient les propriétés de
» leurs corps, & s'ils ressembloient aux hommes de
» notre terre. Aussi-tôt il se présenta devant moi une
» femme parfaitement semblable aux nôtres, si ce
» n'est qu'elle étoit plus petite, mais belle & bien-
» faite. Elle avoit sur la tête un morceau de toile
» qui n'étoit pas ajusté avec art, mais qui lui seyoit
» bien. Il vint ensuite un homme dont le corps étoit
» plus délié que les nôtres; il avoit un habillement
» d'un bleu foncé, appliqué juste sur la peau, sans
» aucun pli ni rien de flottant. On me dit que c'é-
» toit l'uniforme des habitans de cette planète....
» J'eus ensuite l'occasion de voir leurs bœufs & leurs
» vaches, qui ne différoient gueres de ceux de la
» terre qu'en ce qu'ils étoient plus petits, & auroient
» pu être pris, à la forme près, pour des cerfs ou
» de grands chiens... Je demandai aussi aux Mer-
» curiens comment ils voyoient notre soleil? Ils me
» dirent qu'il leur paroissoit plus grand que d'aucune
» autre terre; mais que la température de leur pla-
» nete ne se ressentoit pas de la proximité de cet astre,
» parce que l'extrême chaleur ne venoit pas tant du
» voisinage du soleil que de la hauteur & de l'épais-
» seur de l'atmosphère, à travers laquelle ses rayons
» passaient.

C'est ainsi que Swedenborg parcourt toutes les
planètes. On voit par cet échantillon que ses obser-
vations sont fort éloignées de porter sur un fond phi-
losophique, propre à leur donner quelque valeur. Quand
il s'enfonce de-là dans le firmament, il ne s'y égare
pas moins. Les cinq terres qu'il y décrit, ont plu-
tôt l'air de petites maisons, que d'habitations for-

mées pour l'Être souverainement parfait. Ce n'étoit pas la peine de parvenir à une prérogative aussi distinguée que celle de pénétrer dans le monde des esprits, & d'y contracter les liaisons les plus familières, pour n'en rapporter que de pareilles niaiseries.

Son ouvrage le plus récent après celui-ci, n'est pas moins extraordinaire. L'auteur y rend compte de la religion du monde des esprits, c'est-à-dire, de celui qui est destiné à servir de demeure aux âmes des habitans de toutes les planetes, aussi-tôt qu'elles ont quitté leurs corps. Il prétend qu'il y arriva, en 1757, une grande révolution. Cette année fut pour ce monde l'année du grand jugement, & celle de l'établissement d'une nouvelle église. Il y transporte le système des Millénaires. C'est-là qu'il faut chercher le nouveau ciel, la nouvelle terre & la seconde venue de J. C. dont il est question dans l'Ecriture.

Le baron de Swedenborg se donna la peine d'exposer la doctrine de cette nouvelle église. Celle de Suede ne l'a pas trouvée, sans doute, très-orthodoxe. Il suffit d'observer ici qu'il soutient vivement l'unité de Dieu; & quoiqu'il reconnoisse la Trinité, il prétend qu'elle n'existoit point avant la venue du Christ, & que ce fut à cette époque que l'Être-suprême s'unit lui-même à l'homme.

Selon lui, la Trinité des personnes n'étoit pas la croyance de l'église primitive; elle n'est venue que long-tems après pour défigurer l'église chrétienne. Il recommande la charité & les bonnes œuvres, & s'élève contre ceux qui décident que la foi seule suffit pour être sauvé. Ces opinions sont celles que Swedenborg attribue au monde spirituel. Le décalogue qu'on y suit est le même que le nôtre, à l'exception du second commandement, qui est omis; le dernier est partagé en deux pour y suppléer, & remplir le nombre de dix.

Il faut l'avouer : on trouve cependant dans cet ouvrage des marques de bons sens , d'application & de connoissances. Mais les détails étonnans qui les accompagnent , les conversations de l'auteur avec les anges & les esprits , tout ce qu'il voit dans le monde invisible , ne peuvent être l'ouvrage d'une tête bien saine. On diroit que ce livre a d'abord été écrit par un homme instruit , & qu'un fol est venu ensuite y coudre ses rêveries. Il y a peu de pages qui ne contiennent de ces traits qu'il appelle *memorabilia*.

Il donne une description détaillée de ce monde invisible qu'il a souvent parcouru. C'est , comme je l'ai dit , le lieu destiné aux esprits de tous les globes habités : c'est l'autre vie , le monde à venir. Il nous dit qu'il y a des plaines , des montagnes , ainsi que dans le nôtre ; qu'on y trouve des fontaines , des rivières , des forêts , des jardins , des maisons , des palais , des villes , des livres , des emplois , de l'or , de l'argent , des pierres précieuses , &c. Mais tout cela est produit sans efforts , & créé dans le moment , selon les desirs des anges & des esprits qui y font leur séjour.

Il étoit tout simple que dans cette description , l'auteur crayonnât le tableau des lieux divers où sont admis , après leur mort , les hommes des différentes parties de notre terre. Il n'y a pas manqué. Chacun peut examiner d'avance quel sera son séjour à venir. C'est un service qu'il a cru nous rendre ; en effet , lorsque l'on part pour un voyage , il est assez agréable de connoître la carte du lieu où l'on va , & de pouvoir calculer en même tems les commodités & les avantages qu'on trouvera dans son logement en arrivant. Ces logemens ne sont pas égaux ; & cela est naturel. Toutes les maisons & tous les quartiers d'une ville , puisqu'il y en a dans cette terre spiri-

tuelle, ne sont pas aussi beaux les uns que les autres. On a dû être un peu scandalisé dans les pays protestans de celui que Swedenborg assigne aux premiers réformateurs. L'état du pauvre Calvin en particulier paroîtra fort triste. Il est confiné dans une cave profonde, destinée aux prédestinataires. Ils y sont occupés jour & nuit de travaux très-pénibles, & leur unique plaisir est de se faire autant de mal qu'ils peuvent les uns aux autres.

Son ouvrage sur les délices de la sagesse & de l'amour conjugal traite de matières très-déliçates. Le théologien qui, pendant sa vie, fut vertueux jusqu'à l'austérité, y parle avec une liberté qui tient de la licence. Les bienséances n'y sont point ménagées. Dans les préliminaires, il est question des joies du ciel, & des mariages des esprits. C'est à peu de choses près le paradis des musulmans, avec cette différence que les croyans reprendront leurs corps pour jouir, & qu'ici les esprits jouissent sans corps, & ne sont pas heureux par les mêmes sens : ils peuvent avoir plusieurs femmes.

L'auteur part delà pour justifier la polygamie dans un grand nombre de cas. Il faut toujours se ressouvenir qu'il ne dit rien qu'il n'ait appris des anges, au milieu desquels il se trouve sans cesse transporté ; il a soin de le rappeler souvent à ses lecteurs qui pourroient l'oublier, parce qu'ils trouvent les conversations des anges bien communes, bien ridicules, lorsqu'elles ne sont pas d'une singularité qui les rend piquantes. Il faut convenir aussi que la manière dont on s'exprime dans le ciel, est bien semblable à celle dont on parle sur la terre. Les esprits & les anges ont les mêmes préjugés, & les mêmes sottises que les humains. Ils sont souvent aussi plats, aussi bavards, aussi diffus que la plupart d'entre ces derniers ; ils sont même controversistes.

Ces productions sont celles du délire. On y remarque bien quelquefois des vues, une sorte de profondeur, un système qu'on cherche à étayer en le liant avec les doctrines humaines; mais il est douteux qu'il fasse des profélytes, & qu'il se forme jamais une secte de Swedenborgiens : le tems en est passé.

Quelque extravagans que soient ces écrits, ils ne laissent pas d'être curieux; il font voir du moins jusqu'où peut aller l'enthousiasme religieux. C'est une folie d'un genre particulier, dont on a vu autrefois bien des exemples, & dont il eût été possible d'examiner mieux la nature & les effets pendant que le rêveur existoit. Il est fâcheux que quelque philosophe n'ait pas été tenté d'étudier cette inconcevable maladie de l'esprit humain, & n'ait pas eu la curiosité de voir le rêveur, de le suivre, de l'entendre & de l'observer : on l'auroit pénétré peut-être.

Ce fut pendant les vingt sept dernières années de sa vie que cette étrange folie se manifesta. Jusqu'alors on ne l'avoit vu que savant & sensé. Un travail habituel, commencé de bonne heure, avoit sans doute usé les ressorts de son esprit. Il en sentit les effets avec l'âge, & l'affoiblissement de ses organes intellectuels amena l'époque où il fut admis à voir ce monde invisible dont il a parlé avec beaucoup de confiance, cherchant à l'inspirer à ses lecteurs, doutant vraisemblablement d'y réussir, puisqu'il prend si fréquemment le soin de les avertir que ce ne sont ni des rêves, ni des visions qu'il leur présente, & qu'il étoit toujours bien éveillé lorsqu'il a vu & entendu ce qu'il raconte.

Les voyages fréquens que fit Swedenborg pour procurer l'impression de ses derniers ouvrages, ne lui permettant pas de vaquer assiduellement aux fonctions de sa charge d'assesseur au collège royal des Mines, il s'en démit en 1747, quatre ans après s'être livré

aux visions dont il s'occupoit. Il dit qu'il la quitta , parce que le Seigneur l'avoit appelé. On lui offrit alors d'autres emplois plus élevés , qu'il refusa. Il rejetta également l'association que lui offrit l'académie impériale de S. Pétersbourg , dont il étoit déjà le correspondant , en disant pour se justifier , qu'il ne vouloit plus appartenir à aucune , parce que toutes ces sociétés ne s'occupoient que de choses terrestres , & qu'il n'aimoit que la conversation des anges & des esprits.

Il fut pendant le reste de sa vie , un modele de vertu & de modération ; il la passa dans le célibat , jouissant de la santé la plus vigoureuse. Il paya le tribut à Londres , le 24 Décembre 1771 , dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge.

Il paroît suffisamment décidé par ce que l'on vient d'exposer , que le baron de Swedenborg a été pendant la moitié de sa vie , un savant laborieux , & durant l'autre , un pieux visionnaire , à peu près , si l'on veut , dans le cas de Newton , qui finit par commenter l'apocalypse.

Quelques personnes cependant ont eu la foiblesse de suspendre leur jugement. Elles penchent à croire que Swedenborg avoit réellement quelque commerce avec les esprits. Elles racontent , à cette occasion , deux faits que l'on n'a pas manqué de répéter , & qui prouvent trop bien leur crédulité pour ne pas dispenser de leur répondre. Les lecteurs en jugeront. Ils leur fourniront , en passant , l'occasion de remarquer combien le merveilleux & l'autorité qui l'appuie , ont d'empire sur les hommes , sur ceux même qui sont censés avoir des lumières , & en faire usage ; avec quelle complaisance ils cedent à des témoignages illustres , qui , pour cela , n'en devroient pas avoir plus de poids. On diroit qu'ils regardent l'incrédulité , comme un défaut de respect , de bienfaisances & d'égards , quoi-

qu'elle soit fondée sur l'impossibilité des faits. Ils n'ont pas raisonner sur cette impossibilité. On en voit beaucoup préférer de croire ces mêmes faits sans les concevoir, & ne donner d'autre motif de leur croyance, que les garans augustes qu'ils citent, & qui ne sont assurément pas infailibles.

Le premier de ces faits a un éclat particulier par le rang éminent des personnes qui y sont intéressées; il a eu d'illustres témoins dont le nom peut en imposer. On prétend que plusieurs personnes l'entendirent raconter à la reine douairière de Suede, pendant le voyage & le séjour qu'elle fit à la cour de Berlin en 1772. Tout cela est fort respectable sans doute, si elle a réellement parlé; mais dans ce cas même, on peut, sans manquer de respect, douter encore que le savant Suédois fut aussi familier qu'il le prétendoit avec les esprits. C'est ainsi qu'on raconte l'histoire ou plutôt la mille & unième rêverie.

Lorsque Swedenborg paroissoit à la cour, la reine, à présent la reine douairière, le plaisantoit souvent sur ses révélations. Un jour elle lui dit que s'il vouloit qu'elle ajoutât foi à son commerce avec le monde invisible, il falloit qu'il lui rapportât quelque anecdote bien secrète de ses liaisons avec le feu prince de Prusse son frere. Cette conversation finie, la reine n'y pensa plus. Mais quelques jours après, Swedenborg se présenta chez elle, demanda à lui parler, & lui dit quelques mots à l'oreille, qui, ajoute le conteur, lui firent éprouver un saisissement dont tous les assistans s'apperçurent, & qui fut long-tems à se dissiper. On assure qu'il venoit en effet de lui dire une chose tout-à-fait particuliere, & dont il sembloit que la reine & le prince défunt pouvoient seuls avoir eu connoissance.

On ne fait point ce que Swedenborg dit à la reine; & ce récit, quoique circonstancié, est un peu

vague. Je le répète ; je suis pénétré du plus profond respect pour sa majesté ; mais elle me feroit l'honneur de m'assurer cette histoire elle-même , que j'oserois lui demander humblement si elle étoit bien éveillée dans ce moment ? ou si le prince de Prusse & elle-même n'avoient point eu de confidens.

La personne que l'on cite , comme objet & garante de l'autre fait , est sans doute fort respectable , quoique d'un rang moins élevé. J'observerai seulement en passant , que c'est encore une dame.

Madame de Marteville , née d'Animon , dont l'époux , Envoyé des états-généraux des provinces unies à Stockholm , venoit de mourir , se vit demander le payement d'une dette qu'elle se souvenoit confusément que son mari avoit déjà acquittée. Il étoit difficile d'en trouver la quittance confondue dans un tas de papiers , qu'on n'avoit ni le tems , ni le courage de fouiller , & dans lequel elle étoit , pour ainsi dire , perdue. Madame de Marteville avoit entendu parler de Swedenborg ; elle imagina qu'il pourroit la tirer d'embarras. Le savant Suédois consulté , fit usage de son privilege , & eut une petite conférence avec l'ame de son excellence , qui déclara que la dette étoit payée , & qu'elle en avoit mis la quittance dans tel volume de sa bibliothèque , où on la trouva effectivement.

C'est pourtant dans ce siècle qu'on répète ces contes !... Mais c'est aussi dans ce siècle qu'a vécu le rare Swedenborg.



NE NOUS VANTONS PAS TROP.

Le dix-huitieme siecle est appelé , par excellence , le siecle de la philosophie & des lumieres. En effet , dans aucun elles n'ont fait autant de progrès ; jamais elles n'ont été plus répandues. Mais quoiqu'elles soient devenues si générales , leur influence n'a pu cependant parvenir à bannir tout-à-fait le délire & la crédulité que nous reprochons trop amèrement & trop souvent à nos bons aïeux ; & ce siecle si brillant & si vanté n'a pas laissé de nous fournir beaucoup de ces spectacles étranges & disparates , qui font tantôt la gloire , tantôt la honte de l'esprit humain. Ce n'est pas dans les extrémités les plus reculées du nord , ni dans les plus méridionales de l'Europe qu'il faut les chercher. Ils n'étonneroient point dans ces contrées pour lesquelles les années s'écoulent inutilement , & qui restent toujours dans l'enfance , sans arriver à l'âge mûr. On sait que le dix-huitieme siecle n'a pas encore commencé pour elles. Celles que ce siecle a le plus illustrées , & qui sont si vaines de leur avancement , en offrent aussi des exemples.

On diroit que la crédulité est attachée à l'espece humaine ; elle s'exerce principalement sur ce qui est merveilleux ; on peut tenter par-tout , avec succès , la plaisanterie imaginée à Londres par de jeunes lords. Ils avoient parié qu'ils trouveroient , parmi les habitans riches de cette grande ville , assez d'imbécilles pour remplir une des plus vastes salles de spectacles. Ils firent annoncer en conséquence dans les papiers publics , qu'un homme extraordinaire qui venoit d'arriver , donneroit tel jour , à tel théâtre , un

spectacle unique. Il devoit imiter sur sa canne tous les instrumens possibles , avec tant de vérité qu'on croiroit les entendre. Il devoit finir par entrer dans une bouteille de quart de pinte , y chanter une petite chanson , & laisser toucher & prendre la bouteille à tous ceux qui le desiroient. Comme ce spectacle étoit rare , & ne devoit être donné qu'une fois , on quintuploit le prix des places. Au jour marqué , la salle fut pleine quatre heures avant celle fixée pour l'opération de ces prodiges. Elle arriva , & l'homme merveilleux ne parut point. On attendit encore pendant deux heures. Enfin , le public cria qu'il se montrât un instant , & qu'il se contentât d'entrer dans la bouteille. Le maître du théâtre , qui étoit dans le secret , avoit eu soin de déménager ses décorations & tout ce qui pouvoit s'emporter. Il n'avoit pas négligé de mettre aussi en sûreté la recette du jour , qui le dédommagea de la fureur des spectateurs qui briserent son théâtre. Dans le tumulte , il y eut beaucoup de montres , de boîtes d'or & d'autres bijoux perdus. Pendant un mois les papiers publics furent remplis d'avis des ducs . . . , lords . . . , &c. qui réclamoient des effets précieux : ce qui ne fournit pas peu à rire aux auteurs de la plaisanterie.

Il y a peu de villes , sans excepter Paris , où le même essai n'eut le même succès ; je serois de moitié dans le pari , s'il étoit honnête de parier à coup sûr. Le goût du merveilleux semble être né avec le monde , & ne finira vraisemblablement qu'avec lui. Les lumieres de la philosophie peuvent l'affoiblir , mais non le faire disparaître.

On croyoit autrefois que les astres avoient une influence marquée sur les actions & les destins des hommes. La bonne Marguerite de Valois ne douta pas que la comete , qui parût quelques jours avant sa mort , ne se fût montrée exprès pour annoncer

celle de Paul III , ou la sienne. L'apparition d'une comete , disoit-elle , marque toujours la disparition prochaine de quelques grands de la terre ; & je sens bien que celle-ci n'est venue dans le ciel que pour moi.

Nous rions de cette terreur superstitieuse ; cependant nous ne sommes guere plus sages. A ces craintes sur les cometes , n'en a-t-il pas succédé d'autres ? & ont elles fait moins de peur dans ce siecle à Paris , qu'à la reine de Navarre , & à tous ces pauvres princes qui , parce qu'ils étoient élevés au-dessus des autres hommes , oubliant qu'ils avoient pensé peut-être moins qu'eux , qu'ils étoient nés , qu'ils avoient veillé , dormi , mangé , digéré & souffert comme eux , ne jugeoient pas qu'ils pussent mourir de même.

On n'oubliera pas la sensation que fit , en 1773 , le mémoire de M. de Lalande sur les cometes. Cet ouvrage , ou du moins le bruit qu'il produisit , peut faire époque dans l'histoire de l'esprit humain , au de-là du milieu du dix-huitieme siecle , de ce siecle par excellence.

Depuis que les instrumens successivement inventés & multipliés , nous avoient aidés à perfectionner l'astronomie ; que cette science mieux connue avoit fait tomber l'astrologie judiciaire ; que nous nous jugions enfin plus éclairés que nos aïeux , on étoit revenu de toutes leurs idées sur l'influence des astres ; on l'étoit sur-tout des terreurs que les cometes étoient en possession d'inspirer à l'antiquité. On se moquoit des pronostics ridicules qu'elle tiroit de l'apparition de ces corps. On avoit calculé leurs révolutions qui avoient été trouvées périodiques & régulières ; on avoit en conséquence appris à prédire leur retour ; & on ne croyoit plus qu'elles parussent dans le ciel pour annoncer des malheurs à la terre , des guerres , des pestes , ou la mort de quelques personnages

puissans sur ce petit amas de boue qui n'est qu'un point dans l'univers. Un mémoire qui n'étoit point encore publié, & que personne n'avoit lu, donna une autre impulsion aux esprits timides; & la crainte des comètes s'établit sur un nouveau fondement.

Un académicien, un astronome distingué, après avoir suivi les observations des savans qui l'ont précédé, leurs hypothèses sur la possibilité des révolutions que les comètes, en suivant certaines routes ou en faisant certains mouvemens, pourroient occasionner dans notre système planétaire, avoit fait un mémoire détaillé sur ces corps. Il devoit le lire dans l'assemblée publique de l'académie royale des sciences du 21 Avril 1773. Le défaut de tems fit supprimer cette lecture. M. de Lalande fit part à ses amis de quelques-unes de ses recherches, que ceux-ci répétèrent & commenterent à leur façon.

La théorie complete des comètes par l'académicien, le calcul de leurs révolutions, celui de la contingence ou de la possibilité de celles qu'elles pouvoient causer dans d'autres globes, ou subir elles-mêmes, en passant de bouche en bouche, & en s'éloignant de leur source, renouvelèrent les anciennes alarmes, & les portèrent plus loin.

Il ne s'agissoit plus de craindre des désastres particuliers à quelques hommes, à quelques nations, à quelque partie du monde; mais la destruction totale de ce monde.

Ceux qui rougissoient de leur peur, au lieu de chercher à la vaincre, s'occupaient en secret de recherches propres à l'augmenter. Ils se rappelloient l'hypothèse de Whiston, sur la comète de 1680, qu'il prétendoit avoir causé le déluge 2926 ans avant l'ère chrétienne, & être la même qui parut du tems de Typhon, & dont Pline fait mention. Persuadés que l'effroi long-tems général, produit par

l'apparition de ces astres ou de ces corps , devoit avoir une cause , ils ne manquoient pas de la chercher dans quelque grande révolution qu'ils avoient opérée. Ils en concluoient qu'il étoit tout simple que la terreur se renouvelât à leur retour , quoiqu'on ne fût plus quelle étoit l'espèce de mal qui en avoit été la suite.

Ces poltrons prétendant à la science , & devenus plus poltrons par leurs demi-connoissances , relisoient ce qu'a dit M. de Buffon dans sa *Théorie de la Terre* , qui sert d'introduction à son *Histoire naturelle* , que l'état actuel de notre système solaire peut être l'effet du mouvement de quelques comètes. Ils revenoient à celle de 1680 , qui , selon le calcul de Newton , s'approcha assez près du soleil , pour éprouver une chaleur deux mille fois plus grande que celle d'un fer rouge ; & ils se rappelloient ensuite l'observation de M. de Maupertuis , qui parlant du calcul du géomètre Anglois , disoit que si cette comète , à son retour , approchoit de la terre , elle la réduiroit en cendres , ou la vitrifieroit.

On ne songeoit pas que ces hypotheses s'accordent toujours difficilement avec les idées reçues. Si les comètes sont des planètes comme notre terre , comment celle de 1680 résista-t-elle à tant de chaleur ? Comment ne fût-elle pas réduite en cendres ou vitrifiée elle-même ? La peur , comme l'on voit , ne raisonne , ni ne réfléchit. Une expérience longue & souvent renouvelée confirme cette vérité ; & on est tenté de croire , qu'à bien des égards , il en est de ce siècle comme de ceux qui l'ont précédé.

M. de Lalande fut fort étonné de l'effet d'un mémoire qui étoit encore dans son porte-feuille , & de toutes les prédictions qu'on lui prêtoit. Pour dé tromper le public , il se crut obligé de publier des *Réflexions sur les comètes qui peuvent approcher*

de la terre , où il donna une idée nette de la théorie des comètes.

Celles que l'on a observées , & dont on a calculé les révolutions , sont au nombre de soixante , parmi lesquelles M. de Lalande en trouve huit dont les nœuds tombent à peu près sur la circonférence de l'orbite terrestre. Celles de 1763 & de 1764 , n'étoient guere qu'à un degré de leur intersection avec cette orbite.

L'académicien a peut-être eu raison de demander à quoi il tenoit qu'une des deux ne passât cette orbite ? & on en a eu sans doute moins de lui répondre par le passage de Job , où il est dit , en parlant des flots de la mer : *Usque huc venies , & non procedes amplius.*

Des difficultés astronomiques ne trouvent pas leurs solutions dans les livres saints. Il vaut mieux s'arrêter aux réponses que fait lui-même l'académicien.

Il faut tant de circonstances concourantes & réunies ensemble , pour qu'une comète soit à portée d'opérer tout le mal qui peut résulter de ses approches , que c'est une contingence fort éloignée & purement hypothétique , qui ne peut entrer dans l'ordre moral des espérances & des craintes. La terre , en effet , qui parcourt six cent mille lieues par jour , dans son orbite , ne peut être au de-là d'une heure , à la distance où la comète pourroit être dangereuse. Le péril seroit donc de courte durée , & dès-là diminue beaucoup. Les circonstances nécessaires qui peuvent concourir à ces événemens , sont d'ailleurs si difficiles à se combiner & à se réunir , qu'il faut les reléguer dans la classe la plus éloignée des possibilités , dans celle où elles se trouvent nulles.

Les réflexions savantes de M. de Lalande sont sans doute très-intéressantes ; on les lira long-tems & avec fruit ; mais en même tems elles rappelle-

font pourquoi il les a publiées ; & cette anecdote tiendra un jour sa place dans l'histoire de l'astronomie au dix-huitième siècle.

La postérité aura de la peine à concilier les disparates qu'offre ce même siècle. En admirant les excellens écrits qu'il a produits , elle sera étonnée de ces sortes de terreurs. Elle saura que , dans ce siècle éclairé , des hommes d'esprit ont été la dupe d'un enfant à qui le peuple imbécile attribuoit la faculté de porter une vue hardie & perçante dans les entrailles de la terre (1) ; & que des physiciens ont cherché à expliquer ce phénomène.

Elle saura qu'il y a eu un paysan Lorrain guérissant toutes sortes de maux par son seul attouchement , & trouvant des personnes qui se faisoient toucher (2).

Elle saura qu'on a vu aussi un chanoine fabriquant un char volant , & cherchant des marchands de sa machine curieuse à cent mille francs pièce (3).

Elle pensera que l'esprit foible & la robuste foi

(1) Le petit Paranges, dont la Gazette de France s'empressa d'annoncer les merveilles, & qui trouva des dupes parmi les académiciens.

(2) Ce n'est point en Lorraine, c'est à Paris, en 1772, que le paysan opéroit ses prodiges, & qu'il fut recherché par des malades du plus haut rang, jusqu'à ce que la police lui défendit de les continuer. Elle connoissoit le peuple, qui, selon les circonstances & les tems, ne manque jamais de faire un saint ou un sorcier de tout homme assez adroit pour lui en imposer.

(3) La voiture de M. D... chanoine à Erampes, devoit faire trente lieues par heure avec un bon vent, vingt-quatre par un tems calme, & dix par un vent contraire. Il avoit proposé d'en faire une pour 100,000 francs. Il

font de tous les siècles ; elle en trouvera peut-être de nouvelles preuves dans le sien ; & cela ne l'empêchera pas de se moquer de nous , ses pauvres ancêtres , comme nous nous-moquons des nôtres. Ses descendans le lui rendront sans doute ; & , jusqu'à la révolution éloignée ou prochaine qui détruira ce globe , ou qui établira le commencement d'un nouvel ordre de choses , le siècle qui suivra s'égayera aux dépens de celui qui l'aura précédé. C'est une consolation que je m'empresse de présenter au mien , & dont il peut profiter.

ne se présenta point de curieux ; il offrit d'en faire trente pour 100,000 écus ; il ne lui falloit que trente souscripteurs , c'est-à-dire , trente dupes. Ce nombre n'étoit pas exhorbitant , & sûrement il étoit aisé d'en trouver davantage ; mais il falloit que chacune eut 10,000 liv. à sacrifier ; & cette condition étoit une véritable difficulté. Le chanoine ne trouvant point d'acquéreurs , finit par faire une seule voiture pour lui ; il en fit l'essai , & se cassa la jambe.



DE LA PEUR PANIQUE.

Les terreurs paniques sont ces frayeurs qui n'ont aucun autre fondement, que la foiblesse ou le délire des personnes qui les éprouvent. Elles ont été connues de tout tems. Les anciens croyoient que c'étoit le dieu Pan qui les inspiroit. Aujourd'hui que nous sommes plus éclairés, nous n'en allons pas chercher la cause dans un agent inconnu. Nous ne la trouvons que dans la première éducation que l'on donne aux enfans. Les bonnes, pour se débarrasser de leurs cris qui les étourdissent, ne manquent pas de leur faire peur du loup ou de quelque autre bête féroce, qu'on ne voit jamais dans les villes. Quelquefois pour les occuper, elles se plaisent à leur faire des contes bien absurdes, bien merveilleux, bien effrayans; elles les voient avec plaisir manifester leur terreur, en se ferrant contre la conteuse, & l'écouter avec une curiosité supérieure encore à leur effroi.

Pour les empêcher de se livrer à leurs jeux bruyans, on s'empresse de leur donner une maladie d'autant plus dangereuse, que l'ébranlement qu'on a causé à leurs organes tendres & délicats, doit se prolonger souvent pendant toute leur vie. Combien d'hommes faits sont encore de grands enfans que les esprits & les forciers font trembler, & qui ont quelquefois le secret rare & merveilleux de voir les premiers; car ils se montrent de préférence à ceux qui les craignent; ils se gardent bien de se faire voir à celui qui ne les redoute pas.

Ces sortes de terreurs ont souvent d'autres sources aussi chimériques, & d'une absurdité peut-être plus singulière. Combien de personnes ne voit-on pas pâlir

& se trouver mal à la vue d'une salière renversée. J'ai vu un officier général qui avoit servi avec distinction, & qui s'étoit élevé par son mérite, refuser de se mettre à table dans une maison où il étoit le dernier à prendre place, parce qu'il voyoit déjà douze convives. Il savoit que le treizième devoit indubitablement mourir dans l'année, & il n'étoit pas pressé d'être ce treizième.

Un poète tragique de ma connoissance, enthousiaste de Crébillon, qu'il a pris pour modèle, & sur lequel il a prétendu renchérir encore, en promenant Melpomène au milieu des tombeaux, en trempant ses mains dans le sang, & dont les ouvrages semblent annoncer une ame forte, passa la nuit qui précéda le jour de la représentation d'une de ses pièces, dans un état de douleur & d'effroi difficile à exprimer. Et quelle en étoit la cause ? En se couchant, il avoit apperçu une araignée à côté de son lit. La vue de cet insecte hideux lui fit d'abord un plaisir sensible, parce qu'il étoit persuadé qu'elle lui annonçoit un événement heureux, & il n'en connoissoit point qui le fut davantage que le succès de sa tragédie. Pour se l'assurer, il falloit écraser l'insecte. Il se hâta de tirer sa pantoufle ; mais quelque rapide que fut son mouvement, quelque attention qu'il apportât à regarder l'araignée, il la perdit un moment de vue ; & elle disparut, effrayée sans doute par celui qui la poursuivoit. Il passa deux heures entières à la chercher, dans un trouble & dans une consternation qui l'empêcherent de la retrouver. Las de ses recherches, fatigué même, il se jeta sur son lit, en s'écriant avec l'accent du désespoir : Le bonheur étoit là... si près de moi !... & je l'ai perdu. Son agitation dura toute la nuit ; le lendemain il fut tenté de retirer sa pièce. Un ami qu'il consulta, se moqua de lui, & l'en empêcha. La tragédie fut jouée & réussit.

Cet événement ne le guérit pas ; & il est toujours convaincu qu'une araignée porte bonheur , lorsqu'on réussit à la tuer après l'avoir vue.

Cette malheureuse disposition de l'âme fait le tourment de la vie des infortunés qui l'éprouvent. Sans cesse elle les occupe de précautions superflues , qui cependant ne la dissipent pas ; & si quelquefois ils parviennent à se débarrasser d'une terreur , elle est bientôt remplacée par une autre. La crainte semble être l'essence & l'aliment de ces esprits timides. J'ai un ami qui en est la triste victime. Quoique sa fortune soit très-médiocre , & par-là propre à le rassurer , les voleurs ont été d'abord l'objet de ses alarmes. Pendant dix ans , il a dirigé toutes les ressources de son imagination à découvrir & à perfectionner la meilleure maniere de fermer une porte , & de barrer une croisée. On l'a vu passer des mois entiers à essayer trois serrures & trois verrouils de nouvelle invention , sans pouvoir se décider à donner la préférence à un seul , & finir par les employer tous. Il étoit enfin parvenu , après des essais répétés , & par des moyens multipliés , ajoutés l'un à l'autre , à fermer sa porte de maniere qu'elle ne pouvoit être forcée. Les différentes pieces qu'il employoit , étoient si nombreuses & si bien entremêlées , qu'il ne parvenoit pas sans peine à les déranger , lui qui savoit le secret. Il étoit heureux & content de sa fortification , lorsque quelqu'un à qui il la montrait & en détaillait les avantages , voyant le tems qu'il lui falloit pour ouvrir sa porte , s'avisa de lui demander comment il se sauveroit si le feu prenoit à son appartement ? Cette idée le fit frémir ; il craignit que le tems qu'il avoit passé à se mettre en sûreté contre les voleurs , n'eût été employé qu'à le faire périr inmanquablement dans un incendie. Cette dernière terreur fit évanouir la première ; & maintenant pour pouvoir

échapper plus facilement aux flammes , il laisse ouverte cette même porte qu'il croyoit ne pouvoir fermer avec trop de soin pour se garantir des entreprises des brigands.

On diroit que la peur est le principal ingrédient dont la nature s'est servie pour former certaines ames ; mais ce seroit la calomnier. Elle a fait l'homme susceptible de passions ; c'est à lui de les tourner à son avantage. Il doit être ferme , & nous le rendons timide. L'enfance est le tems le plus précieux de notre existence ; car c'est l'emploi qu'on en fait qui décide ce que nous serons un jour. Nous le perdons ordinairement ; & trop souvent nous en faisons un mauvais usage. Les peres devroient être très-sévères sur le choix des personnes auxquelles ils confient le soin de leurs enfans ; il faudroit chasser d'auprès d'eux toutes celles qui peuvent porter ces funestes impressions dans leurs ames. Ils devroient interdire tous les contes de revenans , d'esprits follets , de sorciers , &c , & veiller à ce que cette défense fut invariablement observée.

L'enfant , au sortir des mains des femmes pour passer dans celles des instituteurs , ne gagne souvent rien au change. Le choix même des réguliers pour l'instruire n'est pas sans inconvénient : on en peut juger par le fait suivant. C'est un trait bien singulier d'ignorance & de bêtise. Je laisserai parler l'écrivain Italien qui me le fournit (1). Je ne fais que le traduire exactement , sans y rien ajouter , ni retrancher.

» Si à peine sortis du sein de nos meres , nous
» suçons la corruption avec le lait ; si , trompées
» par l'ignorance , fille de la superstition , les per-

(1) *Saggio Sulla pubblica educazione*, 2 vol. in-8. Londres 1773.

» sonnes chargées du soin de notre première en-
 » fance , s'attachent à nous inspirer les plus misé-
 » rables opinions , les réguliers qui leur succèdent ,
 » ne tiennent pas une meilleure conduite. Ils frap-
 » pent de mille idées révoltantes les organes foi-
 » bles de l'intelligence. Les démons occupés sans
 » cesse à nous pervertir , des fantômes horribles ,
 » de fausses idées de piété , sont les premiers objets
 » qui , présentés par eux à l'imagination des enfans ,
 » heurtent avec violence les fibres délicates du cer-
 » veau. Les convulsions , les tremblemens , les ter-
 » reurs paniques , les larves funestes , les esprits im-
 » mondes , les images les plus absurdes & les plus
 » lugubres , sont les premières instructions élémén-
 » taires qu'on leur donne , & qui rendent les uns
 » stupides , & les autres coupables. Triste effet du
 » fanatisme ! Des imbéciles ont rêvé : & leurs rêves
 » ridicules , transmis à la postérité , & présentés aux
 » hommes avec un appareil imposant , servent en-
 » suite de fondement à l'éducation !

» Je me rappelle d'avoir souvent entendu parler
 » dans mon enfance , à des prêtres que , dans les
 » collèges , on nomme préfets , de contrats faits par
 » les hommes avec le démon. Je me souviens qu'un
 » de mes condisciples , enfant de mon âge , étoit ,
 » je ne fais pourquoi , fortement soupçonné d'avoir
 » fait un pareil pacte. Nous couchions dans la mê-
 » me chambre , nos lits étoient à côté l'un de l'au-
 » tre. Il arriva qu'une nuit il se leva : j'ignore pour
 » quelle raison ; mais il me sembla entendre un
 » bruit mystérieux. Une sueur causée par l'effroi cou-
 » vrit tout mon corps ; mes cheveux se dressèrent
 » sur ma tête. Plein des idées absurdes dont on avoit
 » obsédé mon imagination , je me persuadai qu'il
 » étoit en conférence avec le monstre infernal. Je

» tremblai toute la nuit, me croyant presque aux
» prises moi-même avec le diable.

» Le lendemain je racontai à quelques religieux
» ce que je croyois s'être passé pendant la nuit. Au
» lieu de se moquer de mon imbécillité & d'es-
» sayer de la guérir, on la partagea. L'enfant soup-
» çonné coupable d'un délit aussi atroce, fut appelé
» & examiné. La crainte du châtiment, le délire
» de son imagination qui n'étoit pas moins exaltée
» que la mienne, le firent chanceler dans ses répon-
» ses. On regarda son trouble comme une preuve
» certaine de son pacte avec le diable. Il fut fouetté
» cruellement, enfermé pendant plusieurs semaines
» avec les traitemens les plus inhumains, condam-
» né au jeûne, aux mortifications, aux exercices de
» dévotion les plus extraordinaires, prêché, fouetté,
» exorcisé tour-a-tour & tous les jours «.

Cette anecdote est assurément unique. L'auteur Italien convient de bonne foi qu'elle laissa des impressions profondes dans son esprit; qu'il les a conservées pendant son adolescence & au-delà; & qu'il n'est venu à bout de les dissiper qu'avec les plus grands efforts. Ce qui lui est arrivé a dû nécessairement arriver à tous les autres témoins de cet événement, & peut-être ne faut-il pas se flatter que tous soient parvenus à en détruire l'effet comme lui.

L'étonnement & l'effroi qu'inspirent encore à bien des gens les prétendus effets de la magie, les apparitions des esprits, les malélices, n'ont pas une autre source. Le paysan grossier & superstitieux, & le citadin qui lui ressemble, ne rencontreront pas sans une sorte de terreur, une vieille femme, s'ils la trouvent au milieu de deux chemins qui se croisent. Qu'un berger ennuyé fixe par hasard le ciel en gardant son troupeau, ils se persuaderont qu'il est occupé à considérer les astres; & s'il arrive que ce

soit un jour d'été, & qu'il y ait un orage, ils ne douteront pas que ce ne soit le berger qui l'ait excité.

Il semble, dans bien des endroits, qu'au lieu de songer à détruire ces préjugés anciens & ridicules, on se plaît à les entretenir. C'est l'effet inévitable que produit le soin avec lequel les ministres de la religion, dans les campagnes, excommunient régulièrement tous les dimanches les forciers à leurs prônes. Les gens simples, après les avoir entendus, sont nécessairement disposés à prêter une aveugle & entière confiance aux contes que leur font, pendant les longues soirées d'hiver, de vieilles grand'mères désœuvrées. Le plus hardi de l'auditoire, ou celui qui voudra passer pour tel, & qui ne sera pas le moins crédule, renchérit sur ces récits. Pour faire parade de son courage, il ne manquera pas de raconter que la nuit, en revenant des champs, où il sera demeuré tard, il a vu l'assemblée du sabbat, les orgies des forciers, & leurs offrandes au bouc. Tout ce qu'on appercevra ensuite d'extraordinaire, sera regardé sur le champ, par des hommes préoccupés, comme l'ouvrage des forciers.

Cette disposition des esprits, si générale à la campagne, parce qu'on s'occupe trop de l'y faire naître & de l'y entretenir, fit prendre bien singulièrement le change, il y a quelques années, sur une petite aventure arrivée dans un couvent de religieuses. Ce fait se lie naturellement à mon sujet.

Une jeune novice, fort aimable, avoit prononcé depuis quelques jours, dans ce couvent, des vœux qui devoient l'y enchaîner pour jamais. Une famille intéressée à profiter du bien qui lui seroit revenu, si elle étoit restée dans le monde, les lui avoit arrachés. Quelque tems après, on vit un homme escalader un soir les murs du monastère qui se trouve

isolé, & solitaire, à un quart de lieue du village. Un paysan superstitieux, qui revenoit des champs, seul témoin de cet événement, & ne concevant pas qu'un profane pût entreprendre de violer cet asyle sacré, ne vit dans cet homme qu'un fantôme blanc; & il crut qu'il avoit disparu en s'enfonçant dans le mur, lorsqu'il eut sauté dans le jardin. Il ne manqua pas de raconter chez lui avec un effroi dont il n'étoit pas encore remis, le spectacle qui venoit de le frapper. Le lendemain, tout le village crût fermement que le diable ou du moins un revenant s'étoit emparé du jardin des religieuses. Les bonnes filles en furent bientôt persuadées elles-mêmes; & aucune, depuis ce moment, n'osa s'y montrer aux approches de la nuit.

Le prétendu revenant, instruit de l'opinion des villageois, eut soin de la fortifier par un appareil qui pût en imposer. Les plus courageux qui se hasardèrent à passer à la vue de l'enclos pendant la nuit, aperçurent des choses extraordinaires; & bientôt personne n'osa plus en approcher. Les religieuses de leur côté commencerent à abandonner leur jardin.

La nouvelle professe fut la seule qui continua de s'y promener; & son courage, pendant quelques semaines, fit l'admiration & l'envie de ses compagnes. Quelques-unes enhardies par son exemple, entreprirent un soir d'y entrer; mais elles n'y virent qu'en troupe; elles chantoient & faisoient du bruit pour se rassurer. Elles virent en effet, mais de loin, le spectre qui escaladoit le mur pour sortir de l'enclos. La jeune nonne, qui les avoit précédées dans le jardin, où elle étoit restée long-tems seule avant leur arrivée, accourut aussitôt de leur côté, en poussant des cris, & se trouva mal dans leurs bras.

Cet événement dégoûta ces bonnes & crédules filles de leur curiosité. Le jardin fut interdit, & la

porte en fut murée jusqu'à nouvel ordre. Le village vit encore le revenant pendant quelques nuits ; mais cette porte condamnée le chassa. Il jugea prudemment qu'elle ne se rouvriroit pas tant qu'il causeroit de l'effroi. Il ne reparut plus. On s'enhardit après quelques mois ; le jardin fut ouvert & exorcisé ; le revenant avoit disparu pour toujours.

Cependant la jeune religieuse qui s'étoit trouvée mal, comme je l'ai dit, étoit malade depuis son accident. Elle attribuoit sa maladie, ainsi que toute la communauté, à la frayeur qu'elle avoit eue lors de l'apparition dont la plupart de ses compagnes avoient été témoins. Elle pleuroit souvent, cherchoit la solitude, & ne reparoissoit jamais auprès de ses sœurs, sans avoir les yeux rouges & enflés, tels qu'ils sont après la précaution qu'on prend de le frotter pour faire disparaître les traces des larmes qui les ont remplis.

Un beau jour son mal augmenta, & lui fit pousser des cris qui attirèrent toutes les religieuses épouvantées de ses grimaces, de ses plaintes & du mal qu'elle éprouvoit. Ne sachant que faire pour la soulager, ne connoissant rien à cette maladie étrange & neuve pour ces filles pieuses, elles appelèrent à leur secours des femmes du village qui faisoient alors la lessive du couvent. Celles-ci en examinant la malade se mirent à sourire, & prièrent la supérieure de faire venir une sage-femme, & chercher une nourrice, parce qu'on alloit en avoir besoin. En effet, la jeune religieuse accoucha un instant après d'un gros garçon, au scandale de toute la communauté.

Les propos, les plaintes, les menaces, les reproches éclatèrent bientôt dans l'assemblée, & se mêlèrent aux cris de la mère & de l'enfant. Une vieille religieuse aussi sensible, sans doute, à l'hon-

neur du couvent , affligée sur-tout de l'éclat & des suites que pouvoit avoir cet événement , mais plus adroite peut-être , ou plus superstitieuse encore que les autres , trouva le moyen de faire cesser ce bruit , en mettant cet accident sur le compte du diable ou du revenant qui certainement y avoit quelque part. Elle compta qu'il s'étoit écoulé neuf mois depuis l'évanouissement de la sœur ; & les bonnes femmes effrayées furent persuadées que le diable , toujours méchant , toujours prêt à jouer quelque tour à ces saintes filles , étoit venu exprès & par malice , faire un enfant à l'une d'elles.

Cette disposition à la crédulité & à la crainte est si générale , qu'on pourroit la croire naturelle à l'homme ; elle semble naître avec lui ; & la sotte éducation qu'on lui donne , ne sert qu'à la développer & à la renforcer. Il seroit sans doute facile de la détruire. Pendant le reste de sa vie , l'homme n'en seroit peut-être pas plus heureux ; mais il auroit bien des inquiétudes , & par-là , bien des maux de moins. Il éviteroit aussi les pièges que la fripponnerie tend à la foiblesse , lorsqu'elle en est exempte , & qu'elle la soupçonne. J'aime les faits. J'en ai un repertoire assez étendu , & je rapporterai encore celui-ci.

En 1771 , la peste s'étoit déclarée parmi les Turcs ; ils la portèrent avec eux dans les contrées où ils faisoient la guerre aux Russes , & communiquèrent à leurs ennemis ce mal contagieux. On eut lieu de craindre que ceux-ci n'en étendissent les ravages dans leur patrie. En conséquence de cette alarme , toutes les maladies qui éclatèrent dans plusieurs endroits , furent d'abord prises pour celle qu'on redoutoit. Il s'en déclara une parmi les ouvriers de la fabrique impériale de Moscou , dont quelques-uns furent emportés. Le bruit général , qui est toujours rapide , & qui fait son effet avant que l'expérience & le tems

aient pu rassurer, l'annonça d'abord comme une épidémie dangereuse. Les habitans effrayés imaginèrent que la peste, qui avoit enlevé tant de monde en Turquie, en Pologne, & dans quelques autres parties voisines du théâtre de la guerre, étoit venue jusqu'à Moscou. Plusieurs personnes, sans attendre de meilleures informations, prenoient déjà la fuite. Une dame fort riche se dispoisoit aussi à se retirer dans une terre qu'elle avoit à trente ou quarante verstes de Moscou. Elle faisoit ses paquets. Un inconnu de bonne mine, & simplement vêtu, se présente à elle, sans se faire annoncer, sous le prétexte de lui montrer quelques bagatelles à vendre. La dame, entourée d'une troupe nombreuse de domestiques, le reçoit sans crainte, & fait peu d'attention au prétendu marchand, qui la tire bientôt de cette indifférence, en lui parlant de la peste. C'est donc véritablement la peste, lui dit-elle ? Il n'en faut pas douter, répondit le marchand. Ciel ! hâtons-nous de fuir, s'écria la dame... mais en êtes-vous bien sûr ? Il n'y a pas un quart-d'heure, reprit l'autre, que je me suis trouvé dans une maison où j'ai vu mourir cinq personnes dans des convulsions horribles.

Un instant après, cet homme chancelle, ses yeux se tournent, son visage pâlit, ses bras & ses jambes se roidissent ; il tombe sans connoissance aux pieds de la dame, qui cède à sa terreur, & prend la fuite avec tous ses domestiques. Les voisins effrayés, instruits de ce départ précipité, & de ce qui le cause, ne manquent pas de s'éloigner à leur tour. Tout le quartier est bientôt désert, parce que tout le monde veut fuir la contagion.

La police, informée de ce tumulte & de ce désordre, envoie des hommes avec de longues perches armées de crocs, pour retirer le cadavre. Ces hommes ne se trouvent pas sur le champ ; cela en-

traîne des longueurs ; ils viennent enfin ; ils cherchent le cadavre ; ils visitent inutilement toute la maison.

Le prétendu mort ne s'étoit pas vu plutôt seul , qu'il s'étoit relevé pour faire un paquet , & se charger des bijoux , de l'argent & de tous les effets précieux de la dame. Il avoit franchi ensuite la rivière sur la glace , & avoit gagné tant d'avance sur ceux qui se mirent enfin à sa poursuite , qu'ils ne purent le joindre.



D U S U I C I D E.

Le suicide n'a jamais été si commun, & l'on peut ajouter si général que depuis quelques années ; cette maladie, car c'en est une, s'est répandue dans presque toute l'Europe ; où elle a fait plus de ravages qu'on ne le croit, parce que la politique a eu soin de cacher, autant qu'il a été possible, le nombre des victimes.

Les théologiens, les moralistes, les gouvernemens réunis pour condamner ces actes de démence, ne les ont pas anéantis. Les préceptes de la religion, les droits de la sociabilité, les loix les plus sévères, sont les moyens qu'ils ont respectivement employés. Les faits en ont prouvé l'insuffisance.

L'homme qui veut quitter la vie, jeté dans le monde sans son consentement, commence par se persuader qu'il est le maître d'en sortir quand il lui plaît. Si l'existence est une faveur, il ne l'a point demandée ; & tout bienfait cesse d'en être un dès qu'il devient onéreux. Il se regarde, en conséquence, comme étranger à la société, & ne se croit plus lié envers elle, lorsqu'elle lui est à charge. La flétrissure que les loix impriment sur sa mémoire, ne sauroit l'affecter. On a vu qu'elle n'arrêtoit jamais le malheureux résolu d'attenter à ses jours. Lorsqu'il renonce à la vie, & qu'il quitte sans regrets sa famille & ses amis, fera-t-il touché de l'opprobre dont il va les couvrir. Il a déjà rompu tous les nœuds qui pouvoient l'attacher à ses semblables. Celui qui le menace lui-même l'affectera-t-il davantage ? Il fait qu'il n'aura lieu que quand il ne pourra plus le sentir. Il vaudroit peut-être mieux

étouffer ces événemens qui affligent l'humanité, & ne pas leur donner de la publicité par des procédures qui ne remédient ni au passé ni à l'avenir, & qui ne tombent que sur les vivans.

Dans plusieurs endroits, les dépositaires des loix ferment les yeux, parce que le châtiment infligé à un corps privé de sentiment est inutile, & punit seulement une famille innocente du délire d'un coupable. Ils ne sévissent gueres que lorsqu'ils y sont forcés par un éclat extraordinaire.

En Angleterre, cet éclat même n'éveille pas toujours la sévérité de la loi, qui ordonne la confiscation des biens d'un suicide, dont le bourreau flétrit préalablement le cadavre en lui perçant le cœur. Cette exécution doit précéder : le jugement qui la prescrit, ne porte la confiscation des biens qu'après qu'elle aura été faite. Mais pour commencer ces procédures, & déshonorer un cadavre, il faut l'avoir en sa possession ; & la famille a soin de le dérober à toutes les recherches, quand le mort laisse une fortune assez considérable pour tenter le fisc. Très-souvent cependant les Jurés chargés d'examiner les enquêtes faites sur le défunt, & de prononcer ensuite, le déclarent insensé ; alors on l'enterre : on ne punit pas un acte de folie. Le sang-froid & la réflexion que le suicide a mis quelquefois dans l'exécution du dessein funeste qu'il a pris, n'empêchent pas les Jurés de juger qu'il avoit perdu l'esprit. On en voit journellement des exemples.

En 1772, un homme riche, vivant dans une douce aisance, appella un matin tous les marchands auxquels il devoit, & les paya. Il satisfit également plusieurs ouvriers qu'il employoit, & leur donna une gratification. Il écrivit ensuite son testament qui étoit conçu ainsi :

» La Métrie parle quelque part d'une coutume an-

« ancienne , observée à Marseille , en faveur des hom-
« mes las de la vie. Ils alloient se présenter devant
« le magistrat , lui exposoient les motifs qu'ils avoient
« de desirer la mort , & lui demandoient la per-
« mission de se débarrasser de leur existence. Ils
« l'obtenoient toujours lorsqu'ils avoient soixante ans.
« J'ai passé cet âge. Je crains les infirmités attachées
« à la vieillesse ; je ne les ai point encore éprou-
« vées ; mais je sens qu'elles approchent : elles me
« rendroient à charge à moi-même & à ceux qui
« me serviroient. J'ai rempli mon rôle ; je suis nul
« dans la société. Mon neveu qui est jeune , doit
« m'y remplacer. Mais pour y paroître avec avanta-
« ge , il a besoin de ma fortune : comme elle doit
« lui appartenir quand je ne serai plus , j'aime au-
« tant la lui remettre aujourd'hui que plus tard ».

Après avoir écrit ces mots , il se pendit dans sa
chambre ; & les Jurés assemblés à cette occasion ,
après avoir lu ce testament , prononcèrent qu'il avoit
le cerveau dérangé.

Ces exemples de sang-froid se trouvent quelque-
fois , mais plus rarement hors de l'Angleterre. Un
officier d'artillerie au service de Dannemarck , en
donna un la même année. Avant de se casser la
tête , il écrivit le billet suivant à ses camarades :

« Je vais entreprendre un long voyage qui m'em-
« pêche de vous payer ce que je vous dois ; car je
« suis pressé. On ne manquera pas de parler très-
« diversement du parti que je prends. Mes créan-
« ciers m'accuseront d'avoir voulu leur faire ban-
« queroute. Nos ministres & leurs dévots adhérens
« s'empresseront de me dévouer à toutes les furies
« infernales. D'autres diront que j'ai perdu l'esprit ,
« & que le désespoir seul a pu me faire agir ainsi.
« Je sais mieux que personne ce qui en est. Je ne
« trouve pas mon compte à vivre , & je crois de-

» voir me mettre à l'aise. Je meurs sans foiblesse
 » Votre tour viendra : je souhaite à ceux qui m'au-
 » ront raillé qu'ils quittent la vie avec autant de fer-
 » meté que moi. Adieu. Je suis votre ami jusqu'à
 » la mort , & au de-là , s'il est possible « .

Le grand remède dont le suicide a besoin , est entre les mains du gouvernement. C'est à lui de l'employer. Il consiste à veiller sur les mœurs , à arrêter les excès du luxe , à mettre fin aux désastres publics qui augmentent & aggravent des désastres particuliers , à rendre enfin les hommes heureux. Alors ils ne se dégoûteront pas de la vie ; ils l'aimeront ; ils attendront le tems où la nature y mettra un terme elle-même , & ils ne le verront pas arriver sans regrets. On ne s'en dégoûte guere que quand elle est infortunée. C'est la misere , ce sont les peines du corps , les tourmens de l'esprit qui font la plupart des suicides. Qu'on parcoure les listes funebres de ceux qui ont attenté à leurs jours , on verra que le plus grand nombre étoit malheureux. On sait que la fortune ne garantit pas toujours de l'être. Les richesses immenses que le lord Clive avoit rapportées de l'Inde , ne l'en ont pas préservé. C'est dans le moment où toute l'Angleterre l'envioit , au milieu de l'abondance & des plaisirs , qu'il s'est donné la mort. Sa famille a gardé le silence le plus profond sur ce funeste événement que personne n'a ignoré , & qui a excité les recherches de la loi , par l'avantage qui en auroit résulté pour le fisc avide de son héritage ; mais le cadavre soustrait par ses soins , & enterré secretement , a échappé à toutes les perquisitions.

Je le répète , ceux qui se déterminent à quitter la vie , ne connoissent pas le bonheur. Quelques exemples , contraires de suicides commis de sang-froid & sans motifs bien apparens , ne prouvent rien contre cette observation ; & ce n'est qu'en Angleterre qu'on

qu'on en voit plus fréquemment de ces derniers ; encore est-il incertain si ceux qui les donnent ne sont pas affligés de maux moraux, souvent plus pénibles à supporter que les maux physiques. Par-tout ailleurs il est démontré que le degout de la vie est venu à la suite de quelque forte passion, ou de quelque chagrin violent.

On vit en moins de trois semaines , à Francfort-sur-le-Mein , trois filles se noyer en 1773 , parce qu'elles avoient été trahies par leurs amans. C'étoient des victimes de l'amour , ce principe de vie qui en devient si-souvent un de mort. Quelques hommes se sont aussi punis de l'infidélité de leurs maîtresses qui , sans doute , n'ont pas pris une grande part à leur perte. D'autres , après avoir dérangé leur fortune par le jeu , ou par quelques dissipations , ont cherché dans le tombeau un asyle contre leurs créanciers , & peut-être aussi contre leurs regrets. Quelques-uns ont été conduits par l'avarice à prendre le même parti ; car , pour certains hommes , manquer l'occasion de faire un gain , c'est faire une perte réelle.

Tout le monde a su l'aventure de cet Israélite, qui , ayant renoncé à la loi de ses peres , n'avoit quitté ni les mœurs , ni l'avidité qu'on reproche à sa nation , & dont , en effet , elle a offert assez de preuves. Il avoit amassé une fortune qu'on évaluoit à un million. D'autres en auroient été satisfaits , & auroient cherché sans doute à en jouir paisiblement. L'Hébreu baptisé , tourmenté du desir de l'augmenter encore , crut en trouver les moyens dans une grande entreprise , dont il sollicita & obtint le privilege. On voulut le lui faire payer , comme cela paroîtroit juste dans un siecle de finances où tout se vendoit , honneurs , dignités , crédit , jusqu'à ce qu'on nommoit improprement graces & bienfaits. Un ministre financier & grand calculateur , en propor-

tionna le prix aux gains immenses qui devoient revenir à l'ex-Israélite. Cette avance alloit au de-là de sa fortune. Mais persuadé qu'on n'exigeoit pas trop, & plein de confiance en son crédit, il n'hésita point; & promit tout. Bientôt il se vit hors d'état de remplir ses engagements. Le terme qu'il avoit demandé expira. Le regret de ne pouvoir payer, de se voir contraint de renoncer à une affaire dont il avoit déjà calculé & évané le produit, que son imagination contemploit d'avance dans ses coffres, l'affecta à un tel point, qu'incapable de se contenter de ce qu'il avoit, & ne songeant qu'à ce qu'il appelloit sa perte, il se cassa la tête d'un coup de pistolet.

Cette maladie funeste que le reste de l'Europe croit généralement avoir été importée d'Angleterre, y fait plus de mal peut-être que dans cette isle même. Froide, tranquille, & quelquefois réfléchie dans la Grande-Bretagne, elle a des symptômes, si je puis m'exprimer ainsi, un caractère différent ailleurs où elle semble prendre une teinte de celui de chaque nation qu'elle attaque. Ses effets n'y paroissent moindres que par les précautions qu'on y prend pour les dérober à la connoissance du public, & par les voies mêmes que l'on choisit dans quelques endroits pour se donner la mort.

Dans le nord & une partie de l'Allemagne, par exemple, le suicide proprement dit, est assez rare; mais il est très-fréquent sous une autre forme qui paroîtra bien barbare & bien singulière. On n'a pas toujours le triste courage de se tuer soi-même; on s'empresse de commettre un crime qui mérite la mort. On assassine des vieillards sans défense; on égorge des enfans au berceau. On cherche à recevoir, de la main d'un bourreau, le coup fatal qu'on n'ose se porter. Les auteurs de ces crimes sont les

de la vie , & ne connoissent que ces voies affreuses pour en sortir.

On se rappelle la disette presque générale qui se fit sentir à la fin de 1771 , & au commencement de 1772. Elle porta dans plusieurs endroits les désordres , l'horreur & le crime. On vit une multitude d'infortunés chercher , dans une mort volontaire , un remède contre la faim , & contre l'opprobre qui accompagnait l'indigence. On en vit plusieurs n'ayant pas la cruelle fermeté d'attenter eux-mêmes à leurs jours , s'exposer de propos délibéré à la juste rigueur des loix , & s'abandonner au crime dans la vue d'être livrés au supplice. Cette ardeur insensée & barbare de mourir fit commettre les atrocités les plus révoltantes , & prouva avec une énergie horrible , l'excès où la misère étoit montée.

C'est sur-tout à Augsbourg que cette frénésie féroce se signala avec plus de fureur. Une jeune fille familière dans la maison d'un fabricant , qui souvent lui donnoit de l'ouvrage , & qui depuis quelque tems ne pouvoit plus l'occuper , s'y rendit un jour à son ordinaire. Elle prit l'enfant unique de ce fabricant , qu'elle avoit accoutumé à jouer avec elle , le conduisit dans le jardin ; & là , tirant un rasoir de sa poche , elle lui coupa la tête de sang-froid , & vint l'apporter au pere , en le conjurant de se hâter de la faire pendre.

Dans la même ville , un orfèvre âgé d'environ 60 ans , se trouvant dans le dernier besoin , manquant de pain depuis trois jours , hors d'état de s'en procurer , ainsi que le plus grand nombre de ses concitoyens , ordonna à son fils d'en aller mendier. Le jeune homme étoit âgé de vingt ans ; il obéit , ou parut obéir , & revint quelques heures après sans rapporter aucun aliment : soit que la honte l'eut empêché de solliciter la charité publique , soit qu'en effe

il n'eut trouvé aucune personne assez compatissante pour venir à son secours. Son pere le pressa de retourner ; il refusa sous différens prétextes. Le vieillard sortit lui-même , & rentrant un instant après avec un pistolet , il dit avec beaucoup de tranquillité à son fils de souffler dans le canon , pour voir s'il n'étoit point chargé. Le jeune homme y porta la bouche sans défiance ; & le pere lâcha la détente ; & lui brûla la cervelle. Le lendemain ce vieillard dénaturé alla révéler lui-même son crime à la justice , en disant : » J'ai délivré mon fils des misères » de la vie ; & je viens vous le déclarer , pour que » vous m'en délivriez vous-même à mon tour «.

Si l'on rassembloit les malheureux qui se donnent la mort , & ceux qui la donnent à d'autres pour la recevoir , on trouveroit , dans bien des pays au bout de l'année , des listes aussi pleines que celles qui viennent d'Angleterre. Un des buts des hommes qui prennent ce dernier parti , est de faire le passage de la vie à la mort , réconciliés avec Dieu ; car cette maladie étrange & féroce n'exclut pas toujours toute religion dans ceux qu'elle attaque. Je l'ai déjà observé : son caractère & ses symptômes varient selon les personnes & les lieux. Si elle est sombre , noire & souvent raisonnée chez l'Anglois , elle est dans bien d'autres endroits une folie que la superstition accompagne , & aigrit au lieu de guérir.

On a vu un de ces insensés se mettre au lit , en assurant qu'il étoit malade , & qu'il ne se releveroit pas. Il envoya chercher à sa paroisse les secours spirituels qu'il reçut avec une décence & une piété qui édifierent le prêtre qui les lui administra , & les assistants qui en furent les témoins. Dès que la cérémonie fut finie , il déclara qu'il se sentoît fatigué , & qu'il avoit besoin de repos. Tout le monde sortit ; il profita de cet instant pour se casser la tête d'un coup

de pistolet. On accourut au bruit : il n'étoit plus. On trouva ce billet sur sa table.

» Je dois mourir ; la mort peut me surprendre
» au milieu d'une partie de plaisir , & dans un mo-
» ment où je ne serois pas en état de paroître de-
» vant mon Dieu. Il n'y a pas de moyen plus effi-
» cace pour n'être pas surpris & assurer mon salut
» que celui que je choisis. Priez Dieu pour moi ».

Cette folie paroîtra bien extraordinaire ; mais il y a peu de suicides qui n'offrent des traces de démence d'un genre plus ou moins étrange. J'en ai rapporté plusieurs d'atroces , quelques-uns dignes de compassion. J'en citerai encore un qui n'est que plaisant. Le fait se passa à Rome en 1773 ; mais ce ne fut pas un Italien , ce fut un Anglois qui en fut le héros.

On venoit , dans cette grande capitale du monde chrétien , de faire l'exécution de deux malfaiteurs. L'un avoit subi le supplice de la massole , & l'autre celui de la corde. Un Anglois , qui avoit quitté sa patrie pour aller chercher dans un climat plus doux un remède contre la maladie qui est si commune chez lui , avoit assisté à cette exécution. On sait que ces sortes de spectacles sont assez courus dans son pays. Lorsqu'elle fut finie , il alla chez l'exécuteur de la haute-justice. Il commença par lui faire compliment sur la manière dont il avoit rempli ses fonctions. Ce compliment fut long & proportionné à l'admiration que son adresse avoit inspirée à l'Anglois spectateur. Il finit par lui dire qu'il avoit été si satisfait , qu'il étoit venu exprès se mettre entre ses mains pour le prier d'exercer sur lui ses talens ; & il le pressa instamment de se dépêcher de le pendre.

Le bourreau n'étoit pas accoutumé à ces sortes de visites , & sur-tout à de pareilles demandes. Il répondit cependant avec une honnêteté qu'on n'eut

peut-être pas attendue d'un homme de son métier ; & lui dit qu'il étoit très-disposé à lui rendre le service qu'il désiroit ; mais que comme il n'exerçoit pas son art uniquement pour son plaisir , il ne pouvoit l'obliger sans en avoir auparavant obtenu la permission de la justice. L'Anglois repliqua sur le champ que , puisqu'il avoit de la bonne volonté , & que lui-même vouloit être pendu , il n'étoit pas nécessaire de demander d'autres permissions qui entraîneroient des longueurs ; qu'il étoit pressé ; & que tout devoit être dit , puisque le pendeur & le pendu étoient d'accord.

Le bourreau insistant toujours sur l'impossibilité où il étoit de prendre cette exécution sur son compte , l'Anglois tira une bourse & un pistolet de sa poche , en lui signifiant de choisir , ou de périr dans le moment , ou de gagner , en le pendant , la somme qu'il avoit apportée pour le payer de sa peine. L'embarras de l'exécuteur augmenta. Il prit enfin le parti de paroître-d'espèce à satisfaire l'Anglois. Il voulut commencer par le lier. Le patient voulut être libre. En vain l'autre lui représenta que c'étoit ainsi qu'il en agissoit toujours , & que sa dextérité dépendoit de toutes les précautions qu'il avoit coutume de prendre ; il ne persuada point son homme , qui lui jura qu'il ne feroit aucun mouvement , & qu'il pourroit opérer comme s'il étoit lié.

Le bourreau fit les préparatifs nécessaires , mais avec une lenteur qui impatienta l'Anglois , qui lui crioit à chaque instant de se hâter. Il lui répondit qu'il avoit besoin de quelques instrumens de son métier qui étoient dans une chambre voisine ; il sortit pour les aller chercher ; mais en sortant il ferma la porte sur son patient , & courut au corps-de-garde voisin appeler du secours. Une troupe de sbirres accourut ; elle eut beaucoup de peine à défarmer l'étran-

ger furieux d'être trompé dans son attente ; on le faillit enfin , & on le conduisit hors de la ville ; il auroit fallu le mettre aux petites-maisons.

Le zèle des moralistes éveillé par la fréquence de ces excès , a produit une multitude d'écrits contre cette manie qu'on ne guérira point par des traités. Le malade , car je le répète , le malheureux pour qui la vie est un fardeau , peut être regardé comme tel , ne lit guère lorsqu'il songe à s'en débarrasser. Les dissertations les mieux faites , les raisonnemens les plus sages ne produisent pas grand effet. On ne les écoute point quand on est dans le délire. Celui qui a la fièvre , n'attend pas de son médecin un beau traité sur la nature & la cause de son mal ; il ne l'a appelé que pour le calmer.

Cette réflexion étoit sous mes yeux lorsque j'ai parlé du suicide. J'ai raconté des faits , & j'ai peu disserté. L'anecdote suivante peut être mise à la suite de tous les ouvrages sur ce sujet ; elle donne une juste idée de leur effet général.

Un Anglois de mauvaise humeur , après la lecture d'un traité de ce genre , se rencontra avec l'auteur , qui étoit son ami , & qui lui avoit envoyé son ouvrage. Où allez-vous , lui demanda celui-ci ? — Laissez-moi. — Mais encore , répondez ; où courez-vous avec tant de précipitation ? — A la Tamise. — Et qu'y allez-vous faire ? — M'y précipiter. — Juste ciel ! cette fureur aveugle que condamnent également la révélation , le bon sens & la raison , peut vous égarer à ce point ! Retournez chez vous , je vous prie ; prenez mon livre , & lisez — Je ne l'ai que trop lu. C'est l'ennui qu'il m'a causé , qui m'a donné un redoublement de *spleen* , & l'envie de mourir.

Moralistes , abandonnez les préceptes ; ne prescrivez rien , ne raisonnez pas même avec le mal-

heureux qui veut se tuer. Plaînez-le , pleurez avec lui ; ranimez le sentiment mort dans son cœur : attendrissez-le ; montrez-lui des ressources ; facilitez-lui en la recherche & la découverte.

Et vous princes & grands de la terre , vous qui jouissez des richesses , faites-lui part des secours dont il a besoin ; montrez-lui qu'il a eu tort de désespérer. Voilà le remède urgent ; celui que le mal demande. Rois , c'est à vous de le prévenir , de l'empêcher de paroître. Je ne cesserais de le répéter : il n'y a qu'un seul moyen , vous le connoissez ; il est entre vos mains ; employez-le : remplissez dans toute son étendue le premier de vos devoirs. Réprimez le luxe ; rétablissez les mœurs par votre exemple & par de bonnes loix : rendez enfin vos peuples heureux.



DES RÉVOLUTIONS

DES SCIENCES ET DES ARTS.

Sous ce titre un peu vague , je présenterai quelques réflexions qui pourront paroître singulieres ; mais peu importe , si elles sont vraies , & si elles amusent. Ce sont deux mérites vraiment intéressans ; je tâcherai de les réunir : je puis au moins répondre du premier.

Les découvertes & les connoissances du siecle dernier sont l'ornement & la distinction de celui-ci. Nous ne pouvons faire un pas sans voir autour de nous les productions les plus sublimes des sciences & des arts. Mais ces richesses dont nous faisons notre profit , semblent avoir tourné toutes les têtes. Fiers d'être nés dans ces jours heureux , nous serions au désespoir que notre existence les eut précédés. Nous aurions raison sans doute de nous affliger de l'avoir reçue dans les tems d'ignorance & de barbarie. Mais je voudrois que nous fussions jouir de nos avantages , sans insulter nos ancêtres , parce qu'ils en étoient privés. La vanité n'est pas toujours juste ; la philosophie dont nous nous vantons , ne l'exclut pas. La mienne , sans envier ni déprimer nos honnêtes & grossiers aïeux , examine les circonstances dans lesquelles ils se trouvoient ; & si , après cela , elle ne les en estime pas davantage , elle apprend du moins à ne les mépriser , ni à les outrager.

Les guerres presque perpetuelles qui ravagerent si long-tems l'Europe , lorsque ses habitans ne savoient que se battre , ne laissoient pas à nos peres le loisir nécessaire pour étudier. Il n'y avoit guere que le

clergé qui eut ce loisir, & on ne le vit pas s'occuper généralement du soin de s'instruire. Par-tout on manquoit de ressources & de secours. Il est au moins difficile d'apprendre à lire & à écrire, même dans la langue maternelle, lorsque l'on n'a ni livres, ni papier, ni maîtres. Ces secours indispensables étoient très-rares. Les grands princes, les riches prélats étoient seuls en état de se les procurer. Un roi de Northumberland donna une terre considérable pour un seul volume, & l'histoire du moyen âge fourmille d'exemples de ce genre.

De simples particuliers ne pouvoient donc acquérir des livres : il étoit aussi difficile d'en trouver que d'en acheter. Le parchemin étoit également si cher, que peu de personnes pouvoient apprendre à écrire. On sait que, pour vendre un bien ou une maison, le vendeur ne faisoit que délivrer devant des témoins un morceau de terre ou une pierre à l'acquéreur. Il n'y avoit point d'autres actes, point d'autres contrats. Une preuve de la rareté du parchemin, c'est que la plupart des manuscrits du moyen âge sont écrits sur du papier qui avoit déjà servi à d'autres ouvrages qu'on avoit effacés. Muratori qui a fait cette observation, en a donné une multitude d'exemples ; & le fragment du 91^e. livre de Tite-Live, découvert en 1772, par M. Brunn, en a fourni un nouveau (1).

Les bons maîtres n'étoient pas plus communs que le parchemin. On étoit souvent obligé de faire venir de loin & des pays étrangers le précepteur dont on avoit besoin.

On ne doit plus être surpris que le savoir fut im-

(1) On s'étoit servi du papier de ce fragment pour copier les livres de *Tobie*, de *Job* & d'*Esther*.

parfait, lorsqu'il étoit en si peu de mains. Le temple des sciences n'étoit qu'un bâtiment grossier & sans apparence, n'ayant rien de propre à attirer, & entouré de précipices & de ronces qui effrayoient & empêchoient d'en approcher. On sait qu'Alfred le grand, lorsqu'il forma le dessein de rendre le savoir plus commun en Angleterre, ne crut pas qu'il fut possible d'en faire part au peuple. Il se borna à faire un règlement qui prescrivait aux grands & aux riches d'envoyer leurs enfans à l'école. Il est probable que cette loi fut regardée comme une loi très-dure; qu'on ne s'y soumit qu'avec répugnance, & qu'on ne l'observa pas long-tems.

Tel étoit l'état de l'Europe; il étoit absolument le même par-tout. Nous qui blâmons l'ignorance de nos peres, nous n'aurions sans doute pas mieux valu, si nous eussions été à leur place. Il faudroit s'y mettre avant de les condamner.

J'ai fait voir que nous devrions être plus justes; seroit-il difficile de montrer que nous devrions aussi être moins vains de notre savoir & de nos connoissances?

Je crains fort que nous ne ressemblions un peu à ces enfans de parvenus, qui perdent la tête en comptant leur héritage & leurs richesses. Ils n'auroient jamais su les acquérir eux-mêmes; ils ne savent pas mieux les augmenter ni même les conserver; & rarement on a vu la fortune extraordinaire & subite d'un financier passer à sa troisième génération.

Qui sait combien durera encore ce siècle de lumieres? on a vu les sciences & les arts ne paroître que par intervalles sur la terre, naître, pour ainsi dire, fleurir, s'élever rapidement jusqu'à un certain degré, tomber ensuite, & s'anéantir. L'histoire compte déjà plusieurs de ces révolutions; nous en

sommes à la quatrième connue ; & si l'on y regarde de près , nous touchons peut-être à la fin.

On ne manquera pas de dire ici que je suis un homme chagrin , un misanthrope , un détracteur des talens. Je les aime , je les respecte ; je fais un cas infini de ceux qui brillent autour de moi. Je lis avec plaisir leurs productions ; elles m'élèvent , elles m'instruisent ; je serois très-fâché qu'elles n'existassent pas. Après cette profession de foi , il doit m'être permis d'avouer que je n'ai pas le bonheur de les trouver égales à celles du même genre qui les ont précédées. Nos poètes tragiques ne me font oublier ni Corneille , ni Racine. Après les avoir lus , quelques-uns même avec transport , je reviens à leurs modèles avec un empressement toujours nouveau. Les enthousiastes même de ce siècle , malgré leur admiration , avouent que Molière & La Fontaine n'ont point eu de successeurs. Quant à nos littérateurs..... , nous n'en avons aucun. Il y a maintenant beaucoup de goût & peu de savoir. En général , on néglige trop de s'instruire. Nos jeunes gens croient en savoir assez quand ils tournent joliment un vers , & qu'ils cadencent quelques phrases d'une manière agréable. Ils ne marchent pas , ils se traînent sur les traces de nos maîtres ; & s'ils répètent volontiers d'après le poète qui a dit en parlant de nos ancêtres :

Ils nous ont dérobés , dérobons nos neveux ;

A la postérité ne laissons rien à dire.

Ils ne font que prouver une vérité qui me coûte , & que je dirai cependant : cette maxime est belle , exprimée en beaux vers ; mais la pratique n'en est pas aisée.

Il semble que les lettres ont leurs bornes qu'elles ne peuvent passer. Lorsqu'elles sont arrivées au terme de leurs progrès , elles retrogradent & déclinent.

Mon intention n'est pas de différer. Un coup-d'œil sur l'histoire des sciences & des arts avant nous, nous conduira sûrement à ce qu'ils font de nos jours, & nous montrera peut-être les signes auxquels on peut reconnoître l'époque à laquelle je crains que nous ne touchions.

Lors de la renaissance des lettres, on songea moins à faire des livres qu'à commenter les anciens. Ceux-ci étoient trop peu connus ou trop mal-entendus pour qu'on entreprît d'en faire de nouveaux. Il seroit absurde à un homme qui a un champ en friche, dont la culture exige tous ses soins, de vouloir acquérir celui de son voisin. La critique & l'érudition étoient les études dominantes; & l'homme qui n'eut eu qu'un génie inventif, n'auroit trouvé aucun encouragement, & seroit resté dans l'obscurité.

Ce ne fut que lorsque les anciens écrivains furent suffisamment expliqués & connus, que les savans penserent à les imiter, & que l'on vit naître cette foule d'orateurs, de poètes & d'historiens qui écrivirent dans la langue de leurs modèles en Grec ou en Latin à la fin du 14^e. siècle, & pendant le 15^e.

Cette passion exclusive pour l'antiquité dura longtemps. Enfin, quelqu'un commença à sentir que les ouvrages dans lesquels on peindroit la nature, seroient plus ressemblans à ceux des anciens, que la plupart de ceux qui avoient été faits jusques-là à l'imitation de ces derniers. Dès cet instant, les langues modernes furent cultivées; & nos poètes & nos orateurs étonnerent leurs contemporains charmés de les entendre. Leurs suffrages, parce qu'ils étoient plus multipliés, plus rapprochés d'eux, les flatterent davantage que ceux des savans pour qui seuls ils avoient écrit jusqu'alors. Le desir de les mériter fit faire de plus grands efforts; les langues s'a-

doucirent, s'enrichirent, se perfectionnerent ; & les sciences & les lettres, ci-devant étrangères, se naturalisèrent parmi nous.

A mesure que les écrivains devinrent plus nombreux, les lecteurs devinrent plus indolens. Leur paresse fit naître le desir d'arriver aux connoissances par un chemin moins pénible. Les traités superficiels, les dictionnaires, les anses se multiplièrent ; & avec ce secours, on apprit tout, & l'on n'apprit rien.

Il n'y a point de sciences, il n'y a point d'art qui offrent des instructions ou des plaisirs plus commodes & moins fatiguans que la sculpture & la peinture. On n'a besoin que de ses yeux ; leurs productions sont en même tems un spectacle agréable & une décoration. Il ne faut que de l'argent pour se les procurer.

La passion générale pour ces arts semble annoncer ordinairement le déclin des sciences & des lettres. Les plus belles statues, les plus belles peintures de l'antiquité ne le précéderent que de très-peu. Les statues d'Antonin, de Marc-Aurèle, &c., sont les meilleures productions du ciseau romain ; & elles furent faites immédiatement avant le tems où le savoir fut détruit par les commentateurs, les critiques & les invasions des Barbares.

Ce qui arriva à Rome, arrivera probablement chez nous ; le tems n'en est peut être pas éloigné. On commence à préférer les artistes aux savans, qui devroient au moins marcher de front ; & depuis le grand seigneur ou l'homme riche qui a une galerie, jusqu'au pauvre particulier qui n'a que des gravures, on paroît insensible à tout autre mérite qu'à celui du pinceau ou du burin. Quelques gens de lettres qui l'ont senti, se sont empressés de recourir à ce dernier pour orner leurs ouvrages ; & le

lux typographique, dans aucun tems & dans aucun pays, n'a été poussé si loin qu'à présent & chez nous. Aussi les grands & les petits, ceux qui lisent & ceux qui ne lisent pas, n'achètent plus un livre parce qu'il est de tel écrivain, mais parce qu'il a été décoré par tel ou tel graveur.

Il seroit facile de s'appesantir sur ces détails, mais j'en ai dit assez pour ceux qui voudront m'entendre. Je finirai par une observation qu'ils amènent naturellement. Les grands artistes qui ont autrefois illustré l'Italie, se joient bien heureux s'ils pouvoient remaître aujourd'hui. Quelle ne seroit pas la fortune de ces peintres fameux qui, de leur tems, ne voyageoient qu'en mendiant d'une ville à l'autre ! La plupart vécurent & moururent pauvres, malgré la célébrité dont ils jouissent. De nos jours, les récompenses sont prodiguées ; mais elles ne produisent pas des talens. Ces grands maîtres naissoient & s'élevoient sans encouragement, & souvent au milieu de la misère & des dégoûts faits pour étouffer le génie. Ils ressembloient en quelque sorte à ces plantes médicinales, qui sont à peine remarquées dans le lieu où elles croissent.

Les tableaux de Caravaggio l'ont placé au rang des premiers peintres. On y voit un pinceau fier & hardi qu'il avoit su rendre quelquefois suave, une imagination vive, une imitation fidelle de la nature. Sa fortune fut cependant l'inverse de sa réputation. Trop fier pour flatter les grands qui le faisoient travailler moins par amour pour l'art, que par vanité, il ne plut à aucun, & dédaigna leur protection. On le vit errer de ville en ville dans la plus extrême indigence, & peindre véritablement & dans la force du terme, pour avoir du pain. Ayant un jour insulté un homme de qualité qui n'avoit pas eu pour lui les égards qu'il croyoit mériter, il fut obligé de

quitter Rome , & de chercher un aſyle ailleurs. Il partit à pied , ſa ſeule maniere de voyager , ſans argent , ſans reſſource , ſans ami qui put ou qui voulut l'aſſiſter.

Après avoir marché auſſi long-tems que ſes forces le lui permirent , exténué de fatigue & de faim , il entra dans un cabaret obſcur qui ſe trouva ſur ſa route. Le maître qui pénétra aiſément la miſère de ſon nouvel hôte , refuſa de lui donner aucun rafraîchiſſement , à moins d'être payé d'avance. Caravaggio , qui n'avoit pas le ſol , preſſé par le beſoin , prit l'enſeigne du cabaret , & la repeignit pour ſon dîner. Il pourſuivit enſuite ſa route , laiſſant l'aubergifte aſſez mécontent de la maniere dont il venoit de ſ'acquitter , & regrettant un foible repas ſur lequel il ſe croyoit en perte. Quelques perſonnes de diſtinction arriverent bientôt dans le même lieu. Frappées de la beauté de la nouvelle enſeigne , elles demanderent à l'acheter , & en propoſerent un prix qui étonna , & confondit le cabaretier. Son avarice lui ſuggéra le deſſein de ſe procurer autant d'enſeignes qu'il le pourroit de la main du même peintre ; & ſpéculant déjà ſur l'argent qu'il en tireroit en les revendant , il ſe mit à courir ſur les traces de Caravaggio ; il les ſuivit conſtamment pendant deux jours ; le troiſieme finiſſoit , lorsqu'il découvrit l'infortuné étendu ſur le chemin , mort de faim , de fatigue & de deſeſpoir.



R É F L É X I O N S

QUE JE VOUDROIS AVOIR FAITES
A VINGT ANS.

O n l'a dit, & il n'est pas inutile de le répéter, le goût des lettres exclut souvent tous les autres. La jeunesse, cet âge heureux des illusions, transportée de la lecture d'un ouvrage qui l'a intéressée ou instruite, (car, elle n'est pas difficile, & elle préfère le premier effet au second), se passionne pour l'écrivain qui lui a plu. L'imagination s'allume : bientôt s'éveillent le desir & l'espoir d'inspirer, à son tour, l'admiration qu'on éprouve. On ne songe plus qu'à satisfaire cette ambition louable sans doute, mais fréquemment dangereuse. Dès cet instant, on devient incapable de toute autre occupation : on néglige celles qui seroient utiles; on afflige des parens qu'on n'écoute pas; on entre dans une carrière où l'on ne voit que des fleurs, & où trop ordinairement on ne trouve que des épines; on la suit sans se rebuter; on languit dans l'obscurité, & quelquefois dans l'infortune & l'indigence qu'on eut évitées en prenant un état : on met fin enfin après avoir obtenu un peu de cette fumée qui dédommage rarement de ce qu'on a souffert, & qui laisse presque toujours le regret de lui avoir sacrifié sa fortune & souvent son repos.

C'est ainsi que dans une allée écartée d'un jardin public je parlois un jour au jeune Florange qui, malgré les vœux & les représentations de sa famille, refusoit tous les états qu'on lui proposoit, & vouloit n'être qu'homme de lettres, & n'être peut-être rien.

Tome II.

K

Ces réflexions qui, dans ma bouche, sembloient devoir être de quelque poids, ne faisoient que glisser sur cette ame exaltée. Je parlois à sa raison ; il n'avoit que de l'imagination & des sens. Je me préparois à les frapper d'une manière plus directe, lorsque j'aperçus un de mes anciens camarades de collège, avec lequel j'avois été étroitement lié jusqu'à la fin de nos études, & dont le caprice de la fortune m'avoit séparé depuis ce tems.

C'est assurément Dalmont, m'écriai-je en interrompant ma conversation avec Florange ; mais, hélas ! comme il est changé ! comment reconnoître dans ce visage pâle & maigre, dans ces yeux éteints, cet ami dont le regard vif, l'embonpoint, & les couleurs annonçoient à la fois le bonheur & la santé ! Qui peut l'avoir réduit à cet état déplorable ? Ah, trop souvent l'intempérance précipite, avant le tems, dans les infirmités de la vieillesse.

Pendant que je raisonnois ainsi, il passoit son chemin, sans prendre garde à moi. Mon amitié, & il faut l'avouer, ma curiosité étoient vivement intéressées. Je courus à lui. Il ne m'eut pas plutôt reconnu & remarqué ma surprise, qu'il s'empressa de s'asseoir entre mon jeune compagnon & moi, & de me raconter ainsi son histoire :

Vous savez, me dit-il, que la réputation littéraire fut ma première & ma seule passion. Flatté par mes amis, encouragé par mes maîtres, je me persuadai que j'étois fait pour marcher dans la carrière de la gloire, & ce fut avec l'ardeur de l'enthousiasme que je dévouai tous les instans de ma vie à l'étude des sciences. Les amusemens des jeunes gens de mon âge n'avoient aucun attrait pour moi. Un livre étoit mon unique plaisir, le compagnon constant sans lequel on ne me trouvoit jamais, & que je ne quittois que lorsque mon esprit

étoit occupé de la composition. Le tems que mes camarades donnoient au jeu , à la promenade , je le passois à visiter les dépôts du savoir des anciens , les bibliothèques publiques & les particulières qu'on s'empressoit de m'ouvrir. Je sentois la futilité de la logique scholastique , mais desirant de savoir de tout , & de me mettre en état de figurer dans les exercices publics , je ne dédaignai pas de l'étudier. Le même motif me porta à m'engager dans les recherches vagues & seches de la métaphysique. Je leur sacrifiai mes deux premières années de philosophie , avec très-peu d'avantage & nul plaisir. Je n'en aurois jamais soutenu le dégoût & l'ennui , si je n'avois eu soin de me délasser avec les poètes. Mes auteurs favoris , Homere , Virgile & Horace , auxquels je joignois les meilleurs écrivains de ma nation , me procuroient la seule récréation que je fusse capable de goûter. On me distingua , & je fus content. L'éloge est la véritable récompense des travaux du savant.

Avec un caractère comme le mien , voué à l'application , à la décence , à la sobriété , je n'eus point de répugnance à embrasser l'état ecclésiastique. A peine fus-je dans les ordres , que j'obtins une cure à la campagne. Je me hâtai de m'y rendre avec une collection de livres que je n'aurois pas troqués contre une mitre. Le plan que je m'étois tracé , étoit d'augmenter mes connoissances , & de remplir mes devoirs. Aucun emploi n'étoit plus propre à en favoriser l'exécution. Mes ouailles parurent d'abord empressées de me contrarier , en m'invitant à partager leurs amusemens. Je m'y prêtai dans l'espoir d'en trouver quelque une propre à participer aux miens ; mais je ne tardai pas à être dérompé. Il n'y avoit personne dans mon village , & même dans le château , qui soupçonnât la dignité ou l'utilité du savoir. Un curé , d'après l'idée que s'en formoient mes paroissiens ,

devoit être ce qu'ils appelloient un bon vivant en habit long & en rabat, dont les fonctions étoient de passer la semaine sans rien faire, & de prêcher le dimanche contre l'oïveté. Le peu d'agrémens que m'offroit leur commerce, me confirma dans mon goût pour la retraite; & quand ils virent que rien ne pouvoit m'en détourner, ils me permirent de vivre comme il me plairoit. Ils se contenterent de me regarder comme un bonhomme, inutile à la société, mais incapable de lui nuire.

- Dans ma solitude, je fis un cours complet d'histoire ecclésiastique. J'acquis une connoissance suffisante des langues orientales pour pouvoir lire la *Polyglotte*. J'écrivis un grand nombre de dissertations & de traités de morale & de théologie. Je recueillis, je discutai plusieurs variantes de la Bible. Mes études m'attachoient tellement que je ne quittois mon cabinet que lorsque les devoirs de mon ministère m'en arrachent : j'y retournois avec empressement dès que j'étois libre, & je reprenois sur la nuit les heures que j'avois perdues dans le jour. Le soleil du printems m'invitoit en vain à sortir. Je trouvois fastidieux & insipides la promenade & tous les plaisirs champêtres.

Il est certain que mon principal motif étoit l'amour du savoir. J'avouerai cependant qu'il m'échappoit quelquefois des vœux pour que mon mérite, tel qu'il étoit, perçât jusqu'à mes supérieurs. Il y a un tems dans la vie où la réputation seule ne paroît pas une récompense suffisante d'un grand travail. Elle flatte bien l'amour naturel que tout homme a de se distinguer; mais elle ne fournit aucun secours pour le tems du besoin & des infirmités.

Mon évêque, qui étoit plus attaché à la cour qu'à son troupeau, entendit enfin parler de moi dans quelques-unes de ses apparitions momentanées. Il

voulut me voir, il applaudit à mon application, me goûta, & m'employa dans trois ou quatre occasions où il avoit des mandemens à publier & des discours d'apparat à prononcer. Je puis dire que mon zèle & mes efforts ne lui firent pas peu d'honneur; il me promit de s'occuper de ma fortune, & dans un de ses voyages, il songea en effet à moi. Il m'indiqua à un fameux libraire de la capitale comme l'homme le plus propre à se charger de faire l'*Index* d'un ouvrage très-volumineux. Je consentis à m'en occuper pour plaire à mon protecteur, & je le terminai en moins de deux ans.

Un *Index* ne procure jamais beaucoup de réputation à son auteur. L'exactitude & le soin qu'il exige, & qui en font tout le mérite, semblent annoncer un degré de flegme & de pesanteur dont le génie est rarement capable; je ne suis donc pas étonné que ce travail laborieux & pénible ne m'ait rien produit que la perte de mes yeux.

Depuis cette époque, je suis resté dans ma cure, oublié de mon évêque, sans aucune perspective d'avancement, jusqu'à ce que l'affoiblissement de ma vue & d'autres infirmités, suites d'un travail obstiné, m'ont obligé de la quitter. Je ne suis pas d'un caractère chagrin, & en me plaignant de ma condition, je n'en fais pas un crime à ceux qui m'ont négligé. J'ai cherché à me pousser par les moyens qui m'ont paru les plus convenables; je n'ai jamais rien demandé: je n'ai donc pas le droit de me plaindre de n'avoir rien obtenu. Si je raconte volontiers mes peines, c'est pour avertir mes semblables des effets douloureux d'un trop grand attachement à des objets sans doute estimables, mais qui ne doivent pas être exclusifs. Je ne puis blâmer le goût des lettres; je les aime encore; je regrette de ne pouvoir plus les cultiver: mais j'ose rappeler à la

classe utile & respectable de l'humanité qui s'en occupe, qu'elle a un corps qui demande un peu d'attention, & que la plus vive satisfaction qu'on ait pu retirer de l'étude, ne dédommage pas de la misère, de la perte de la vue, de la goutte, de la gravelle & des maux inséparables d'une longue application. L'excès en tout est nuisible. Si j'avois été assez sage pour monter à cheval, & faire de l'exercice dans les intervalles du travail, pour chercher une compagnie gaie à la fin d'un jour passé dans l'occupation, j'aurois pu prolonger mes jouissances savantes jusqu'à un âge très-avancé.

J'ai assez de philosophie pour supporter avec patience une condition qu'il m'est impossible de changer. Mais elle ne m'empêche pas de songer, quoique sans envie, à un de mes anciens camarades d'un tour d'esprit tout différent du mien, & qui est bien plus heureux que moi. Je me moquois de lui au collège, quand je le voyois renoncer à écouter une leçon utile pour faire une promenade, & dépenser pour louer un cheval, un écu que j'aurois employé à l'achat d'un livre. Il ne devoit pas sans doute négliger l'instruction pour le plaisir. Cependant si l'on nous considère l'un & l'autre aujourd'hui, peut-être ne paroîtra-t-il plus si blâmable. Il a maintenant soixante huit ans; il est de dix années plus âgé que moi; il a conservé toute la vigueur & toute l'agilité d'un jeune homme. La santé la plus robuste étale ses couleurs sur son visage; ses jambes fortes & légères ne lui refusent jamais le service; son estomac digère parfaitement, & il n'a pas besoin de lunettes pour prendre la gazette & son breviaire, les seules choses qu'il soit dans l'usage de lire....

Mon vieil ami en étoit-là de son récit, lorsqu'un homme qui lui avoit donné rendez-vous dans ce lieu, l'aborda, & nous sépara pour le conduire chez un sei-

gneur, qui, touché de l'infortune & des maux du savant, vouloit bien lui procurer un asyle. Je ne pus m'empêcher de soupirer en le voyant se traîner lentement à l'aide de son bâton. Le jeune Florange qui n'avoit pas été moins attentif que moi à cette relation, parut partager mon attendrissement. Je ne jugeai pas nécessaire alors de reprendre avec lui la conversation que Dalmont avoit interrompue. Je me promettois bien de saisir la première occasion. Je n'en ai pas eu besoin. Il a comblé les vœux de sa famille; il a pris un état; il s'y distingue. La fortune lui sourit; une compagne aimable fait son bonheur: deux jolis enfans l'augmentent encore. Il est bon citoyen, bon mari, bon pere, excellent avocat, & il le doit à l'histoire de Dalmont peut-être plus qu'à mes conseils.



DE LA CAMPAGNE

ET DES JARDINS.

Tout le monde aspire au bonheur ; chacun se le peint à sa manière. Les uns le cherchent dans le tumulte des villes & des affaires ; les autres dans la solitude & le calme des campagnes. C'est surtout dans les dernières qu'il existe avec toute sa pureté & toute son innocence. C'est là que le trouve l'homme dégoûté du bruit & de la dissipation , qui , après avoir vécu long-tems pour les autres sans être heureux , veut enfin vivre un peu pour soi-même , & jouir d'un repos après lequel il a soupiré long-tems.

Dans les contrées riches & civilisées , il y a toujours des hommes nés avec une fortune suffisante pour n'avoir pas besoin de s'engager dans un état pénible , & qui n'en prennent un que pour s'occuper. Il y en a d'autres qui ont assez de raison pour se retirer des affaires , lorsqu'ils ont acquis l'indépendance & la liberté de se livrer à la jouissance de la vie , suivant le plan de félicité qu'ils se sont fait à eux-mêmes ; mais quelque parti qu'ils prennent , en quelque lieu qu'ils s'établissent , l'indolence & l'oïveté ne procurent jamais le plaisir. Le dégoût & l'ennui l'accompagnent. L'ame en repos & qu'aucun soin n'agite , a besoin de se faire une occupation , & la recherche du plaisir en devient , en effet , une sérieuse pour l'homme oïsis. Quel que soit ce plaisir , sa nature & son essence , qu'il soit condamnable ou permis , il sera toujours l'objet des poursuites de ceux qui auront la liberté du choix. L'emploi du moraliste est alors non-seulement de rappeler l'homme à son devoir , mais encore de lui offrir des objets qui puissent plaire sans enerver l'ame ,

& satisfaire les desirs , sans corrompre les principes.

Les scenes champêtres de toute espece ont toujours fait les délices de l'ame honnête & sensible ; l'imagination se repose avec complaisance sur leur tableau. L'éclat des fleurs , le murmure des ruisseaux qui les arrosent , la verdure des prairies , les bondissemens des troupeaux qui s'y nourrissent , le chant des oiseaux , sont faits pour exciter les sensations les plus agréables ; mais le malheur de la plupart des hommes engagés dans la carrière de la vie , est qu'ils sont emportés avec trop de rapidité pour être capables de plaisirs tranquilles. Celui qui est accoutumé à être secoué fortement par les passions , est insensible à tout ce qui ne donne que des émotions douces. L'habitation la plus obscure de la rue la plus étroite & la plus sale de la métropole , où l'on peut gagner de l'argent , a plus de charmes pour lui que la jouissance du spectacle de la nature. Sa main bienfaisante a vainement pour lui multiplié & varié ses ouvrages. Elle a décoré les fleurs que le printems fait naître de toute la perfection extérieure. La terre entière est son jardin embelli de sites & de beautés qui se renouvellent , & se succèdent. Quelle agréable vicissitude l'arbre seul ne subit-il pas ? La verdure douce & fraîche de ses feuilles au printems , leur épaisseur & l'ombrage qu'elles fournissent dans l'été , le coloris de ses fruits dans l'automne , sa nudité même dans l'hiver présentent de beautés constantes , quoique de genres différens , à une imagination sensible & pittoresque. Mais il faut savoir en jouir. Il faut perpétuer l'intérêt de ce spectacle que l'habitude peut affoiblir. Les émotions répétées s'émoussent enfin sur le cœur. L'action est nécessaire à l'homme , & il a besoin d'occupation pour mieux sentir le plaisir du repos. L'apôtre de la volupté , Epicure en a fixé le séjour dans un jardin. Le fruit qu'on a planté semble en effet

plus savoureux ; la fleur qu'on a fait éclore paroît avoir un éclat plus vif à nos yeux & un parfum plus doux.

Les contrées septentrionales de l'Europe ne sont pas les mieux adaptées aux délices naturelles des scènes champêtres. C'est là cependant qu'on paroît connoître & goûter mieux la nature : on y aime du moins à la peindre , mais on ne le fait pas toujours avec une vérité locale. Les printems que leurs poètes célèbrent avec toute la chaleur de l'enthousiasme , sont communément refroidis par des vents glacés qui soufflent continuellement. Aussi la plupart semblerent-ils avoir tiré leurs idées & leurs images des printems décrits par les poètes de la Grece & de l'Italie , qui puisoient les leurs dans la nature : un beau jour en Avril est un jour que l'on remarque , & dont on se félicite dans le Nord ; & tandis que le laburnum & le lylas commencent à fleurir , leur possesseur tranfi est contraint de chercher de la chaleur auprès de son foyer. Peut-être la température de ces climats a-t-elle ses beautés particulières , inconnues aux contrées les plus chaudes. Il faut bien que quelque chose les dédommage. Les arbres plus vigoureux s'élèvent à une plus grande hauteur , & les immenses forêts de la Germanie offrent un spectacle sauvage en effet , mais majestueux , qui invite au recueillement. J'ajouterai que la rareté des beaux jours de printems , comme celle de tous les autres agrémens de la vie , augmente le prix de la jouissance ; & cette raison suffit pour prouver que l'habitant du Nord , malgré ses plaintes contre son atmosphère , goûte le plaisir de la campagne , & celui que procurent les jardins dans toute leur perfection. *Un beau jour* , disoit Temple , *est un plaisir véritablement sensuel*. Il n'en seroit plus un , si tous se ressembloient.

Plusieurs hommes regardent comme au dessous d'eux une attention pratique à la culture du jardin. Je conviens que les manières agricoles & pastorales ,

celles que Théocrite & Virgile les ont décrites, ont un peu dégénéré de nos jours. Les emplois des bergers & des laboureurs sont fatiguans & mercenaires ; on les abandonne aux payfans. Il n'est fans doute pas déraisonnable d'assigner le travail qui fatigue, fans amuser, à celui qui trouve une satisfaction qui lui suffit dans le calcul & la perspective de ses gages. Mais les opérations de planter, de transplanter, de greffer, sont des expériences curieuses de la philosophie naturelle, & ceux qui se rappellent le plaisir que leur a procuré leur succès, peuvent attester combien elles sont agréables.

Parmi les occupations les plus convenables à la vieillesse, car il en faut à tous les âges, Cicéron compte la culture d'un jardin. Elle n'exige pas un grand exercice de l'ame & du corps. La satisfaction qu'elle procure est de l'espece de celles qui plaisent sans agitation. Sa bienfaisante influence est une raison de plus de s'y attacher dans un âge où les infirmités nous entourent, & ne nous permettent ni de longs, ni de pénibles travaux.

On s'est moqué du goût du fleuriste, comme d'un goût minutieux, & sûrement on a tort. La nature n'a pas produit la tulipe, le lys, la rose & le chevre-feuille pour que l'être vain & fier qui aspire à une raison supérieure, les néglige, ou les dédaigne. L'omission d'un seul devoir de la société pour la culture d'un œillet seroit sans doute criminelle ; mais passer au milieu des fleurs que la nature a fait naître sous nos pas, sans les observer, seroit une marque d'ingratitude ou de stupidité. Un cœur corrompu ne trouve de l'amusement que dans la communication avec l'action du monde où tout réveille & offre des facilités à satisfaire des passions souvent malignes. Un goût décidé pour tout ce que nous presente de beau le monde animal & végétal, annonce des penchans honnêtes & des dispositions aimables.

Les philosophes les plus sévères de l'antiquité trouvoient un charme à s'entretenir dans des campagnes cultivées. Les leçons qu'ils donnoient à leurs élèves, sembloient prendre un nouveau degré de sublimité du lieu même qui leur servoit de Lycée; c'étoit le temple de la nature.

Dans presque toutes les descriptions qu'on a faites du séjour de la béatitude, c'est toujours un jardin qu'on a peint. Le mot même de paradis exprime cette idée. Les champs Elisées, cette région douce & paisible de la poésie, n'étoient autre chose que des jardins ornés de tout ce que l'imagination a pu concevoir de plus beau pour les rendre délicieux. Les passages les plus intéressans de Milton sont ceux où il nous représente nos premiers parens occupés à cultiver leur heureux séjour. L'image de la vie champêtre a de tout tems flatté le poëte qui s'est plu à l'embellir, & les hommes en général qui y ont applaudi avec transport.

Parmi ceux qui ont fait leur étude des jardins & qui se sont occupés à en planter, il y en a beaucoup qui, à l'exemple de l'Anglois Shenstone, malgré leur goût & leur passion, n'ont pas su y trouver leur bonheur. Les scènes enchanteresses qu'il créa à Leasowes, ne lui faisoient plus aucun plaisir, lorsqu'il y étoit seul & sans spectateurs. La vérité est qu'il fit de l'embellissement de son terrain l'unique occupation de sa vie; elle ne devoit en être que l'amusement. Les dépenses dans lesquelles il s'engagea dérangerent sa fortune, & le plongèrent dans une multitude d'embarras & de dettes qui excluent la jouissance tranquille. A la ruine près, qui n'est pas si générale, c'est assez le sort de tous nos faiseurs de jardins modernes. Ils ne les tracent que pour les autres, & non pour eux-mêmes. En y travaillant, ils jouissent de l'idée que l'on dira : *Cela est beau*. On le dit en effet d'abord, on se tait ensuite, & ils se lassent lorsqu'ils ne l'entendent plus.

DE L'HISTOIRE DU TEMS.

Le tems présent est l'arche du Seigneur.

VOLTAIRE.

Rien n'intéresse peut-être plus que l'histoire du tems ou l'on vit. C'est celle que l'on recherche avec le plus d'avidité ; mais c'est aussi celle sur laquelle on a presque toujours les mémoires les moins exacts. Cet empressement général a donné naissance aux gazettes, qu'on peut regarder comme des annales courantes. Négligées & rejetées avec indifférence pendant les tems de calme ; elles sont sûres de trouver beaucoup de lecteurs aussi-tôt qu'il s'élève des orages. Comme elles recueillent les événemens à mesure qu'ils se passent, elles seroient des dépôts bien importants & bien précieux, si l'on pouvoit ne pas s'en défier ; si les récits en étoient toujours sans réticences ou sans partialité ; si elles ne les copioient pas fréquemment comme les leur envoient ceux qui ont intérêt de les publier ; si elles étoient enfin l'histoire véritable des faits, au lieu d'être simplement le tableau de ces mêmes faits, tels qu'on les envisage dans certaines contrées, & tels que dans ces mêmes contrées on veut qu'ils soient présentés à l'Europe. Il est bien rare que les gouvernemens n'abusent pas le public, lorsqu'ils veulent paroître lui apprendre quelque chose. Si le gazetier se trompe souvent, plus souvent encore il fait qu'il trompe, & trop fréquemment il lui est ordonné de le faire. Celui qui se vante le plus de la li-

berté qu'on lui laisse, ne me démentira point, s'il est de bonne foi.

La plupart des administrateurs des nations cherchent toujours à s'envelopper des ombres les plus épaisses : c'est dans les ténèbres qu'ils semblent aimer à agir ; les plus impénétrables se jugent les plus habiles. Il est vrai que le mystère est souvent nécessaire au succès de plusieurs opérations ; mais l'excès y nuit quelquefois ; & on a vu les précautions même prises pour mieux cacher un projet, en faire manquer l'exécution. On en a vu des milliers d'exemples ; ils se répéteront en vain ; ils n'empêcheront pas quelques ministres de rester attachés à ce système étroit, merveilleux dans les petites choses, mais déplacé dans les grandes. *Jusques au bon jour, ils diront tout à l'oreille, & ils se croiront de grands politiques.*

Il est tout simple que cette conduite mystérieuse éveille la curiosité impatiente de connoître ce qui se passe autour de nous. Il ne l'est pas moins que des fourbes, quelquefois adroits & toujours avides, cherchent à profiter de cette disposition, & à lui tendre des pièges. La crédulité publique se laisse facilement séduire, lorsqu'elle entend annoncer faiblement qu'on va lui ouvrir les cabinets des souverains ; mais on ne lui tient jamais ce qu'on lui promet ; & sous un titre piquant, tout ce qu'on lui présente sous le manteau, se réduit à des romans & à des satyres.

Une histoire secrète de l'Europe seroit sans doute très-intéressante & très-justement recherchée, si elle pouvoit être écrite avec liberté, & publiée dans un pays libre, par un homme bien instruit, qui, ayant été à portée de considérer de près les événemens & leurs causes, ne craignît point de les développer. Il y auroit encore plusieurs autres conditions peut-être absolument nécessaires pour faire d'un pareil ou-

vrage tout ce qu'il devoit être. Mais comment pourroient-elles être réunies ? Il faudroit supposer un homme placé sur le plus grand théâtre , acteur lui-même dans les événemens qui étonnent le reste des hommes , qui n'en sont que les spectateurs , & qui voient changer successivement la scène , sans appercevoir les cordes , les poulies , les leviers & les machinistes qui les mettent en jeu. Si cet homme capable d'un pareil ouvrage , l'entreprenoit en effet , il est douteux qu'il le publiât. Il est vraisemblable que ses mémoires piquants ne sortiroient point de son cabinet , & qu'il ne les communiqueroit qu'avec circonspection , à ses amis même les plus intimes.

Toutes les publications de ce genre , quelque clandestinement qu'on les débite, quelque bien même qu'elles soient faites , doivent donc toujours laisser des doutes sur leur authenticité. L'esprit ou l'art de l'auteur , & sur-tout la malignité dont il les aura remplies , peuvent bien leur donner quelque vogue. Mais elles ne prennent réellement qu'auprès des lecteurs peu instruits , & qui , par cette raison , aimant à fronder les gouvernemens , lisent avec satisfaction les injures adressées aux gens en place ; les critiques ameres de leurs opérations , & jouissent , pour ainsi dire , de la hardiesse & de la licence d'un anonyme , qui ose exposer ce qu'ils n'osent que penser. Ces mécontents ignorants & frondeurs , ressemblent à cet abbé célèbre , bien connu par ses mœurs si opposées à son état , & auxquelles il dut cependant une très-grande élévation dont elles devoient l'exclure ; qui , perdant dans une académie de jeu , n'osant jurer hautement par égard pour son rabat , que cependant il ne respectoit guere , crioit à un officier qui profitoit de la liberté que lui donnoit son uniforme : *Courage, Monsieur ; encore, s'il vous plaît ! je suis de moitié avec vous.* Ces prétendues histoires qui ne sont que des fa-

tyres , ne peuvent plaire qu'à cette sorte de lecteurs ; & elles ne sauroient jouir long-tems de cet avantage. Elles finissent promptement par tomber dans le mépris auquel elles n'échappent que par l'oubli. Ce doit être le sort de tous les efforts de l'ignorance & de la médiocrité qui croient pouvoir suppléer à l'exactitude par la méchanceté. La vérité n'a pas besoin de ces ressources honteuses : si elle est exposée avec fidélité , elle est toujours assez piquante.

Quelle histoire , par exemple , peut offrir plus d'intérêt & de variété que celle de nos jours ? Le monde entier n'a peut-être jamais présenté un spectacle plus imposant que celui que nous donne l'Europe depuis le milieu du 18e. siècle. Les révolutions les plus étonnantes & les plus singulières se sont succédées rapidement , & la philosophie n'a pas moins eu de part à quelques-unes que la politique. Celle-ci qui , autrefois , leur donnoit toujours l'impulsion , a reçu elle-même celle de la première qu'elle paroît redouter , & qu'elle affecte de mépriser au moment même où elle cède à son influence.

Le Portugal désolé par un fléau qui renversa sa capitale , & ne laissa après lui qu'une longue misère , des ruines & des morts , a vu ou cru voir les attentats des siècles de barbarie se renouveler contre son souverain ; mais de cet attentat même est sortie une étincelle de lumière qui a levé un coin du voile de la superstition , qui est retombé ensuite , après avoir renversé les jésuites qui ne se sont plus relevés. Un ministre hardi , fier & sévère , né avec de grandes qualités & de mauvaises , des vertus & des vices , réunissant les talens & la tyrannie de Richelieu , avoit été aussi nécessaire au Portugal que celui-ci le fut à la France. Il parut vouloir éclairer sa patrie , & il y eut réussi , si trop jaloux de son autorité , il n'eut employé des moyens cruels pour la conserver. A l'inquisition

sition sacrée qu'il affoiblit , parce qu'il la craignoit , il substitua une inquisition politique aussi rigoureuse , qui livra une multitude de victimes à son ambition. Moins heureux que le cardinal , il a survécu à son roi ; sa disgrâce en a suivi de près la mort ; & comme les haines ne raisonnent pas , celles qu'il avoit allumées contre lui , non contentes de le perdre & de le punir du mal qu'il avoit fait , ont détruit en même tems le bien qu'il avoit opéré.

Les spectacles sanglans que l'Orient a vu tant de fois sur les rives du Bosphore , se sont renouvelés dans le Nord , sur les bords glacés de la Newa. La Russie qui , depuis Pierre le Grand , semble n'avoir voulu se soumettre qu'à des femmes , a vu paroître & disparoître les souverains qui l'ont remplacé. Les uns & les autres portés sur le trône par une révolution , en sont descendus par une seconde. Elisabeth seule est morte sans se défaire du sceptre. Les actions les plus brillantes , des monumens nombreux de magnificence & de bienfaisance , des victoires & la plus haute considération au dehors , une administration sage au dedans , signalent le regne de Catherine II. Cet empire nul dans le système politique à la fin du siècle dernier , à peine compté au commencement de celui-ci , devenu tout-à-coup une puissance , lui doit l'augmentation de son influence & de son crédit. Les sciences & les arts accourus à sa voix s'empres sent autour de son trône ; & pendant qu'ils s'occupent à l'embellir , la philosophie le couronne de ses rayons , & ses lumières tendent à gagner de proche en proche les extrémités les plus reculées du Nord. C'est cette partie de l'Europe qui a été le principal théâtre des révolutions qui nous ont étonnés. Leur indication rapide suffit pour faire connoître combien elles seront intéressantes à saisir dans leurs principes & dans leurs effets.

On a vu les Danois opprimés par la foule de leurs petits tyrans , aspirant après le calme , & ne croyant le trouver qu'à l'ombre du trône , s'empressez d'en accroître l'autorité , dans l'espérance de rendre plus solide la protection qu'ils en attendoient.

On a vu la Suede , lassée de l'anarchie sénatoriale , applaudir à son roi , lorsque d'un bras vigoureux il a entrepris de retenir le pouvoir qu'on alloit lui arracher , & le lui confirmer , après l'assurance qu'elle en a reçu qu'il ne s'en servira que pour son bonheur.

La Pologne , plus malheureuse , languit encore dans les embarras & les désordres du gouvernement féodal. Les troubles qui l'ont agitée si long-tems , sont enfin apaisés. Mais le calme dont elle jouit , est celui de l'impuissance ; & la révolution qui le lui procure , l'a affoiblie , sans rendre peut-être sa constitution meilleure.

L'œil observateur ne s'arrête pas avec moins d'intérêt sur l'Allemagne : ce théâtre éternel de guerres dont la source intarissable existe dans son régime actuel. Cette constitution singulière , qui offre un assemblage de souverains indépendans les uns des autres , ne voyant que leur égal dans le chef qu'ils choisissent , & auquel ils n'accordent que des honneurs & peu d'autorité , semble n'avoir plus la même consistance qu'autrefois , & devoir être changée tôt ou tard. Les peuples doivent peut-être le desirer. Cette révolution feroit du moins cesser l'oppression où les retiennent ces petits tyrans qui s'intitulent leurs maîtres par la grace de Dieu , & qui les foulent en vertu de ce droit pour payer leurs plaisirs , leur luxe & leurs fantaisies. Les circonstances qui , successivement paroissent la rapprocher & l'éloigner , peuvent changer tout-à-coup , lorsque les puissances voisines , intéressées au maintien de l'état actuel de ce pays , pour tenir l'équilibre entre les principaux souverains , verront jour à des arrangements qui , en les aggrandissant elles-mêmes , les em-

pêcheront de craindre ailleurs une augmentation de pouvoir.

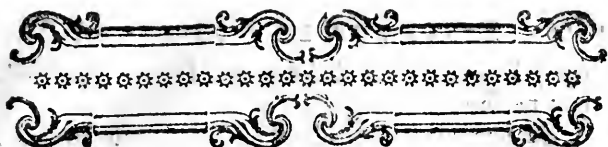
Pendant que tout nous montre en Europe les souverains occupés à étendre leurs possessions, & à accroître leur autorité, la liberté réfugiée dans les forêts de l'Amérique, y a trouvé des hommes qui se sont réunis sous ses étendards, & le nouveau monde a brisé les nœuds qui l'unissoient à l'ancien. Les souverains attentifs à ses efforts, qu'ils ne pouvoient voir avec indifférence, ont entrepris de les soutenir. Ils ont senti, sans doute, le danger de l'exemple que l'Amérique donnoit à l'Europe; mais ils ont vu leur intérêt à affoiblir l'Angleterre, qui depuis trop long-tems abusoit de sa force. Ce besoin du moment a soumis leur politique à l'influence de la philosophie; & sur des troupes dont ils disposent, pour arrêter les élans de cette généreuse filie du ciel, ils ont cru pouvoir la protéger au loin sans conséquence. Mais ce qu'on ne paroît pas avoir prévu, c'est que peut-être on ouvre à l'humanité la perspective la plus intéressante. La révolution qu'on favorise, assure à la liberté un asyle qu'elle conservera, & où pourront se réfugier à l'avenir les hommes fiers & sensibles, qui voudront rentrer dans leurs droits, en allant jouir en Amérique de ses douces influences. Qui sait si la politique n'aura point à regretter l'erreur où l'entraîne un besoin passager? Si, en affoiblissant l'Angleterre, elle n'affoiblira point l'Europe? & si le nouveau monde n'en prendra pas un jour la place & l'importance dans l'univers?

Ce tableau ne sauroit être plus grand, plus imposant, ni plus varié. Mais le témoin des événemens a rarement osé les peindre. Il en a vu de trop près les auteurs pour ne pas craindre l'abus de leur crédit ou de leur pouvoir. C'est lorsqu'ils ne sont plus que l'on se hasarde à parler d'eux, lorsqu'on les connoît

moins, que leur conduite cesse presque d'être intéressante à saisir, & que le jugement qu'on en portera, inutile pour eux, le sera encore pour leurs successeurs; car ceux-ci permettent toujours de blâmer leurs devanciers, pourvu qu'on les ménage eux-mêmes.

Il faut du courage à l'écrivain qui anticipe sur les tems, se transporte dans l'avenir, & se place à la distance nécessaire pour exposer les faits tels qu'ils sont, examiner les hommes & les juger, sans écouter les ménagemens qu'imposent toujours des intérêts réels & la crainte de la puissance, pour prendre enfin la place de la postérité, & se charger de lui présenter intacte la vérité qui s'affoiblit, & se défigure avec le tems. L'exactitude est son premier devoir; ce mérite supplée à tous les autres: elle est assez sévère pour rendre ses narrations piquantes; & elle peut même flatter la malignité, sans qu'il soit nécessaire de calomnier les administrateurs publics. On l'a dit, & rien n'est plus vrai: l'histoire des hommes en est fréquemment la satire. Mais je veux qu'elle soit décente, juste, sans humeur, & écrite avec gravité. En condamnant des opérations faites sans plans, par des hommes allant au jour le jour, exécutées sans préparations & d'après de petits moyens, on doit moins avoir pour objet d'en humilier les auteurs, que d'en faire une leçon pour ceux qui leur succèdent, quand même on seroit sûr qu'ils n'en profiteront pas.





ESSAI

S U R

LE FEU SACRÉ

E T

SUR LES VESTALES.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

L'histoire des Vestales tient à celle du Feu Sacré ; les auteurs qui ont écrit sur cet ordre particulier de prêtresses, ont trop négligé l'objet essentiel de leur culte. Mon dessein est de rassembler ici les traits principaux qui ont rapport à cette espèce de religion & à ses ministres ; pour le remplir, il faut nécessairement remonter bien haut. Le culte du Feu est un des plus anciens que l'on connoisse ; ce fut dans la Chaldée qu'il prit naissance ; il y étoit établi des avant Abraham. Pour faire connoître son origine, il est à propos de dire un mot de celle de l'idolâ-

trie ; l'une conduira faciement à l'autre : & ces détails ne sont point étrangers à mon sujet.

En jettant un coup-d'œil sur l'histoire universelle , on voit les superstitious , les erreurs & les crimes se montrer d'ns l'enfance du monde ; l'absurde polythéisme aveugloit déjà les humains. Comment l'idolatrie commença-t-elle si tôt , & fit-elle des progrès si rapides ? Les hommes à peine existans , témoins des merveilles qui se reproduisoient sans cesse sur la terre nouvellement sortie du néant , avoient abandonné le vrai Dieu. Le dérange avoit puni l'impicté ; elle ne devoit plus exister que dans le souvenir , on ne pouvoit gueres y songer sans horreur & sans effroi. Comment les enfans de Noë , échappés à ce fléau terrible , ne profitèrent-ils point de cette leçon ? Comment n'empêcherent-ils pas leurs descendans de se livrer aux excès qui avoient allumé le courroux vengeur de la divinité ? Comment y tomberent-ils eux-mêmes ? Ces questions se présentent naturellement à celui qui parcourt l'histoire des hommes ; plusieurs écrivains ont essayé de les résoudre ; mais leurs efforts n'ont abouti qu'à des systèmes ; je m'arrêterai un instant sur le plus fameux ; il remonte , selon l'usage , à la création.

L'homme venoit de désobéir à son Dieu ; le châtimnt avoit suivi le crime ; il gémissoit sous le poids de l'infortune ; & le souvenir de l'état dont il étoit déchu , ajoutoit encore à ses regrets. L'Être-suprême , infini dans ses bontés , lors même qu'il punit , adoucit la rigueur de son sort , en lui promettant un médiateur. Cette promesse fut conservée d'âge en âge par la tradition ; elle fut encore confirmée aux enfans de Noë. Cham & Chanaân furent privés de l'espoir d'être les ancêtres de ce réparateur du genre-humain. Quelques savans jugeant qu'ils devoient avoir été affectés de cette exclusion , ont imaginé

que, pour anéantir cette idée humiliante, ils cherchent à détourner le sens de cette promesse, & à multiplier le nombre des médiateurs entre l'homme & la divinité. Ils voyoient les patriarches visités par des anges qui leur apportoit des ordres & des instructions de la part de Dieu même; ils apperçoivent, en différens endroits, des autels élevés en mémoire de ces apparitions; ils en construisirent de semblables; ils les multiplièrent, & s'appliquerent à l'emporter par la quantité.

Cette explication pourra satisfaire quelques lecteurs; mais elle ne paroîtra certainement pas plus ingénieuse que solide au plus grand nombre. Si les descendans du troisieme fils de Noë ont avidement adopté ces chimères, pourquoi ceux des deux autres les ont-ils aussi reçues? Ne devoient-ils pas avoir conservé la tradition dans toute sa pureté? Ceux qui comptent les tems selon le texte Hébreu, ont peine à concevoir comment ils ont pu l'oublier en 400 ans, ou environ, jusqu'à Abraham; les 600 ans qu'ajoute à ce nombre le Pentateuque Samaritain, & les 800 des Septantes ne levent pas cette difficulté. Tout ce qu'on peut dire sur ce sujet se réduit à des conjectures; il en est de même des commencemens de tout; plus les tems sont reculés, plus nos lumieres sont bornées; on est obligé d'imaginer, & ce chemin conduit rarement à la vérité. Il faut se contenter des vraisemblances; c'est dans la marche de l'esprit humain qu'il faut les chercher. Il s'agit d'erreurs & de superstitions; les mystères révélés ne nous les font point connoître: considérons donc un instant l'homme abandonné à lui-même, jeté çà & là sur ce globe, occupé des soins de sa subsistance, & ne portant ses regards que sur les objets qui l'environnent.

Tant que le genre-humain fut peu nombreux,

les chefs de famille furent les seuls sacrificateurs. Lorsqu'il eut multiplié, ses besoins & ses travaux augmentèrent ; il négligea le culte & les soins qu'il exige. Souvent plusieurs maisons se réunirent pour prier ensemble ; un seul pontife suffisoit pour toutes ; quelques vieillards ne se soucierent pas d'en remplir les fonctions ; on les laissa à celui chez qui l'on se rassemblait. Ainsi les peres se dépouillerent insensiblement du droit de présenter à la divinité leurs vœux & ceux de leurs enfans. Celui qui s'étoit d'abord chargé des sacrifices , transmit cet emploi à ses descendans ; la nation s'accoutuma , par degrés , à le voir entre les mains de quelques - uns. C'est peut-être de cette maniere que s'établit le sacerdoce , qui , dans la suite , prit une forme plus régulière.

Les autels bâtis par les ancêtres de la petite peuplade , subsistoient encore ; la tradition ne manquoit pas de rappeler quelques merveilles opérées dans les lieux où ils étoient érigés , & les rendoit , en conséquence , un objet de vénération. On sacrifioit sur ces autels plutôt que sur les nouveaux ; la superstition imagina que la divinité les habitoit de préférence. Les sacrificateurs ne pouvoient pas toujours être des sages ; ils voyoient combien l'ignorance augmentoit leur crédit ; il y en eut sans doute d'ambitieux , qui songerent à entretenir l'un par l'autre. On supposa des prodiges ; on multiplia les erreurs. Les miracles , dont on avoit conservé le souvenir , fournissoient des modèles à imiter , ouvroient un champ vaste à l'imagination , & dispoisoient sans doute les esprits à la crédulité. Toutes les notions vraies furent bientôt étouffées. La nature présente mille phénomènes capables d'effrayer ceux qui n'en connoissent pas les loix. Les hommes qui veulent tromper , ne sont pas ordinairement les plus crédules ; ils obser-

vent avec attention, & tirent parti de leurs découvertes.

C'est la crainte qui fait les impressions les plus profondes sur les esprits. On s'accoutume aisément aux bienfaits : on en jouit sans songer à la main dont ils viennent. La terreur une fois sentie, se renouvelle facilement. Des fourbes adroits savent employer ce ressort ; on annonce les vengeances de l'Etre-suprême. La grêle détruit une moisson ; le tonnerre gronde & frappe un malheureux : c'est l'Eternel irrité qui châtie des coupables. Le peuple épouvanté adore en tremblant, multiplie les sacrifices, & songe à désarmer son courroux. Bientôt il veut voir son Dieu : on en fait l'image ; la crainte conduit le pinceau, & l'arme de la foudre.

Dès que l'image de la divinité fut placée sur l'autel, les hommages ne s'adressèrent plus qu'à elle ; on en tira mille copies, qui furent toutes adorées, & qui devinrent des dieux dans la suite. On peut ajouter que l'unité de l'Etre-suprême fut incontestablement la première vérité révélée aux hommes ; quand ils raisonnèrent sur ses attributs, ils en trouverent une infinité ; ils le révérèrent sous chacun. On adora, sous différens noms, sa toute-puissance, sa justice, sa bienfaisance, &c. Quelques siècles s'écoulerent, & firent oublier l'esprit de l'institution du culte ; on confondit les attributs avec l'Etre même ; il ne fut plus à la fois tout-puissant, sage, juste ; on crut que l'Etre tout-puissant n'étoit pas l'Etre sage, & que l'Etre juste n'étoit aucun de ces deux. On méconnut la divinité ; on la décomposa, pour ainsi dire, afin de multiplier les protecteurs dont l'homme avoit besoin : & la foiblesse, fille de l'ignorance, ne put se rassurer qu'à l'abri de la foule des dieux qu'elle se créa. C'est peut-être sous ce point de vue qu'il faut envisager l'établissement du polythéisme. On trouve

dans les écrivains payens des détails qui favorisent cette opinion (1).

L'écriture affocie par-tout l'idolâtrie avec la magie ; elle donne la même époque à leur origine. Il n'est pas question d'examiner en quoi consiste cette science absurde , & ce qu'il faut penser de ce qu'on en raconte. Quelques connoissances physiques la firent naître ; l'ignorance admira , & la crédulité lui enfanta des prodiges. C'est par la divination qu'il me semble qu'elle a dû commencer ; ceci posé , son origine ne fera pas difficile à découvrir.

Les sacrificateurs , comme je l'ai observé , ne négligoient rien pour augmenter la considération dont ils jouissoient. Quoiqu'ils se livrassent à une ambition coupable , ils ne laissoient pas d'être utiles aux hom-

(1) Janus avoit plusieurs noms relatifs aux divers emplois que les anciens avoient voulu lui donner :

Præideo foribus cæli cum mitibus horis ;

It , redit officio Jupiter ipse meo.

Inde vocor Janus : cui cum cereale sacerdos

Imponit libum , mixtaque farra salsi ;

Nomina ridebis : modo namque Patulcius idem ,

Et modo sacrificio Clusius ore vocor.

Scilicet alterno voluit rudis illa vetustus

Nomine diversas significare vices.

OVID. Fast. Lib. 1. vers. 125. & seq.

Il en fut sans doute de même de l'Etre-suprême au commencement des siècles ; n'est-il pas vraisemblable que l'ignorance ait fait ensuite des dieux de chacun de ses noms ?

mes ; & cela serviroit à les excuser , si l'imposture pouvoit jamais l'être. Ce sont eux qui inventerent la médecine. Le hasard , une étude plus attentive de la nature , leur firent connoître différens remèdes ; ils s'appliquèrent à l'art de guérir. Les humains affligés par des maladies , recouroient à leurs dieux pour en obtenir du soulagement ; ils s'adressoient toujours à leurs prêtres , qui avoient eu soin de se placer de bonne heure entre eux & la divinité ; ceux-ci leur donnoient des conseils ; ils ne manquoient pas d'attribuer leurs succès à tel sacrifice , fait dans telle occasion , & sur tel autel. Cette précaution adroite leur laissoit la liberté de rejeter l'impuissance de l'art sur le courroux du ciel , ou sur les dispositions du malade , qui n'étoient pas assez pures pour obtenir un miracle.

En égorgeant les victimes , en les ouvrant , les sacrificateurs en examinoient les parties intérieures , & par la structure de leurs corps , apprenoient à connoître le mécanisme de celui des hommes ; c'est ce qui donna vraisemblablement les premières notions de l'anatomie. Ils sentirent l'importance de ces observations , & s'attachèrent à les multiplier. Un superstitieux , dont l'imagination étoit vive , réfléchissant sur l'attention du sacrificateur dans ces occasions , put penser qu'il cherchoit à pénétrer un secret dans les entrailles de la victime , qu'il y découvroit si les dieux accepteroient ou non le sacrifice , & si l'objet pour lequel il étoit offert , leur étoit agréable. Cette supposition n'est pas sans vraisemblance. Cet homme ayant eu une pareille idée , se hâta d'en faire part au prêtre , soit pour s'éclaircir , soit pour se faire honneur de sa pénétration. On conçoit aisément que ce dernier saisit cette idée , & se garda bien de le détromper d'une opinion qui ne pouvoit

qu'ajouter au respect & à la vénération qu'on lui portoit.

La divination une fois trouvée , il fut facile d'aller plus loin ; & d'erreurs en erreurs , on ne dut pas tarder d'arriver à la magie.



CHAPITRE II.

De l'origine du Culte du Feu Sacré.

On vient de voir comment l'idolâtrie s'est introduite ; il se peut qu'elle se soit établie d'une autre manière. On est libre d'adopter l'opinion que l'on voudra sur cet article ; elles doivent être toutes regardées comme fort indifférentes ; la plupart ne sont que des rêveries, quelquefois ingénieuses, & je n'exige pas plus de confiance pour celles que je présente.

Le culte du Feu a-t-il eu la même origine ? On s'est plu généralement à le confondre dans la foule des superstitions qui ont rempli le monde ; il est permis de penser qu'on a eu tort, & il ne sera peut-être pas difficile de le démontrer.

Dès l'antiquité la plus reculée, le Feu a été un objet de respect pour les hommes ; comment cette idée de vénération est-elle entrée dans les esprits ?

Le Feu servoit à toutes les cérémonies religieuses ; point de sacrifices où il n'eût une place ; il consumoit les holocaustes de nos premiers parens ; il descendoit quelquefois du ciel pour les embrâser sur l'autel ; Dieu même ne s'offrit jamais à leurs regards que revêtu d'un corps lumineux : que de titres pour rendre cet élément respectable ! Les hommes, témoins de ces apparitions brillantes, convaincus de la spiritualité de leur créateur, n'osèrent en faire l'image, parce qu'ils ne concevoient pas quelle forme ils pourroient lui donner ; ils cherchèrent, dans les objets les plus pompeux de l'univers, ce qu'ils pensèrent devoir le représenter mieux à leur imagination.

Le soleil remplissant la terre & les cieux de ses rayons ; échauffant la nature & la fécondant , mûrissant les fruits , fut bientôt regardé comme le symbole éclatant de cette divinité bienfaisante ; la lune & les étoiles , qui jettoient leurs feux pendant l'obscurité de la nuit , leur semblèrent destinées à embellir sa demeure & son trône. On se tourna devant ces astres toutes les fois qu'on voulut adorer l'Être-suprême ; l'éclat & la majesté de ces objets élevaient l'âme , & la dispoisoient à admirer la magnificence de leur auteur.

Tel fut sans doute le premier culte , le plus simple & le plus à la portée de l'intelligence bornée des humains. Bientôt les corps célestes , accessibles à nos seuls regards , leur parurent trop éloignés ; ils cherchèrent autour d'eux ce qui avoit le plus de ressemblance avec le soleil ; ils n'aperçurent que le Feu ; ils l'allumèrent de toutes parts ; il devint le signe visible d'un être invisible , qui fut révééré sous cet emblème. On l'entretint avec soin ; on le regardoit avec respect ; on savoit que la divinité s'étoit montrée quelquefois dans cet appareil ; on croyoit y voir encore. Quand , par hasard , il cessoit de brûler , la flamme , qui échauffoit l'imagination , ne subsistant plus , il sembloit que Dieu s'en étoit retiré ; on se hâtoit de la ranimer ; le zèle ensuite s'empressa de la nourrir. Cette opinion fit bientôt songer à conserver un feu perpétuel , qui devint sacré , lorsque le tems eut apporté quelques ombres sur le motif de cet usage.

Voilà ce que l'on peut dire de plus raisonnable sur l'origine de ce culte. Ce n'est pas qu'il ne fût facile d'imaginer de nouvelles conjectures. Peu de siècles ont été aussi fertiles en systèmes que celui-ci , & peu ont été moins crédules sur ces systèmes. Je pourrois en répéter quelques-uns , y ajouter , en retrancher , les déguiser sous une forme nouvelle , les faire cadrer

avec l'opinion que je voudrois embrasser. Je pourrois, pour expliquer l'établissement du culte du feu, prendre, suivant la coutume, les hommes à l'origine du monde, les fabriquer à ma fantaisie, les peindre dans ce prétendu état naturel qui n'exista jamais, supposer que les premières sociétés, sans arts, sans connoissance, sans industrie, n'avoient aucune idée du Feu; le hasard le leur montra. La foudre en tombant embrâsa quelques arbres; des vents violens, agitant une forêt, pressant fortement les branches les unes contre les autres, parvinrent à l'enflammer. Ce phénomène terrible attira l'attention des hommes grossiers & nouveaux; l'incendie & ses suites, les dangers auxquels ils se virent exposés par l'ignorance où ils étoient de ses effets, les jetterent dans la consternation & dans l'effroi. L'expérience les rendit prudents; ils s'accoutumèrent à ce spectacle, apprirent l'utilité qu'on pouvoit tirer de cet élément. Le hasard, qui le leur avoit procuré, les en priva; ils ignoroient la maniere de le renouveler; ils attendirent avec empressement quelque accident qui le leur rendît: le tems l'amena. Instruits par le passé, ils songerent aux moyens de le conserver; ils dressèrent un bûcher qu'ils embrâserent avec le secours que la fortune leur avoit fourni; ils apportèrent toute leur attention à ne le pas laisser éteindre. Le besoin, fondé sur le défaut d'industrie, donna donc l'origine au Feu perpétuel; la superstition consacra cet usage, qui devint enfin religieux.

Cette idée, qui n'est pas neuve, pourroit faire fortune auprès de quelques esprits; malheureusement elle est contredite par l'histoire ancienne, sacrée & profane; ce n'est pas cependant qu'une pareille contradiction inquiète beaucoup aujourd'hui; la plupart des faiseurs de systèmes ne s'en embarrassent gueres; mais, comme j'é l'ai déjà remarqué, les nouvelles

conjectures ont peu de crédit ; il n'est plus permis de se livrer à son imagination : c'est à celles des autres qu'il faut recourir, c'est-à-dire, à celle des écrivains qui ont vécu avant nous. On ne prétend point pour cela qu'ils aient vu plus clair dans les ténèbres de l'antiquité ; mais leurs opinions sont accréditées depuis long-tems, & quelques siècles donnent un grand poids à une opinion. On fait cependant que trois mille ans de plus ou de moins n'empêchent pas une absurdité d'être une absurdité. Le vrai est que le culte du Feu, selon les monumens les plus anciens, a commencé dans la Chaldée ; que dans cette contrée, qui a été le berceau des hommes, on n'a pas ignoré l'usage de cet élément ; & que si l'on n'en a point trouvé chez quelques Sauvages de l'Amérique, cela ne fait rien à l'Asie, d'où sont parties les premières peuplades pour se répandre partout, & où les premiers arts ont pris naissance ; je reviens au Feu Sacré.

On a vu ce culte extrêmement pur dans son origine ; il le devoit être. Les opinions des payens sur le Feu, après plusieurs siècles de superstitions, contiennent encore des restes de cette pureté primitive ; il ne faut que jeter les yeux sur leurs écrits. Selon Varron, le Feu étoit l'âme de la nature. Plutarque ajoute quelque chose de plus précis. *Le Feu, dit-il, est l'image la plus brillante du pouvoir immortel, dont la main arrange & conserve l'univers ; il est le principe de tout, l'âme du monde.*

On regardoit tellement le Feu comme l'image de la vie, qu'on plaçoit des flambeaux éteints sur les tombeaux ; on en mettoit d'allumés entre les mains des nouveaux époux ; on en donnoit de semblables à l'Hymen & à l'Amour. La fable de Prométhée étoit fondée sur cette opinion : il déroba le Feu du ciel pour animer l'homme. Les anciens regardoient

doient donc cet élément comme la vie , l'ame du monde.

Si dans les tems les plus éloignés de ce culte , lorsque la superstition & l'erreur avoient fait perdre aux humains toutes les connoissances les plus saines de la divinité qu'ils déshonoroient dans leurs fables , ils conserverent cependant ces idées sur le Feu : n'est-il pas naturel de penser qu'elles étoient nées dans les premiers âges , où les hommes devoient être plus simples , plus pénétrés des merveilles de l'Etre qu'ils adoroient , & qu'elles ont surnagé en partie sur le vaste océan des erreurs qui couvrirent ensuite la face de la terre ?



C H A P I T R E I I I.

Du culte du Feu chez les Chaldéens & les Perses.

Les Babyloniens sont le premier peuple qui ait existé sur la terre après le déluge ; les monumens profanes , conciliés avec les sacrés , laissent peu de doutes à cet égard. On a voulu , je ne fais trop pourquoi , les faire précéder par les Assyriens , en faisant un seul homme de Nimbroth & d'Assur , quoique l'écriture les distingue ; on a aussi quelquefois donné l'honneur de la primauté aux Egyptiens , parce qu'il nous reste plus de fables sur leur compte que sur tous les autres. Ce n'est pas ici la place de ces discussions ; il faut s'en tenir à l'opinion des historiens les plus exacts , & supposer vrai le plus vraisemblable.

Nimbroth fut le fondateur de la Babylonie ; la Chaldée en formoit une division ; ses habitans s'appliquant à l'étude , multipliant leurs connoissances , devinrent les savans & les prêtres de ce royaume ; ce fut parmi eux que le culte du Feu commença.

Une mauvaise physique , de vains raisonnemens sur ce qu'il falloit adorer , corrompirent ce culte si pur dans son origine , & sûrement digne de l'Etre auquel il étoit rendu , puisqu'il n'avoit pas encore ordonné celui qu'il exigeoit. On regarda bientôt le Feu comme le principe de tout , parce qu'il anime & dévore tout. Le soleil , la lune , les étoiles , l'armée entière des cieux , cessèrent d'être les simples images de la divinité , & reçurent directement les vœux , les hommages & les sacrifices. La première époque de l'établissement du Sabéisme n'est pas connue ; il

paroît seulement qu'elle précéda la naissance d'Abraham. Quelques savans, le docteur Hyde sur-tout, croient que ce patriarche entreprit de ramener ses contemporains à la pureté du culte primitif; ses soins, selon eux, s'étendirent principalement aux Perses. J'ignore la raison de cette préférence, puisqu'ils n'étoient pas ses compatriotes comme les Chaldéens, & que la religion fut infiniment moins altérée chez eux qu'à Babylone.

Ces peuples, connus dans l'ancien Testament sous le nom d'Elamites, datent aussi d'une antiquité très-reculée; ils embrassèrent le culte des Chaldéens; ils en reçurent aussi le Sabéisme, mais les superstitions y firent peu de progrès. S'ils ajoutèrent quelques cérémonies absurdes à leur religion; ils en conservèrent le fond, l'essentiel, le dogme de l'unité de Dieu; ils concurent toujours cet Etre, comme invisible, infini, tout-puissant, incréé; ils ne permirent point qu'on en traçât des images; ils n'employèrent jamais les métaux, ni la pierre pour représenter le Dieu qu'ils révéroient; ils ne lui bâtirent aucun temple; ils ne souffrirent point que le maître de l'univers fût enfermé dans une enceinte étroite; ils le croyoient présent par-tout, & l'invoquoient par-tout; ils n'imaginoient pas qu'il y eût des lieux privilégiés, d'où il les entendoit mieux. Ce ne fut qu'après plusieurs siècles qu'ils sacrifièrent sur des montagnes; la foiblesse cherchoit à se rapprocher de la divinité, & la superstitieuse ignorance croyoit y parvenir en quittant la plaine. Ils eurent aussi des pyrées, où ils nourrissoient le Feu sacré; mais ces pyrées n'étoient pas tout-à-fait des temples; on n'y appercevoit ni ornemens, ni magnificence; c'étoit une enceinte de murs, simple, sans faste & sans toits; au milieu s'élevoit un autel sur lequel on voyoit le brasier sacré. On n'y renfermoit pas la divinité; on y plaçoit le symbole de la

pureté ; on ne pouvoit le conserver que dans des endroits spécialement destinés à cet usage ; il falloit qu'il fût à la portée de ceux dont le zèle vouloit l'entretenir. Ces pyrées ne furent établis que dans la suite , & par Zoroastre.

Vers le déclin de l'ancien empire des Perses , quelques-uns de leurs rois introduisirent le culte de Vénus ; mais ce culte fut condamné par les mages ; ils persisterent à croire l'existence d'un Dieu unique , éternel , & transmirent ce dogme à leur postérité. Les Parfis le respectent encore aujourd'hui ; les persécutions des inahométans n'ont pu les détourner de la religion qu'ils tiennent de leurs ancêtres ; elle n'est point idolâtre ; si elle l'avoit été autrefois , comment ne le seroit-elle plus aujourd'hui ? Ce n'est guères l'effet de l'erreur de s'épurer avec le tems ; on voit , au contraire , la vérité s'obscurcir de siècle en siècle , & se changer en erreur.

Le docteur Hyde , qui a fait de grandes recherches sur la religion des anciens Perses , l'a suffisamment lavée du reproche d'idolâtrie ; il a poussé l'attention jusqu'à s'informer exactement des sentimens actuels des Parfis à l'égard du soleil & du Feu ; les prêtres , auprès desquels on chercha ces éclaircissimens , répondirent : » Nous n'adorons ni le Soleil ,
 » ni les astres ; nous ne leur rendons aucun hon-
 » neur particulier ; si nous nous tournons vers eux
 » en priant , c'est que nous ne connoissons rien qui
 » ait plus d'éclat «.

On ne fait pas précisément en quel tems ce culte fut établi dans la Perse , ou le pays d'Elam ; les historiens Persans assurent que Kéyomaras , leur premier roi , l'introduisit dans ses états. Ce Kéyomaras paroît à bien des savans être le même que Déjocès. Quoi qu'il en soit , ce culte devoit être bien ancien , puisque l'opinion générale des Perses étoit qu'il avoit commencé avec leur monarchie.

J'ai déjà dit que quelques écrivains regardent Abraham comme le restaurateur de cette religion ; les Perses vont plus loin ; ils lui en attribuent l'établissement. Les Sabéens ont aussi voulu voir en lui l'auteur de leurs superstitions ; les uns & les autres ont appelé leur foi *Kish-Abraham*. Ils prétendent qu'ils tiennent de lui leurs livres sacrés. Les Parfis croient eux-mêmes qu'il demeura dans la ville de Balch. Il se peut que quelques-uns des dogmes de leur croyance aient été conformes à celle de ce patriarche ; mais il n'est pas certain qu'il soit allé dans leur pays ; sa réputation s'y fera répandue , & on aura songé à le faire regarder comme le fondateur de ces cérémonies religieuses pour les rendre plus respectables.

Les Grecs ont représenté le Perses comme des idolâtres grossiers , qui ne connoissoient pas d'autres dieux que le Soleil & le Feu ; mais ceux-ci se justifient de cette imputation. On peut les croire mieux instruits de leurs propres antiquités que ne l'étoient les Grecs. Un voyageur ne connoît jamais si bien les coutumes d'une contrée , que les habitans même qui y sont soumis. Des objets le frappent ; il exerce son imagination pour en découvrir les causes ; rarement il en demande l'explication ; si quelquefois il daigne prendre cette peine , il ne fait pas grand cas de ce qu'on lui apprend , lorsque cela n'est pas conforme à sa manière de voir & de penser. Ce fut sur-tout le défaut des voyageurs Grecs ; de-là viennent leurs jugemens précipités , les fables dont ils ont semé leurs écrits. Des hommes , qui adoroient des dieux corporels , qui n'avoient aucune idée de la spiritualité , pouvoient-ils la trouver nulle part ? La haute opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes , le mépris général qu'ils faisoient de toutes les autres nations , ne leur permettoient pas de penser qu'il existât des coutumes sages au-delà des bornes de la Grèce ; s'ils en

appercevoient , ils détournoient les yeux ; ils aimoient mieux remplir leurs écrits de ce qu'ils inventoient que de ce qu'ils voyoient ; aussi nous ont-ils donné beaucoup de romans pour l'histoire

Ils appelloient les Perses *cultores elementorum*. En examinant la conduite des Parsis modernes , & leurs usages , qu'ils ont évidemment reçus de leurs ayeux , on voit que cette accusation n'est point fondée. Ils regardent les élémens comme la semence de tous les êtres ; ils s'attachent , en conséquence , à les préserver de souillures. Leur attention a principalement pour objet le Feu & l'Eau ; dans le premier ils révérent la divinité ; l'autre sert à leurs purifications. Rien de plus ancien que cette pratique ; la pureté du corps est l'emblème de celle de l'ame. Les maladies qu'engendroient la mal-propreté , firent sentir de bonne heure aux peuples qui vivoient dans des climats chauds , la nécessité des ablutions fréquentes ; un principe de religion se mêla dans la suite à cette institution politique ; elle devint plus sacrée ; les mages ne pouvoient approcher des pyrées sans cette préparation.

Les monumens qui restent des anciens Perses , offrent souvent des statues de princes prosternés devant le Soleil & le Feu ; on en a conclu qu'ils les adoroient ; mais n'est-il pas naturel , lorsqu'on veut peindre un homme occupé à quelques exercices de piété , de le mettre dans la situation où il est ordinairement , lorsqu'il prie ? On objecte encore les représentations du soleil , des planetes , &c. qu'on trouvoit autrefois dans ce pays , & dont on voit encore des restes. Ces figures purent , il est vrai , devenir dans la suite les objets d'un culte idolâtre parmi les peuples de l'Orient ; mais est-il déraisonnable de penser que les mages ne regardoient ces représentations que comme des images symboliques du vrai système de l'univers ? On sait qu'ils étoient as-

tronomes ainsi que les Chaldéens. Cette explication naturelle se présentait au premier coup-d'œil ; c'est peut-être pour cette raison qu'on en a cherché d'autres ; le moins vraisemblable est ordinairement plus merveilleux ; & il y a toujours des gens faits pour le préférer.

Les Perses ont quelquefois varié dans leurs idées sur le Soleil ; les uns le regardoient comme le trône de Dieu , d'autres comme le paradis , le plus grand nombre comme l'emblème de la divinité ; aucun n'imagina que *Mithra* fût un dieu. Leurs prières , adressées à cet astre , commençoient & finissoient par les louanges de l'être qu'il représentoit. Lorsque les mages se dispoisoient à se rendre au pyrée , ils se purifioient ; ils se revêtoient ensuite d'habits blancs , mettoient une mitre sur leurs têtes , & un voile d'un tissu délié devant leur bouche , afin que leur haleine même ne souillât point le Feu sacré. Ils s'approchoient de l'autel d'un air religieux , lisoient plusieurs prières , & à la fin de la cérémonie , jettoient dans le brasier une branche de quelque arbre sacré. Le peuple , pendant ce tems , s'humilioit devant son auteur , le remercioit , & lui demandoit les grâces dont il avoit besoin. Dès que le service étoit fini , chacun se retiroit en silence ; on ne voyoit ni tumulte , ni désordre. Avant que l'assemblée se séparât , le mage ne manquoit pas de l'avertir que ce n'étoit pas à la flamme qu'elle appercevoit , qu'elle venoit de rendre ses hommages , mais à l'Être invisible , à qui seul ils étoient dûs. Dans les sacrifices , on avoit soin d'écarter du brasier sacré tous les corps étrangers ; le roi , les principaux satrapes se faisoient un devoir de contribuer à son entretien ; dans certains jours de l'année , ils y jettoient eux-mêmes des huiles précieuses , des aromates , & ces cérémonies s'appelloient *Epulæ Ignis*.

Ce peuple célébroit autrefois, comme les Parfis le font aujourd'hui, six fêtes dans l'année, en mémoire des six saisons qu'ils prétendent que Dieu employa à la création du monde. Cette opinion cosmogonique se rapproche de celle des Chaldéens, & ne diffère de la nôtre que par le tems. A la fin de chaque fête, ils jeûnent pendant cinq jours, parce que Dieu, selon eux, se reposa autant de tems à la fin de chaque saison.

Parmi les coutumes qu'ils observent encore, en voici quelques-unes qui sont très-anciennes. Lorsqu'un enfant vient de naître, il est porté dans le pyrée. Le mage, auquel on le présente, lui donne un nom que les parens ont ordinairement choisi; il verse ensuite de l'eau dans une écorce d'arbre, lui en fait boire quelques gouttes, en suppliant le ciel de le purifier des souillures que lui ont communiqué son pere & sa mere. Cette espèce de baptême intérieur est expressément recommandée.

A l'âge de sept ans, l'enfant est élevé par les mages, qui lui apprennent sa religion; lorsqu'ils le trouvent suffisamment instruit, ils lui permettent de prier pour la première fois devant le Feu sacré; il n'y est point admis sans quelques cérémonies, sans doute mystérieuses, qui lui en montrent l'importance. Dans cette initiation, les mages lui donnent un peu d'eau à boire, & lui font mâcher une feuille de laurier.

L'opinion des Perses sur la vie à venir, sur la miséricorde, & sur la bonté divine, étoit très-saine & très-sage. Dès qu'un d'eux touchoit à ses derniers instans, on appelloit un mage; il se penchoit vers l'oreille du moribond, & prononçoit à voix basse, mais avec ferveur, cette prière touchante qui mérite d'être rapportée: » Etre éternel & tout-puissant, créateur & conservateur! Tu nous as commandé de

» ne point t'offenser : & cet homme t'a offensé. Tu
 » as voulu qu'il fût bon : & il a fait du mal. Tu as
 » exigé qu'il t'honorât du culte qui t'est dû : & il a
 » négligé ton culte. Maintenant, ô Dieu, dont la
 » clémence égale le pouvoir, pardonne-lui ses offen-
 » ses, ses fautes, ses négligences, & daigne le re-
 » cevoir dans ton sein «.

Tel étoit le culte des anciens Perses, avant que le tems & l'erreur l'eussent altéré ; tel il fut, après qu'il eut été rétabli par Zoroastre. On ne peut gueres, en parlant du Feu sacré, se dispenser de faire mention de cet homme célèbre : je présenterai quelques traits de sa morale & de sa vie.



C H A P I T R E I V .

De Zoroastre ou Zerdust.

Il y a peu d'hommes dont on ait eu des opinions plus singulieres que de Zoroastre ou Zerdust ; on en a fait alternativement un prophete , un philosophe , un imposteur. On a fondé ces différentes idées sur ce qu'on rapporte de lui. On n'a pas assez examiné les motifs de ceux qui ont donné l'histoire de sa vie. Ses sectateurs étoient des enthousiastes , & conséquemment ils ont débité mille fables sur son compte. Les autres , attachés à une religion différente , se sont laissé emporter par leur zele , & n'ont pas cru qu'un homme , qui ne pensoit point comme eux , pût ne pas être un scélérat. Peu ont parlé de lui avec impartialité. Ce n'est donc pas dans ses biographes qu'il faut chercher à le connoître ; il faut le voir dans sa morale : elle est consignée dans ses écrits.

Avant d'examiner ce que l'on doit penser de lui , il est bon de dire un mot du tems où il vécut.

On a beaucoup varié sur ce sujet ; les Grecs , sans s'en appercevoir , ont multiplié Zoroastre , & ne se sont point donné la peine de nous apprendre quand il a existé. Leurs commentateurs , persuadés que cet homme étoit le fondateur du magisme , ont essayé de découvrir le siecle & le pays où il naquit , à travers les nuages & les mensonges dont leurs guides avoient enveloppé son origine. Comme ils convenoient que le culte du Feu étoit ancien dans la Chaldée , & qu'il avoit précédé Abraham , ils reculèrent la naissance de Zoroastre ; cela étoit assez facile , puis-

que les Grecs sembloient en indiquer plusieurs ; on pouvoit en détacher un , pour le porter à l'époque dont on avoit besoin.

Dans la suite , on s'avisa de jeter les yeux sur les écrivains orientaux qu'on avoit négligés. On trouva qu'ils parloient d'une manière précise du tems où parut cet homme fameux , qu'ils appelloient Zerdust. On n'osa pas donner un démenti à des Persans sur un point aussi important de leur histoire , qu'ils devoient raisonnablement connoître aussi bien que les Grecs ; mais on ne voulut point abandonner pour cela le premier Zoroastre ; on aima mieux en faire un second ; les Grecs , dans cette occasion , furent d'un merveilleux secours. On créa donc deux Zoroastres , l'un auteur du magisme , Assyrien & contemporain de Ninus : l'autre restaurateur de ce culte , & Persan , contemporain de Darius , fils d'Histaspes. Il ne leur auroit pas été difficile d'en faire un troisième & un quatrième ; leurs garants , les Grecs , y avoient pourvu. C'est , sans doute , ce nombre qui a donné lieu à ces opinions ridicules , qui ont fait chercher Zoroastre dans Abraham & dans Moïse.

Il paroît clair que ces deux Zoroastres ne forment qu'un seul homme , & que c'est aux Perses qu'il faut recourir pour en savoir l'histoire. Le livre de Zerdust existe encore ; il ne s'y annonce point comme le fondateur , mais comme le restaurateur de la religion. Cela est conforme avec ce qu'en disent les auteurs orientaux , & c'est un titre pour s'en rapporter à eux de préférence.

Ils le font paroître sous le regne de Gushtasp , qui est le même que le Darius dont je viens de parler. Ils prétendent qu'il naquit Juif , ou que du moins il passa sa première jeunesse dans la Judée , au service d'un prophète.

On s'attend bien que cette partie de sa vie a oc-

caſſonné des recherches curieufes ; on a voulu découvrir quel étoit ce prophète ; on l'a trouvé ſuccellivement dans Elie , dans Eſdras , dans quelques-uns des diſciples de Jérémie ; Prideaux rejette Elie & Eſdras ; l'un parce qu'il eſt trop ancien ; l'autre parce qu'il eſt trop moderne , & s'arrête à Daniel ; le docteur Hyde préfère Eſdras. Les mahométans racontent une petite anecdote qui, ſi elle étoit vraie , pourroit déterminer ce que l'on doit croire au milieu de cette diverſité d'opinions. Ils diſent que Zerduſt fit une friponnerie au prophète qu'il ſervoit ; que celui-ci pria Dieu de le frapper de la lepre , & que cette prière fut exaucée. Dans ce cas , Zerduſt pourroit bien avoir été le ſerviteur d'Elifée.

De graves auteurs ont adopté cette conjecture ; mais l'autorité ſur laquelle elle eſt fondée , n'eſt ſans doute pas irrécufable. Les muſulmans haïſſent les adorateurs du Feu ; ils peuvent avoir voulu faire mépriſer le légiſlateur de ces derniers , en mettant ſur ſon compte une friponnerie qui ne ſeroit pas trop ſéante dans un homme de ſon caractère. Le mal que dit un ennemi ne doit point être cru ſans examen ; cet examen eſt impoſſible ici ; il vaut mieux ne s'attacher à aucun ſentiment , que d'en adopter un dont le fondement eſt ſoupçonné de calomnie ; d'ailleurs qu'importe ? Ces recherches ſont de pure curioſité ; malheur à qui y attacherait une plus grande importance.

On ne ſait ni quand , ni comment Zerduſt quitta la Judée ; il vint en Perſe , & s'établit dans la province d'Aderbayagjan , où demeuroient les prêtres du Feu ; ce fut là qu'il ſe donna pour prophète. Khondemir , hitorien Perſan , dit que Zerduſt ayant appris , par ſes connoiſſances aſtrologiques , qu'il alloit paroître un grand prophète , & ne le voyant point arriver , s'appliqua cette prédiction ; pour la remplir ,

il se retira dans une caverne, où le diable lui apparut, revêtu d'un corps lumineux, & dans plusieurs conférences qu'il eut avec lui, l'instruisit de ce qu'il devoit annoncer.

Tout ce passage de Khondemir est vraisemblable, à l'exception de la prédiction & de l'apparition du diable; mais un bon musulman ne pouvoit guere parler autrement d'un législateur, dont le culte est pros crit par sa loi. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce passage a servi à plusieurs savans, pour prouver que Zerdust fut un imposteur, quoiqu'ils ne croient pas qu'il ait été visité par le diable. Ils disent sérieu sement que tous les fourbes célèbres n'ont pas manqué d'agir de cette maniere, & de chercher, comme lui, la retraite; ils rappellent la caverne de Mahomet, où il supposoit avoir des conversations familières avec l'ange Gabriel. Cet argument, loin de prouver pour eux, établiroit fortement le contraire. Ils n'obser vent pas qu'on a vu des philosophes s'éloigner du monde pour méditer avec plus de loisir & de tran quillité; on pourroit leur citer Epictete & quelques autres, qui avoient des *cellules* retirées; ils oublient le voyage de Moysé dans la Chaldée, où il garda pendant si long-tems les troupeaux de son beau pere; ils ne songent point que ce fut dans un désert que Dieu lui apparut au milieu d'un buisson ardent; ils ne se rappellent plus son séjour sur la montagne, où l'Eternel lui donna la loi, & où il demeura qua rante jours, seul & en conférence avec la Divinité. Je pourrais ajouter que les prophetes aimoient & cherchoient la solitude; je pourrais les faire souvenir aussi que Jesus se prépara à sa mission par un séjour, & par un jeûne de quarante jours dans le désert (1).

(1) La retraite de Zerdust ne prouve donc rien con tre lui; si Mahomet employa ce manège, quelle consé-

Le tems que Zerdust passa dans sa caverne , n'est point déterminé ; on fait seulement qu'à son retour , il remit à Gushtasp , douze volumes , qui contenoient chacun cent peaux de velin. Ce nombre paroît exorbitant au premier coup-d'œil ; mais si l'on considère que les caractères des anciens Perses tenoient beaucoup d'espace , & que Zerdust écrivit les principes de sa croyance , ceux de la plupart des sciences , & sa propre histoire , il n'aura rien de fort extraordinaire.

C'est dans cet ouvrage qu'on peut voir si l'accusation d'imposture est fondée. Qu'enseigne Zerdust ? La réalité , l'unité d'un être existant par lui-même , auteur de la lumière & des ténèbres , & de la nature entière , admirable dans tous ses ouvrages , aussi grand dans la création de l'insecte imperceptible à nos sens , que dans celle de l'univers. L'homme doit l'adorer d'esprit & de cœur , & sans songer à en faire l'image , élever ses regards jusqu'à la plus brillante des créatures connues , chercher le symbole de la Divinité , où elle a mis la plus éclatante empreinte de sa grandeur , mériter ses faveurs par la tempérance , la justice , la bienfaisance & la piété , jusqu'à ce qu'il lui plût de l'éclairer davantage par le moyen du grand prophète qu'elle devoit envoyer un jour.

quence en peut-on tirer ? Je n'apperçois que celle-ci. Il étoit instruit des prodiges dont Dieu s'étoit servi pour garantir les nouvelles lumières & les nouvelles loix qu'il daigna donner aux hommes ; il ne pouvoit montrer de semblables preuves de sa mission ; pour s'assurer la confiance & la vénération des peuples , il tâcha d'imiter , en quelque façon , la marche mystérieuse qu'avoient suivie les interprètes sacrés des volontés divines ; & sa conduite , à cet égard , rend témoignage à la vérité des miracles opérés par le ciel en faveur de notre religion.

Ces derniers mots annoncent assez clairement la venue du Messie ; & c'est ce qui a donné lieu à quelques-uns de regarder Zerdust comme un prophète ; il en faudroit sans doute moins pour lui mériter le nom de philosophe ; on ne peut le lui refuser sans injustice.

Il est difficile , en examinant ces dogmes , de les croire l'ouvrage de l'imposture. Les orientaux rapportent de cet homme une infinité de traits , qui ne marquent pas un ambitieux ; car il devoit l'être , s'il étoit un fourbe. Il vivoit dans la plus grande frugalité , vêtu d'habillemens grossiers , fuyant le tumulte , paroissant rarement à la cour du roi , & ne le flattant jamais , lorsqu'il y étoit appelé. Les mages ne l'auroient point secondé ; ils connoissoient la vertu , ils la respectoient ; sans cela , se seroient-ils soumis aux loix que leur imposa Zerdust ? Il corrigea le culte , & ne toucha aux mœurs que pour en rendre la pureté durable.

On comptoit trois degrés hiérarchiques dans l'ordre des mages. Le premier étoit composé des prêtres ordinaires , soumis à des inspecteurs , qui formoient le second , & qui se trouvoient eux-mêmes subordonnés à l'archi-mage , qui étoit le chef de la religion. Parmi les préceptes que leur avoit donné Zerdust , on remarquoit ceux-ci.

Ils ne devoient rien désirer de ce qui appartenoit à autrui : envier ce que l'on n'a point , c'est paroître mécontent de l'ordre établi par la Providence. Ministres d'un Dieu de vérité , ils ne pouvoient ouvrir leur bouche au mensonge. Satisfait de son emploi , chaque mage étoit obligé d'y fixer tous ses soins , sans s'occuper du temporel , de se contenter du nécessaire , & de n'avoir pas de superflu ; l'étude du livre de la loi lui étoit essentiellement prescrite , afin qu'il fut en état d'instruire les autres. La pureté lui étoit re-

commandée ; le pardon des injures n'étoit pas le moindre de ses devoirs ; le dieu , dont il étoit le ministre ; n'étoit-il pas offensé journellement , & ne versoit-il pas sans cesse ses bienfaits sur les hommes ?

L'archi-mage étoit soumis lui-même à ces préceptes ; on n'y reconnoît pas le ton d'un fourbe. Zerdust vouloit rendre les mages plus respectables ; pour y parvenir , il leur faisoit un devoir de toutes les vertus.

Selon l'usage de l'orient , il habilla quelques-uns de ses dogmes en paraboles , il établit ainsi cette doctrine consolante & nécessaire à la foiblesse humaine , qu'il n'est jamais trop tard de se repentir & d'obtenir grace. » Un homme étoit arrêté dans la » Géhenne ; son corps y étoit plongé tout entier ; » son pied droit seul étoit dehors. Pendant qu'il vi- » voit , il étoit souverain ; jamais il ne s'étoit servi » de sa puissance pour faire une bonne action ; uni- » quement occupé de ses plaisirs , du fond de son » palais où il se livroit aux voluptés , il gouvernoit » ses peuples avec un sceptre de fer. Un jour qu'il » étoit à la chasse , il vit une brebis prise par le pied » dans un hallier ; la faim la pressoit ; elle ne pou- » voit atteindre à l'herbe qui étoit devant elle. Tou- » ché de compassion pour la première fois , il des- » cendit de son cheval , & la dégagea. C'est en ré- » compensé de cette action que son pied n'est pas » dans la Gehenne. Hommes , ajoute alors Zerdust , » travaillez à faire le plus de bien qu'il vous sera pos- » sible , l'œil de l'Etre éternel est ouvert sur vous ; il » voit tout , & il n'est rien dont il ne tienne compte «.

Le livre qui contient cette doctrine & ces préceptes , s'appelle *Zund* ou *Zunda-Vesta* , qui signifie *allume feu*. Il est écrit dans les anciens caractères Persans ; le docteur Thomas Hyde avoit offert de le publier avec la traduction latine à côté ; mais cette

cette entreprise exigeoit des frais immenses; il demanda vainement des secours; personne ne l'aida, & cette idée expira avec lui.

Prideaux fait de grands éloges de ce livre; son témoignage ne peut pas être suspect, puisqu'il est un de ceux qui qualifient Zerdust d'imposteur. Il dit que tout ce qu'il contient est conforme à la vertu la plus pure & la plus austère, à l'exception de l'article de l'inceste, qui y est regardé comme une chose indifférente.

Quelques sçavans sont fâchés de cette restriction; ils se plaignent de ce que Prideaux n'a pas cité en preuve le *Zundâ-Vesta*, ou le *Sadder*, qui en est l'abrégé mis dans le langage Persan ordinaire. Ils ne se rendent point à l'autorité de Diogene Laërce, Strabon, Philon Juif, Tertullien, Clément d'Alexandrie, &c, qui sont les garants de Prideaux. Les historiens font voir, à la vérité, plusieurs incestes parmi les rois de Perse; mais on pense que ces monarques ont pu être incestueux, sans que Zerdust les y ait autorisés.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce philosophe; en parlant de la religion des Perses dans le chapitre précédent, j'ai donné une idée suffisante de ce qu'elle étoit avant & après lui. Les écrivains orientaux ont eu soin d'accumuler les miracles sur tous les momens de sa vie. Il seroit inutile de les répéter: ses actions sont moins intéressantes que sa morale; du moins la connoissons-nous telle qu'elle est & sans alliage. Il mourut à Balch, où il s'étoit retiré. Argjasp, roi de Touran, voisin & ennemi des Perses, ardent persécuteur des sectateurs de Zerdust, vint prendre cette ville à la tête d'une armée, détruisit les autels, & se servit du sang des mages pour éteindre le Feu sacré; celui de Zoroastre fut, dit-on, répandu dans cette occasion.

J'ai dit plus haut que ce fut ce philosophe qui fit bâtir des Pyrées; les perses croyoient que le Feu du ciel étoit descendu sur le premier qu'il avoit fait construire à Xis dans la Médie. Les mages l'entretenoient; ils y jettoient en secret des matieres combustibles, & disoient au peuple qu'il se conservoit sans secours. Ce charlatanisme étoit sans doute condamnable; mais on fait que dans les religions les plus saintes, on en a quelquefois employé de pareils; ces petites adresses ne nuisoient pas à l'essentiel, à la sagesse du culte; j'observerai encore que c'étoit le plus pur. Les Perses n'avoient pas reçu la religion des Hébreux; leurs hommages s'adressoient au même Dieu, avec des cérémonies différentes; ils étoient peut-être dignes de lui; on ne voit point qu'il exigeât que les autres peuples reçussent la loi qu'il avoit donnée aux Israélites; il n'en est question nulle part. Il leur ordonna de fuir l'idolâtrie & les idolâtres, d'exterminer ces derniers avec leurs dieux; mais il ne leur dit point de les instruire; & il ne paroît pas que les Juifs l'aient tenté.



C H A P I T R E V.

Des différentes Nations qui conserverent des Feux sacrés.

Ce n'est pas chez les seuls Chaldéens & les Perses qu'il faut chercher des Feux sacrés ; presque toutes les nations anciennes en ont eu ; on en vit chez les Egyptiens ; Diodore prétend que cette coutume étoit née parmi eux, d'où elle s'étoit répandue dans le reste du monde. Plutarque parle d'une lampe qui brûloit jour & nuit dans le temple de Jupiter Ammon ; on croyoit que le dieu même l'entretenoit ; le secret avec lequel les prêtres en renouvelloient l'huile, accréditoit cette opinion. Un miracle ajoute beaucoup à la crédulité, & quand on n'en a point, on en suppose : il ne faut pour cela que de l'adresse. Silius assure qu'indépendamment de la lampe, il y avoit aussi un brasier sur l'autel.

On n'a point assez de détails sur cette partie du culte Egyptien pour dire en quoi il consistoit ; la plupart des écrivains qui ont traité de la religion de ces peuples, ne se sont étendus que sur la multitude des superstitions grossières auxquelles ils étoient livrés ; on peut en conclure que le Feu n'étoit pas l'objet essentiel de leur culte, qu'il n'en faisoit qu'un accessoire, ou que s'il étoit particulièrement révééré, il l'étoit moins que les plantes qu'ils tiroient de leurs jardins, pour les porter sur l'autel, à côté des animaux qu'ils adoroient.

Parmi les fêtes qu'ils célébroient avec le plus de pompe, il en est une dans laquelle le Feu jouoit

un grand rôle ; c'étoit celle de Minerve , dont le principal temple étoit à Saïs. On choissoit la nuit pour cette solennité ; dès qu'elle étoit venue , chacun attachoit autour de sa maison , une quantité prodigieuse de lampes garnies d'huile où l'on avoit mis du sel ; elles répandoient une si grande clarté qu'on ne s'appercevoit pas de l'absence du jour ; leur arrangement & leur éclat formoient un spectacle agréable qui duroit toute la nuit. Cette espèce de réjouissance ne se bornoit point à Saïs ; tous ceux qui ne pouvoient pas se rendre dans cette ville , pratiquoient les mêmes cérémonies dans les endroits où ils se trouvoient. L'Egypte entière , éclairée ainsi , offroit un coup-d'œil singulier. On appelloit cette fête , *l'Illumination des Lampes*. Le motif ne nous en est point connu ; les Egyptiens en faisoient un mystère de leur tems : & trop de siècles se sont écoulés pour que nous puissions espérer de le découvrir aujourd'hui. La fête des *Lanternes* , si ancienne & si célèbre à la Chine , a beaucoup de ressemblance avec celle-là ; l'origine en est également ignorée ; ce peuple a perdu entièrement le souvenir des raisons qui l'ont fait établir , & les fables par lesquelles ils l'expliquent , ne valent peut-être pas mieux que nos conjectures.

L'espèce de rapport de guerres , de conquêtes qu'il y eut entre les Babyloniens , les Assyriens & les Medes , permet de penser que le culte du Feu fut reçu chez ces derniers. Le magisme , né dans la Chaldée , dut se répandre dans son voisinage , & s'étendre de proche en proche. Les superstitions sont actives , & se propagent aisément. Plutarque dit que les Assyriens & les Medes rendirent de grands honneurs au Feu.

Peut-être trouve-t-on des traces de cet usage chez les Phéniciens ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'y étoit aussi qu'accessoire. Auprès du temple

fameux de la déesse de Syrie étoit un lac où l'on conservoit & l'on nourrissoit des poissons sacrés. Ce lac avoit, selon les prêtres, deux cent brasses de profondeur. Au milieu s'élevoit un autel de pierre, qui sembloit flotter sur l'eau, parce qu'on ne découvroit pas les fondemens qui le soutenoient; sur cet autel brûloit continuellement un Feu, qu'on ne regardoit peut-être pas comme sacré, mais qu'on avoit soin d'entretenir toujours allumé, & dans lequel on jetoit sans cesse de l'encens. Les dévots se rendoient tous les jours à la nage auprès de cet autel, où ils venoient prier & apporter des offrandes.

Le peuple de Dieu eut aussi des Feux sacrés; l'Etre-suprême, dans l'ancien testament, se montre toujours sous cet emblème; il offre le Feu aux Israélites comme un objet de terreur & de respect; il les menace de flammes dévorantes; c'est au milieu de la foudre & des éclairs qu'il annonce sa présence sur le Mont-Sinai; il ordonne qu'un Feu perpétuel soit allumé sur l'autel dans son sanctuaire; il commande aux pontifes de l'entretenir en y jettant du bois soir & matin. L'origine miraculeuse de ce Feu ajoutoit à la vénération qu'avoient pour lui les Juifs; ce fut la main même de l'Eternel qui l'enflamma.

Aaron, devenu grand-prêtre, présentoit pour la première fois des sacrifices en cette qualité. *Le Feu sortit de devant l'Eternel, & consuma sur l'autel l'holocauste & les graisses.* Les commentateurs ont été embarrassés par ces mots : *Il sortit de devant l'Eternel.* Cet embarras a donné lieu à ces deux explications; la flamme descendit du ciel, ou de la nuée glorieuse qui couvroit le temple; ou bien elle sortit simplement du fond même du sanctuaire, inaccessible aux regards du peuple, & dans lequel le grand-prêtre n'entroit qu'une fois dans l'année.

Les commentateurs ont poussé leurs recherches &

leur curiosité plus loin ; ils ont voulu savoir en quel tems ce miracle arriva : si ce fut de jour ou de nuit. Ils conviennent assez que ce fut à l'heure du sacrifice du soir , parce que le récit de l'historien sacré conduit naturellement à cet instant , & qu'il leur paroît vraisemblable que Dieu l'ait choisi pour manifester sa puissance avec plus d'éclat , & pour témoigner qu'il étoit content des hommages qu'on lui avoit présentés dans la journée. Ces opinions , après tout , n'ont rien d'essentiel ; il n'y a que le fond qui soit de foi ; ainsi il est permis de choisir ; je crois qu'on peut s'en tenir à celle qui fait sortir le Feu du sein du sanctuaire , & qui fixe le miracle à l'entrée de la nuit.

Depuis ce tems , le Feu perpétuel devint nécessaire dans le tabernacle ; c'étoit devant lui que prioient les Hébreux. bien des personnes ont prétendu que ce fut à leur exemple que les autres peuples allumèrent des Feux sacrés ; mais ils n'ont pas fait attention que les Chaldéens en avoient dès avant Abraham ; que Moïse avoit voyagé dans ce pays où il en avoit vu ainsi que dans l'Egypte ; qu'il y en avoit en Elam ou en Perse , &c. D'autres se sont contentés de dire que le bruit du miracle opéré chez les Juifs , s'étant répandu , les autres nations s'empressèrent d'en imaginer de semblables. Pourquoi s'attacher à des suppositions sur des objets indifférens ? Il suffit de trouver l'essentiel attesté ; c'est la multitude des minuties qu'on s'efforce de rendre importantes , qui fournissent des armes à l'incrédulité. Le prodige , dont il s'agit , arriva dans le désert ; les Juifs alors n'étoient gueres connus ; ils ne le furent pendant long-tems que de leurs voisins ; à leur captivité à Babilone , ils trouverent que les Chaldéens se vantoient d'un pareil miracle , qui remontoit presque aussi haut que leurs observations astronomiques.

Outre ce Feu sacré, les Israélites avoient encore les lampes du chandelier d'or, qui, à en juger par divers passages de l'Ecriture, devoient brûler sans cesse dans le sanctuaire. Cette opinion est combattue par des savans, qui prétendent que le mot *sans cesse* ou *perpétuel*, n'a pas dans la langue sacrée la même étendue que dans les nôtres, & que souvent il signifie seulement ce qu'on fait tous les jours, quoiqu'il y ait des interruptions; ils imaginent, en conséquence, qu'on les éteignoit tous les soirs. D'autres répondent que vraisemblablement les prêtres avoient besoin de lumière pour les offrandes d'encens qu'ils faisoient pendant la nuit, & veulent que ces lampes fussent allumées tous les soirs, & éteintes tous les matins, parce que leur clarté devenoit alors inutile. On pourroit les concilier en supposant qu'il y en avoit toujours un certain nombre d'allumées, & que dans certains tems elles l'étoient toutes. Plusieurs Juifs sont de ce sentiment. On croiroit que sur ces matieres on devoit s'en rapporter à eux; malheureusement il n'est point de peuple qui soit moins instruit de ses propres antiquités; ils ont ajouté beaucoup de coutumes à celles qu'ils tiennent de Moïse; ils en ont oublié les motifs, où ils en rendent compte par des rêveries: je rapporterai celle-ci. La nuit du sabbat, ils éteignent tous leurs feux domestiques; ils ne conservent qu'une lampe dont le soin n'est confié qu'aux femmes. Leurs rabbins disent qu'ils observent cet usage en mémoire de ce que le soleil cacha sa lumière lors du péché d'Eve. Leurs femmes, en conséquence, sont obligées de rallumer le flambeau que notre mere commune a éteint.

De tout tems les Indiens nourrissoient un Feu sacré; les brachmanes le faisoient aussi descendre du ciel. Presque tous les peuples du Nord révèrent cet élément. La découverte du nouveau monde nous a

fait voir cette superstition chez les Péruviens, les Mexicains, & chez d'autres nations sauvages. L'époque de l'existence de ces peuples dans cette partie du monde nous est absolument inconnue ; on ne peut déterminer ni leur antiquité, ni celle de leurs erreurs. Il y avoit quelque ressemblance entre leurs coutumes & celles des Perses & des Romains ; je les remarquerai, lorsque l'occasion s'en présentera.

Les Grecs ont fait un usage plus étendu des Feux sacrés ; on croit communément qu'ils les devoient aux Perses ; le commerce & les guerres qu'ils eurent avec ce peuple, viennent à l'appui de cette opinion ; mais ces cérémonies leur étoient particulières longtemps avant qu'ils eussent eu aucune espèce de liaison avec ces Asiatiques, il est plus vraisemblable qu'ils les avoient reçues des Egyptiens avec le reste de leur théologie. Cecrops put les leur apporter, lorsqu'après avoir été exilé de l'Egypte, il vint dans l'Attique y fonder un royaume. Orphée, Dedale & Mélampe voyagerent dans cette contrée, où ils firent une récolte abondante d'erreurs & d'idolâtrie. Ce qui me semble prouver que le culte du Feu leur venoit principalement de ce pays, c'est que lorsqu'ils eurent chassé les Perses qui s'étoient flattés de les subjuguier, l'oracle de Delphes ordonna d'éteindre les Feux sacrés, parce que l'approche des Barbares les avoit fouillés, & d'en venir prendre de nouveaux sur l'autel commun d'Apollon. Il est possible que dans la suite, ils adopterent quelques-unes des cérémonies des Perses ; mais le fond de ce culte étoit déjà établi, & ils l'avoient tiré d'ailleurs.

Ils n'avoient gueres de temples où ils n'eussent des Feux sacrés ; on vient de voir qu'Apollon avoit le sien à Delphes ; le même dieu en avoit chez les Platéens & les Cyréniens ; selon Pausanias, la ville de Mantinée en conservoit dans le temple de Cérès

& de Proserpine ; on en trouvoit en Sicile dans celui de Vulcain. Les Capadociens avoient des pyrées à l'exemple des Perses ; les rois de Sparte imitoient ces monarques Afiatiques , en faisant porter un Feu sacré devant eux , lorsqu'ils alloient se mettre à la tête de leurs armées. Ils n'en conservoient pas seulement dans leurs temples : ils en avoient encore d'autres qui étoient l'objet d'un culte particulier : je veux parler de celui de Vesta , qui fut adorée par les Grecs , & surtout par les Romains ; mais avant d'entrer dans ces détails , il est nécessaire de dire un mot de cette déesse.



C H A P I T R E V I .

De Vesta.

Le Feu fut principalement honoré chez les Grecs sous le nom d'*Estia*, & chez les Romains sous celui de Vesta. D'Hilérus & Bochart ont cherché l'origine de ce culte dans les antiquités Juives. Ils dérivent le mot Vesta des Latins, & *Estia* des Grecs du mot Hébreu *Esch*, ou du Chaldéen *Eschja*. David Chytré les dérive tous de l'Hébreu, *Eschgal*, *Feu de l'Eternel*. Je croirois cependant qu'il faut s'en tenir à l'étymologie Chaldéenne. Le pere du peuple de Dieu, Abraham, étoit de cette contrée, & devoit parler la langue de son pays; le Feu y étoit déjà révééré depuis long-tems; ainsi il est, ce me semble, assez inutile de chercher ailleurs la source de ce mot. Peut-être l'Hébreu ne fut-il d'abord que le Chaldéen. S'il formoit une langue particuliere, elle n'étoit parlée que par le patriarche qui la tenoit de ses peres, & qui la transmit à ses descendans. Une langue en usage dans une seule famille, toujours peu nombreuse, n'est jamais bien riche, parce qu'elle s'appauvrit avec le tems, & se borne aux expressions du besoin. Elle ne se conserve pas non plus sans altération. Les voyages de Jacob, ceux de ses enfans & leur séjour en Egypte durent y causer de grands changemens, la charger d'une multitude de mots & de tournures en usage chez les peuples parmi lesquels ils vécurent, lui ôter son antique originalité, & en faire une nouvelle langue composée du mélange de plusieurs autres, plus modernes, si l'on veut. Il seroit, en ce cas,

assez ridicule de chercher l'étymologie des mots Chaldéens dans les racines hébraïques ; on devroit peut-être faire précisément le contraire ; la langue primitive , selon les regles du bon sens , doit , dans ces occasions , avoir la préférence sur ses branches ; il est naturel que la fille ait des traits de ressemblance avec sa mere ; mais il seroit improprie de dire que la mere a l'air de sa fille. Au reste , je ne propose ici qu'une conjecture ; on peut l'admettre ou la rejeter ; je saisis les apparences que l'histoire m'indique ; c'est à ceux qui sont versés dans les langues anciennes à décider s'il n'y a ici que des apparences.

Vesta , selon plusieurs , étoit la fille de Saturne & de Rhée ; elle eut pour sœurs Cérés & Junon ; Pluton , Neptune & Jupiter furent ses freres. L'ordre dans lequel on doit la placer , a occasionné quelques disputes entre les commentateurs de l'antiquité ; doit-on la mettre la premiere ou la derniere ? Quel est son rang ? Ceux qui veulent le savoir absolument , & qui la font l'ainée , s'appuient sur ce vers d'Apollodore :

Vesta , Ceres , Juno , secus muliebre sorores.

Ceux qui la croient la cadette , opposent ces deux vers d'Ovide :

Ex Ope Junonem memorant Cereremque creatas

Semine Saturni , tertia Vesta fuit.

Elle est mise ici à la derniere place d'une maniere assez expresse pour décider cette question ; celle que lui donne Apollodore , n'est point déterminée , & c'est peut-être à la quantité & à l'harmonie du vers qu'elle doit l'avantage d'être nommée la premiere.

D'autres auteurs l'ont faite femme du Ciel , & ont cru qu'elle étoit la Terre ; un plus grand nombre a

pensé qu'elle étoit le Feu : Ovide la présente sous l'un & l'autre emblème dans ces deux vers :

Nec tu aliud Vestam, quam vivam intellige flammam.

Stat vi terra sua, vi stando Vesta vocatur.

FAST. Lib. VI.

Les poètes , comme l'on voit , n'ont pas toujours eu une croyance bien ferme. L'imagination nuit quelquefois à la logique ; ils n'apprennent rien de certain ; ils se contentent de rappeler les différentes opinions ; & ils les suivent tour-a-tour , sans s'embarrasser s'ils sont conséquents ou non.

Le culte qu'on rendoit à Vesta suffit pour la faire regarder spécialement comme le Feu. Ceux qui croyoient qu'elle étoit la Terre , avoient soin d'observer qu'au milieu de notre globe est un Feu naturel & central qui le vivifie , & dont la chaleur , s'élevant insensiblement jusqu'à sa surface , contribue à sa fertilité. C'est donc à ce dernier sentiment qu'il faut s'arrêter. Comme Feu, les Grecs , ainsi que je l'ai dit , appelloient cette divinité *Estia* , & les Romains *Vesta*. Ceux-ci lui donnoient encore le nom de Vénus ; c'est ce qui excitoit la mauvaise humeur de St. Augustin : *On adore*, disoit-il , *cette déesse par le Feu & par la Virginité , & on ne rougit pas de l'appeller Vénus*. Macrobe , pour détourner ce reproche , a soin de donner cette explication : les physiciens nomment Vénus la partie supérieure de notre atmosphère , & l'inférieure Proserpine. Vesta , comme Vénus , seroit alors le Ciel. Il faut s'en tenir au Feu ; c'étoit l'objet principal de son culte.

Rien ne montre mieux le respect que les Grecs avoient pour *Estia* , que les lieux qu'ils lui avoient consacrés. Ce fut dans le prytanée qu'Athènes conserva le Feu de cette déesse ; les autres villes l'imitè-

rent, & dans la suite le nom de prytanée fut donné à tous les endroits où l'on alluma le Feu de Vesta. Chaque maison eut son petit prytanée ou sa chapelle particulière, dans laquelle brûloit toujours une lampe; on y sacrifioit, on y faisoit ses prières; & ce fut de-là qu'elle prit encore le nom de Vesta domestique & protectrice.

On ne fit point d'abord l'image de cette déesse; la flamme pouvoit assez difficilement être représentée. Les Grecs la peignirent ensuite sous la forme de la Terre; sa statue étoit dans le prytanée à Athènes; du moins Pausanias observe que les loix de Solon y furent déposées auprès des fimalacres de la paix & de Vesta. Non-seulement elle y avoit des lampes; mais elle avoit encore des autels, sur lesquels étoient des brafiers sacrés.

Ces autels furent un asyle inviolable pour les malheureux. On voyoit souvent des criminels que les juges alloient condamner aux tortures, s'élancer vers l'autel de Vesta, s'y asseoir, & de-là, supplier qu'on ne leur fit point éprouver ce supplice. Ces sortes de jugemens se rendoient ordinairement dans les prytanées. Vitruve remarque que ces autels étoient bas, afin qu'on pût s'y placer aisément, & y trouver un refuge toujours prêt.

Ce privilège, il est vrai, n'étoit pas accordé seulement à ceux de Vesta; la plupart des autres dieux en jouissoient, tels que Jupiter, Apollon, Minerve, &c. les coupables s'y réfugioient, & dès l'instant ils étoient à l'abri de toute violence; il y avoit des règles qu'ils étoient obligés d'observer suivant les crimes qu'ils avoient commis. La loi, comme l'indique Eschyle dans les *Eumenides*, défendoit au meurtrier de parler tant qu'il étoit sur l'autel.

Ces sortes d'asyle sont de toute antiquité. On en trouvoit presque par-tout, avec des restrictions dif-

férentes , selon les tems , les lieux & les crimes. Il y eut des nations chez lesquelles ce droit fut borné à quelques temples ; les Romains avoient ceux du dieu *asylée* ; les Juifs avoient des villes particulieres , où le coupable se retiroit pour éviter le châtimement.

Vesta fut adorée par les Grecs avant les autres divinités ; on commençoit par ses sacrifices à tous les renouvellemens des olympiades. Pausanias dit qu'on sacrifioit d'abord à Vesta , ensuite à Jupiter , enfin à Mercure.

Depuis long-tems cette déesse étoit révérée dans le Soleil ; c'est sous cette image , & par un Feu perpétuel , que les Scythes l'adoroient. On croit que le mot Hongrois *Isten* , qui signifie aujourd'hui *Dieu* , exprimoit autrefois *Vesta* , le *Feu* ou le *Soleil*. Ceux qui aiment les ressemblances sont enchantés d'en trouver beaucoup entre *Isten* & *Eftia*. Il est vrai qu'Hérodote ne dit point que les Scythes appellassent cette divinité *Isten* , ni d'aucun autre mot approchant d'*Eftia* , mais *Tabiti*. Si ce témoignage afflige les étymologistes , ils doivent au moins être satisfaits de ce qu'il prouve que cette nation adoroit Vesta. Ceux qui s'inquiètent beaucoup de la manière dont l'Amérique a été peuplée , & qui veulent absolument que les Scythes aient envoyé des colonies dans le nouveau monde , ne seront pas fâchés de voir les Péruviens prosternés devant le Soleil , l'honorant par un Feu sacré , toujours allumé ; cette petite circonstance peut figurer avec leurs preuves , & je leur laisse le soin d'y joindre de beaux raisonnemens , dont la conclusion fera qu'ils ont trouvé la vérité.



CHÂPITRE VII.

De Vesta chez les Romains.

C'est à Rome que le culte de cette déesse a été plus célèbre, plus pompeux, & plus chargé de cérémonies; c'est du moins ce peuple qui nous a laissé le plus de détails sur ce sujet.

Les Romains mettoient Vesta au nombre des Dieux de leurs ancêtres; ils pensoient qu'elle avoit été apportée par Enée en Italie. Ce point de croyance étoit un de leurs articles de foi; ils ne se donnèrent pas la peine de l'examiner. Tite-Live est le premier qui ait osé former quelques doutes sur le voyage d'Enée en Europe. Le savant Bochart a rassemblé une multitude d'argumens pour prouver qu'il n'y vint jamais. Cela n'empêche pas que ce ne fût l'opinion générale des Romains; ils prenoient plaisir à se faire descendre des Troyens; les Césars ne manquoient pas de se trouver, en ligne directe, les petits-fils d'Enée, &, par conséquent, de Vénus. Une déesse, à la tête d'un arbre généalogique, ne laisse pas d'y jetter un certain lustre; il y avoit déjà tant de héros, nés de différentes divinités, qu'il n'eût pas été décent que le premier homme de la république se fût vu privé d'un pareil avantage. La mode de se donner des aïeux remonte plus haut qu'on ne le croit communément: & il n'en coûtoit vraisemblablement pas davantage aux anciens qu'aux modernes.

Les Romains prétendoient donc avoir reçu leur religion des Latins, qui la tenoient eux-mêmes directement d'Enée. Cependant les Troyens n'avoient

aucune idée de Vesta, ni du culte du Feu. Je crois que sans aller chercher si loin la source où ils puiserent, il faut recourir aux Grecs; ils avoient des Feux sacrés dans toutes leurs villes, dans tous leurs temples, & presque dans toutes leurs maisons; cette filiation est plus naturelle & plus vraisemblable (1).

Les Latins disoient qu'Enée établit d'abord le culte de Vesta à Lavinium; qu'Ascagne, son fils; le porta chez les Albains, d'où il fut ensuite transporté à Rome. On varie sur l'auteur de cette dernière émigration. Les uns en font honneur à Romulus; Plutarque veut que ce prince ait été le fondateur des Vestales. Denys d'Halicarnasse observe qu'il se contenta d'établir des Feux dans plusieurs quartiers de la ville; le plus grand nombre s'arrête à Numa, qui donna une forme réglée à la religion, & qui en fixa les cérémonies.

Ce culte introduit à Rome ne cessa point pour cela dans la ville d'Albe. Quelques écrivains veulent qu'il y eût une interruption; mais elle ne fut pas de longue durée, puisqu'elle n'alla que jusqu'au règne de Tullius; peut-être n'y en eut-il point du tout; & ne l'a-t-on imaginée que pour avoir lieu

(1) Si l'on adopte le sentiment de M. Pelloutier, & que les peuples de l'Italie tirent l'origine des Celtes; comme il semble l'avoir prouvé, ce ne sera pas chez les Grecs que les Romains auront puisé le culte du Feu, mais chez les Celtes leurs premiers ancêtres, qui révéroient les élémens. Au reste, la religion des Romains n'est pas l'objet de cet article; il ne s'agit que de Vesta; le culte de cette déesse se conserva toujours sans altération; il n'en fut pas de même des autres divinités; celles des Celtes, qui furent d'abord adorées à Rome, firent place à celles des Grecs. Voyez *l'histoire des Celtes* de M. PELLOUTIER.
de

de rapporter un miracle. Tullius voulut , dit-on , faire transporter à Rome l'autel sacré de Vesta ; à peine eut-on essayé de le mouvoir , qu'une grêle de pierres fondit sur les travailleurs , & les détourna de cette entreprise. Les livres des Sybilles , qui étoient la ressource des Romains dans tous les cas extraordinaires , furent consultés ; on crut y trouver un ordre formel de renouveler à Alba les cérémonies de Vesta qu'on avoit interrompues ; on obéit : & cette déesse continua d'y être révéérée sous le nom de *Vesta minor* :

Ignem Trojanum , & Vestam colit Alba minorem.

JUVEN.

Numa bâtit un temple à Vesta , l'an 40 de Rome , & le second de son règne : il étoit entre le capitol & le Mont-Palatin , à une distance à peu près égale de l'un & de l'autre ; il le dota des deniers publics ; ses revenus se ressentoient de la pauvreté de son fondateur , & de celle de l'état. Le temple méritoit à peine ce nom ; le chaume le couvroit :

Qua nunc ære vides , stipulâ tunc testa videres ,

Et paries lento vimine textus erat.

FAST. Lib. vj.

Lorsque le luxe se fut introduit à Rome , on s'empressa d'embellir la demeure sacrée de la protectrice de l'empire ; on la rebâtit avec magnificence ; on lui conserva seulement sa première forme , qui étoit ronde ; la raison qu'en donne Ovide , est que Vesta est la terre , & que celle-ci a la forme d'un globe.

On a long-tems disputé pour savoir si cette déesse

avoit une statue à Rome ; Ovide avoit dit expressément que non.

Esse diu stultus Vestæ simulacra putavi,

Mox didici curvo nulla subesse tholo.

Effigiem nullam Vestæ nec ignis habent.

FAST. Lib. vi.

Plinè dit, au contraire, qu'on la représentoit assise ; on peut s'en rapporter à son sentiment, puisque nous avons des médailles où elle est dans cette situation, tenant d'une main un flambeau ; & un cercle de l'autre, avec cette inscription : VESTA P. R. QUIRITIUM. Il paroît que sa statue n'étoit pas exposée à la vue dans le temple ; mais qu'elle étoit renfermée dans l'intérieur avec le Palladium, ou le gage du salut de l'empire. Numa en mettant Rome naissante sous la protection de cette déesse, avoit cru devoir le placer dans son sanctuaire. Ce Palladium étoit très-révééré des Romains ; ils croyoient le tenir aussi de leurs aïeux. La manière dont il étoit parvenu à ces derniers, étoit sur-tout fort remarquable. Les fables, comme l'on sait, donnent une grande autorité aux choses, & le merveilleux paroît toujours le plus croyable au peuple. C'étoit une statue de Minerve, qui étoit tombée miraculeusement du ciel au milieu de la ville de Troye, dans le tems qu'on y bâtissoit un temple à cette déesse. L'oracle avoit assuré, dans cette occasion, que Troye seroit à l'abri de toutes les entreprises de ses ennemis, tant qu'elle conserveroit ce simulacre précieux. On sait comment Ulysse & Diomède s'enleverent, pour faire triompher les Grecs, dont les efforts avoient été inutiles jusqu'à ce moment.

Les Romains, qui n'étoient pas forts en fait de

critique, croyoient pieusement qu'Enée l'avoit apporté en Italie avec les autres dieux. Ce prince l'avoit d'abord déposé dans Lavinium avec la déesse Vesta ; son fils Ascagne en transférant cette dernière à Albe, n'avoit eu garde de l'oublier ; & les Romains s'étoient empressés de l'en retirer. Ils étoient convaincus qu'ils avoient le véritable simulacre de Minerve, qui étoit descendu du ciel ; ils croyoient aussi fermement qu'il avoit conservé le privilège rare de rendre une ville imprenable ; quiconque en eut osé douter, se fut attiré de mauvaises affaires ; il eut pu cependant leur faire cette petite question. Comment avez-vous eu ce Palladium inestimable, puisque les Grecs s'en étoient emparés par surprise ? S'ils en ont enlevé un faux, comme vous l'imaginez, le véritable a donc dû rester dans Troye ; mais en ce cas, je ne vois pas pourquoi vous faites tant de cas de sa prétendue vertu de conserver une ville ; Troye n'a-t-elle pas été prise & détruite ? s'il avoit réellement cette qualité, il faut que les Grecs s'en soient véritablement rendus maîtres : & je ne vois plus alors où Enée l'a été chercher pour vous l'apporter.

Il est vraisemblable qu'on n'auroit rien répondu à cet argument, & qu'on auroit lapidé l'homme assez hardi pour en faire un pareil.

Ces difficultés n'embarrassoient gueres les Romains ; il n'en est point pour ceux qui aiment à croire ; & où en auroient été les payens, si en fait de culte, ils y avoient regardé de si près ? la postérité peut être moins crédule, & rire de la sottise de ses pères ; mais cela n'empêche pas que cette sottise n'ait été pendant quelques centaines d'années un objet de vénération.

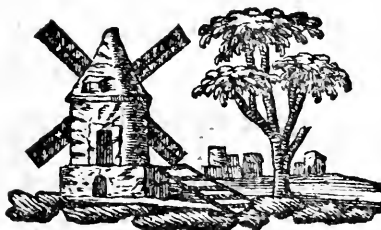
C'est par un effet de cette vénération, que lorsque le Feu prit au temple de Vesta, le pontife Métellus s'élança courageusement au milieu des flam-

mes pour dérober le Palladium à leur fureur. Son zèle qui auroit dû sans doute lui mériter une récompense des dieux, lui attira un châtiment. Pline raconte que le pontife ne vit pas impunément les simulacres qu'il sauva de l'incendie; leur éclat l'éblouit à tel point, qu'il en perdit la vue.

Il y avoit, outre le Palladium, plusieurs autres simulacres dans le temple de Vesta : on leur donnoit, en général, le nom de *choses sacrées*; on ne fait point en quoi elles consistoient. On veut que ce soit les statues des grands dieux, celles de Castor & de Pollux, ou d'Apollon & de Neptune. Plutarque prétend que c'étoit deux tonneaux, l'un vuide & ouvert, l'autre plein & fermé. Pline dit que c'étoit des dieux que les Vestales adoroient en secret, & qui étoient les gardiens des généraux d'armée & des enfans. Il faut lire les graves commentaires qu'on a faits sur cette idée, & l'espece d'analogie qu'on trouve entre l'enfance & le commandement des armées. Cette variété d'opinions prouve, ce me semble, que tous ceux qui ont parlé de ces objets sacrés ne les ont point vus. Ceux qui ont prétendu que dans certains jours de l'année il étoit permis d'entrer dans l'intérieur du temple, se sont donc trompés; si cela étoit, les écrivains auroient été plus d'accord sur cette matiere; leurs yeux seuls les auroient guidés; mais les lieux secrets étoient interdits à tout autre qu'aux Vestales. Les hommes ne pouvoient entrer que dans une certaine partie du temple, d'où ils assistoient aux sacrifices; encore n'avoient-ils cette liberté que pendant le jour; celui qui s'y seroit introduit pendant la nuit, auroit été puni sévèrement.

Cette regle fut long-tems particuliere & restreinte au temple de Vesta; elle s'étendit ensuite à celui de Diane, qui étoit bâti dans la rue Patricienne; les hommes avoient la permission d'entrer dans tous

ceux que cette déesse avoit à Rome, excepté dans celui-là. Le peuple, selon Plutarque, racontoit ainsi le motif de cette exception : un jeune homme avoit osé faire violence à une femme qui prioit dans ce temple : la déesse, irritée de cette profanation, envoya des chiens qui le dévorèrent. Cette merveille frappa d'étonnement tous les esprits ; & l'on crut ne pouvoir mieux satisfaire Diane, qu'en fermant à tous les hommes le sanctuaire qu'un homme avoit souillé.



C H A P I T R E V I I I .

Des Vestales.

C'étoit à des filles qu'on confioit spécialement le culte de Vesta ; on les choisioit vierges ; Ovide en donne pour raison que Vesta l'étoit ; il ajoute aussi que c'est parce que cette déesse est la même chose que le feu qui n'engendre rien :

Nataque de flammâ corpora nulla vides.

Jure igitur virgo est quæ semina nulla remittit ;

Nec capit : & comites virginittis amat.

FAST. Lib. vj.

Le zèle a toujours regardé la pureté comme un objet essentiel dans le service des dieux ; elle fut prescrite à tous ceux qui les approchoient. Si l'on vit quelques temples où la prostitution fut ordonnée , comme dans celui de Vénus à Babylone , le plus grand nombre eut cet usage en horreur. Les prêtres & les prêtresses des Egyptiens , dépositaires des dogmes sacrés , devoient donner l'exemple des vertus ; la continence leur étoit également recommandée ; on ne dit pas si les prêtresses étoient obligées à une virginité perpétuelle ; les prêtres ne pouvoient avoir qu'une seule femme.

Chaque Dieu dans le monde avoit ses temples , ses pontifes différens , ainsi que son culte. On a vu les règles auxquelles les mages étoient asservis ; celles des Brachmanes n'étoient pas moins austères ; le célibat cependant ne paroît pas avoir été de loi pour

eux, ni pour les prêtres en général ; il n'y avoit guere que ceux de Cybele, connus sous le nom de *Galles*, qui y fussent soumis. Ils commencerent dans la Phénicie, d'où ils passerent dans la Phrygie, dans la Syrie, dans la Grece, & enfin dans l'empire Romain. La déesse n'en admettoit auprès d'elle aucun qui ne fut eunuque ; c'étoit peut-être l'unique sûreté qu'ils pouvoient donner de leur fidélité à garder le célibat. Ce qu'il y avoit de plus dur, c'est qu'ils étoient obligés de se faire cette cruelle opération à eux-mêmes, ce qui les supposoit déjà dans un âge où ils sentoient tout le prix de ce dont ils alloient se priver. Ils ne pouvoient posséder aucun bien ; leur subsistance étoit assignée sur la charité publique ; on assure, & cela n'est pas difficile à croire, qu'ils n'étoient point à plaindre de ce côté : *Jupiter n'étendit jamais la main pour la retirer vuide* ; ce proverbe est de la plus haute antiquité. Les Galles étoient d'une ignorance crasse, & revêtus d'habits grossiers ; ils étonnoient le peuple par l'austérité de leur vie ; ils avoient soin de le rendre témoin des fureurs de leur zele, si l'on peut s'exprimer ainsi. Dans certaines cérémonies, ils se tailladoient publiquement les bras avec des couteaux. Leurs efforts, leur charlatanisme ne leur attirerent cependant que le mépris. On vit le consul Mamercus-Emilius-Lepidus casser le décret du préteur qui mettoit un de ces Galles nommé *Genucius* en possession d'un bien qui lui avoit été légué par testament. La raison qu'il en apporte, montre le peu d'estime que les Romains faisoient de cette espece de pontifes ; comme ils ne sont ni hommes, ni femmes, disoit le consul, ils ne doivent jouir d'aucun des privileges accordés au genre humain.

Ces loix séveres, comme je l'ai remarqué, n'étoient point générales ; c'est sur-tout chez les prêtresses qu'il faut chercher les préceptes de la conti-

nence & de la virginité ; les filles de Junon & de Vesta dans l'Achaïe étoient forcées de les observer, ainsi que celles de Diane & de Minerve. La Pythie qui rendoit les oracles d'Apollon devoit aussi être vierge ; il y en eut une qui viola cette loi, & qui donna des marques de fécondité ; on ne fait point si elle fut punie ; mais les Grecs n'admirent dans la suite à l'emploi de Pythie que des filles de cinquante ans. Ils songerent moins à s'assurer de leur sagesse, qu'à prévenir le scandale. Les Perses avoient aussi des vierges attachées au culte de Mithra ; on ne peut pas dire précisément en quoi consistoient leurs fonctions ; mais la virginité leur étoit essentiellement prescrite. Justin rapporte qu'Artaxerce se repentit d'avoir promis à son fils de lui permettre d'épouser une certaine Aspasie ; ce prince pour se dispenser de lui tenir sa parole, prit le parti de la faire entrer parmi les prêtresses du Soleil ; & dès lors il lui fut ordonné une continence éternelle.

On peut ajouter à ces exemples celui des vierges que les Péruviens consacroient au Soleil avant la destruction de l'empire des Incas. Elles étoient toutes du sang royal ; la chasteté la plus exacte leur étoit imposée ; la loi condamnoit celle qui y manquoit, à être enterrée toute vive ainsi qu'à Rome ; l'amant & sa famille entière étoient exterminés. La superstition, qui, par-tout fut toujours cruelle, leur avoit cependant fourni le moyen d'échapper à la sévérité de la loi, en y mettant une restriction ; la prêtresse étoit inégalement punie de mort, à moins qu'elle ne jurât que le Soleil lui-même étoit descendu sur la terre exprès pour la rendre mère ; il y a beaucoup d'apparence que peu furent punies, & que le Soleil eut beaucoup d'enfans au Pérou.

Les anciens Gaulois avoient leurs Druidesses ; on les divisoit en trois classes ; la première étoit soumise

à une virginité perpétuelle ; celles de la seconde étoient mariées , mais forcées à la continence ; le temple étoit leur demeure ordinaire ; elles n'en sortoient qu'une fois l'année pour aller voir leurs maris , & racher de leur donner des héritiers. Le reste composoit une classe inférieure qui étoit au service des deux autres.

Il seroit aisé de citer encore quelques exemples ; ceux-ci suffisent pour montrer que la continence devint essentielle à toutes les prêtresses. Dans différens endroits on ne regarda pas de si près à la virginité. Le Feu sacré d'Athènes & de Delphes étoit entretenu par des vierges , lorsqu'on en trouvoit pour remplir cette fonction , ou du moins par des veuves. Les Grecs employoient indifféremment les unes ou les autres. Ce sont les embarras d'un ménage & des enfans qui firent exclure les femmes.

Les Romains , dans l'établissement des Vestales , imitèrent les Albains , qui n'étoient sans doute que les imitateurs des autres nations ; ils commencerent par s'en écarter sur ce qui regardoit la virginité , en lui donnant un terme moins long. Les Vestales d'Albe devoient l'observer pendant cinquante ans ; c'étoit à peu près la rendre perpétuelle , puisqu'on les privoit de tout espoir de postérité ; d'ailleurs il n'étoit pas aisé de perdre à cet âge ce qu'on avoit jusques-là conservé avec tant de soins & de peines.

Ce que nous savons de ces prêtresses Albaines se réduit à peu de chose ; on voit seulement que le vœu de virginité étoit un point fondamental , essentiel & sacré , auquel on ne manqua jamais impunément , & qui fut étrangement respecté. Amulius ayant chassé son frère Numitor du trône , & tué le jeune Ægistus , son neveu , mit la sœur de ce prince infortuné dans le temple des Vestales ; il craignoit qu'elle ne donnât la naissance à des princes qui pussent un jour

faire valoir les droits de Numinitor contre son usurpation. Cette précaution , qui destinoit Rhéa Silvia à un célibat éternel , n'eut pas le succès qu'il en attendoit ; un jour que la princesse étoit allée puiser de l'eau dans une fontaine écartée , elle fut violée par Mars ; ou plutôt par un jeune homme qu'elle aimoit ; à qui elle avoit donné rendez-vous , & qui , pour se déguiser , avoit pris les habits & les armes du Dieu de la guerre. Romulus & Rémus durent le jour à cette aventure. Rhéa Silvia fut condamnée à mort suivant la loi ; sa peine fut ensuite changée en une prison perpétuelle , tandis que ses enfans furent exposés sur le Tybre.

Ce trait d'histoire donne l'idée de la plupart des usages des Albains , relatifs aux Vestales. Les Romains , comme je l'ai dit , en adoptèrent quelques-uns ; ils exigèrent que leurs Vestales fussent vierges ; mais ils ne demandèrent pas qu'elles le fussent plus de trente ans. Numa en institua quatre ; Servius-Tullius en ajouta deux ; d'autres prétendent que ce fut Tarquin l'ancien. Il est très-indifférent de savoir précisément lequel des deux a fait cette augmentation. Tant que leur ordre subsista , il paroît qu'elles ne furent que six. S. Ambroise à la vérité en compte sept ; il reste aussi une médaille de Fauiline , femme d'Antonin le philosophe , où l'on voit six Vestales sacrifiant devant un autel , & une petite septième qu'on suppose être une aspirante. On ne peut rien alléguer de bien certain là-dessus ; il y a tant d'historiens qui contredisent cette médaille & S. Ambroise ! Quelques-uns prétendent qu'Auguste éut cette septième ; mais qui les en a instruits ! Pourquoi Plutarque dit-il qu'elles avoient toujours été au nombre de six , & qu'il n'y en avoit pas davantage de son tems , c'est-à-dire du tems de Trajan. On a cru que par cette septième , il falloit entendre la grande Vestale , qui

n'étoit point comprise dans le nombre des six. Mais quand a-t-elle été instituée, sur quelle autorité appuie-t-on cette conjecture ? les recherches à ce sujet ne présentent rien de satisfaisant ; il faut les quitter sans conclure.



C H A P I T R E I X.

Du choix des Vestales & de leurs occupations.

Ce fut Numa qui choisit les premières Vestales ; il réserva ce droit à ses successeurs , mais après l'expulsion des rois , il passa aux souverains pontifes. On voit par les formalités que l'on observoit dans ces occasions , l'importance que les Romains attachoient à la virginité de ces prêtresses ; on les prenoit à un âge où la pensée même n'a pu fouiller encore l'imagination d'une jeune personne : cet âge étoit entre six & dix ans ; il étoit défendu d'en admettre aucune ni au-dessus , ni au dessous.

Quand il s'agissoit de remplacer une Vestale , le Grand Prêtre cherchoit dans les familles de Rome , vingt vierges de l'âge requis par la loi ; elles devoient avoir leur père & leur mère ; il les examinoit attentivement ; il ne falloit pas qu'elles eussent le moindre défaut , la moindre tache sur leur corps ; on exigeoit , au contraire , qu'elles fussent aussi belles , aussi-bien faites qu'il étoit possible de les trouver. L'âge qu'elles avoient , épargnoit leur pudeur , qui , dans quelques années plus tard , auroit infailliblement souffert de cet examen : les pontifes étant rigides & stricts sur cet article , & portant par-tout leurs regards curieux.

Dès que ce nombre avoit été choisi , le grand-prêtre les faisoit tirer au sort ; il s'emparoit aussi-tôt de celle sur laquelle il tomboit , l'enlevoit des bras de ses parens , dont l'autorité sur elle cessoit dès cet instant , les hommes ne pouvant plus avoir de droits sur ce qui appartenoit à la déesse.

Ces réglemens ne furent pas établis tout d'un coup ; on les ordonna successivement ; les circonstances y donnerent lieu. La plupart des peres craignoient de voir leurs filles arrachées de leur sein, pour entrer dans cet ordre rigoureux. L'idée d'une virginité de trente ans effrayoit de tendres meres instruites de la fragilité & des besoins naturels à leur sexe. On auroit souvent manqué de sujets pour remplacer les Vestales, si la loi n'y avoit pourvu. Auguste dit, dans une occasion où tous les chefs de famille s'occupaient à détourner ce malheur loin de leurs enfans, que si ses nieces avoient eu l'âge prescrit, il les auroit présentées lui-même.

Il étoit permis, en effet, d'offrir ses enfans ; mais on faisoit rarement usage de cette liberté. Tibere remercia de leur zele pour la république Fonteius-Agripa & Domitius-Pollion, qui proposerent chacun leur fille pour remplacer Occia. Celle de Pollion ne fut préférée que parce que sa mere jouissoit d'une grande réputation de sagesse, & vivoit bien avec son mari : au lieu qu'Agripa s'étoit vu obligé de répudier sa femme ; l'empereur, pour le consoler, lui donna mille grands sesterces, qui devoient servir à la dot de sa fille. Dans ce cas, la cérémonie du for n'avoit pas lieu ; le pontife acceptoit la personne qu'on lui présentait, lorsqu'il jugeoit, après l'examen préliminaire, auquel il ne manquoit jamais, qu'elle étoit propre au culte de Vesta.

On a vu chez les Albains une fille de roi renfermée dans cet ordre ; il y jouissoit de la plus grande distinction ; c'étoit dans les maisons les plus illustres qu'on y prenoit les vierges destinées à Vesta ; quoiqu'on n'eût pas moins de vénération pour elles à Rome, on ne s'y attachoit pas à l'éclat de la naissance pour les Vestales ; on les cherchoit chez les premiers & chez les derniers citoyens. Comme il

y avoit peu de peres qui ne craignissent de se voir enlever leurs filles , on diminua leur crainte en étendant le danger sur un plus grand nombre. Le pontife choisissoit indifféremment parmi les familles Patriciennes & les Plébéiennes ? Auguste se vit ensuite obligé d'ajouter à cette loi un article qui permit de choisir aussi parmi celles des affranchis. Toute étrangere étoit exclue de cet ordre ; on n'y admettoit que des Romaines.

Le pontife , en prenant celle à qui le sort étoit tombé , lui disoit : SACERDOTE M. VESTALE M. QUÆ. SACRA. FACIAT. JOVI. FIET. SACERDOTE M. VESTALE M. FACERE. PRO. POPULO. ROMANO. QUIRITIBUSQ. SIT. EI. QUÆ : OPTUMA LEGE. FOVIT. ITA. TE. AMATA. CAPIO. Aulugele , qui nous a conservé ces paroles , ajoute qu'on lui disoit *Amata* , parce que ce nom étoit celui de la premiere Vestale qu'avoit choisi Numa. On a vu que ce prince en établit quatre ; Plutarque les nomme Gegania , Verania , Canuleia , Tarpeia ; on ne voit point là d'*Amata* ; auroit-il mis un nom pour l'autre ? Lequel est-ce qui se trompe de Plutarque ou d'Aulugele ? Je laisse cette question à décider à ceux qui en seront plus curieux. Peut-être la premiere Vestale de Lavinium ou d'Albe s'appelloit-elle *Amata* : il est permis de la chercher dans l'une ou l'autre de ces deux villes.

Le pontife conduisoit la nouvelle vierge dans le temple : on lui coupoit les cheveux , qu'on suspendoit à un arbre sacré ; c'étoit une marque d'affranchissement : dès cet instant elle étoit occupée de l'étude de ses devoirs.

Les Vestales passaient leur vie à s'instruire , à servir la déesse , & à former les nouvelles prêtresses. Ces fonctions , selon quelques auteurs , les divisoient en trois classes , qu'elles parcouraient successivement ,

& dans chacune desquelles elles passoient dix ans ; mais leur petit nombre ne permettoit guere cette division ; celles qui enseignoient , ne pouvoient pas être exemptes du culte , auquel deux ou trois n'auroient pu suffire toutes seules.

Le temple devenoit leur unique séjour ; rien ne pouvoit les dispenser de l'habiter ; il n'y avoit que le cas où elles étoient assez malades pour avoir besoin de changer d'air ; alors le grand pontife les remettoit entre les mains de quelques dames Romaines , d'un mérite & d'une vertu reconnus , qui brignoient ces fonctions comme un honneur. Pline nous apprend que Fannia , qui avoit suivi deux fois Helvidius son mari en exil , étoit tombée malade de la fatigue qu'elle s'étoit donnée pendant l'indisposition de la Vestale Junie , que le grand pontife avoit confiée à ses soins jusqu'à sa guérison.

Lorsque ces filles avoient demeuré trente ans dans les emplois du sacerdoce , elles étoient libres de le quitter , & de se marier. Cela ne leur étoit pas toujours facile à l'âge qu'elles avoient alors. On ne les prenoit guere qu'à sept ou neuf ans ; & à trente-sept ou trente-neuf ans , une fille , toute Vestale qu'elle est , a souvent beaucoup perdu de sa fraîcheur ; cette première fleur de la jeunesse ne subsiste plus , & le moment où elle doit se faner n'est pas éloigné. Saint Ambroise s'égaie sur cette chasteté qui ne dépend pas des mœurs , mais du tems , & dont on est dispensé après quelques années.

Il y eut des Vestales qui profitèrent de la liberté de se marier ; elles ne tarderent pas à s'en repentir ; on imagina que la continence leur avoit pesé ; on les accusa d'avoir attendu avec impatience le moment où elles pourroient l'enfreindre : elles eurent le sort des vieilles filles , qui sont presque toujours méprisées par leurs jeunes maris. Le plus grand nombre passa le

reste de sa vie dans le célibat ; quelques-unes demeurèrent dans le temple : on ne s'accorde pas sur les occupations qu'elles y avoient alors ; quelques-uns prétendent qu'elles ne veilloient plus au Feu sacré, qu'elles n'avoient plus de part au ministère, parce que leur vieillesse les en écartoit :

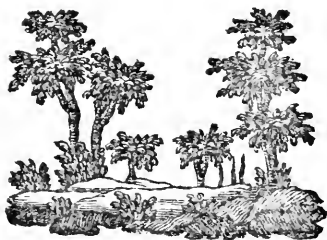
Tandem virginem fastidit Vesta senectam.

Mais Tacite dit expressément le contraire, en parlant d'Occia, qui pendant cinquante-sept ans avoit gouverné les Vestales, & présidé aux cérémonies de la déesse avec beaucoup de sagesse & de dignité. Ce ne fut qu'à sa mort qu'on songea à la remplacer, & qu'elle le fut par la fille de Pollion. Il falloit donc que ces prêtresses continuassent leurs fonctions, lorsqu'elles vouloient rester dans le temple après le tems où elles avoient le droit de le quitter ; puisqu'on attendoit qu'elles ne fussent plus, pour choisir les vierges qui devoient leur succéder.

La plus ancienne des Vestales présidoit au culte ; c'étoit l'âge seul qui lui donnoit cette prééminence : on l'appelloit la grande Vestale par excellence. Tacite nomme ainsi Vibidia, & observe qu'elle étoit la plus âgée. On trouve encore des médailles avec cette inscription : *V. V. M. Virgini Vestali Maximæ.*

Leur emploi étoit de veiller au Feu, de faire de fréquens sacrifices, & de conserver les simulacres déposés dans le sanctuaire de Vesta. J'ai parlé de ces simulacres. Elles sacrifioient tous les jours à la déesse ; presque tous leurs momens étoient remplis ; une infinité de fonctions les appelloit pendant la nuit auprès de l'autel. Sénèque les plaint, à ce sujet, d'être forcées d'interrompre souvent leur sommeil. Suidas prétend qu'elles avoient aussi des cérémonies sacrées en l'honneur de l'eau ; mais il est à peu près le seul qui en parle. On s'est amusé à conjecturer qu'elles avoient
soin

soin de la fontaine de Canente , dont l'eau leur servoit dans les sacrifices , & pour entretenir la propreté dans le temple , car elles étoient obligées de le laver tous les jours. Pourquoi les anciens se seroient-ils tus sur cet article , eux qui ne nous ont pas laissé ignorer la pluie d'huile & de lait qui tomba à Veïes en Italie , les pleurs de la statue d'Apo'llon , & tant d'autres merveilleuses minuties que la crédulité rendoit remarquables ? Le soin du Feu sacré étoit le plus important & le plus essentiel ; il demande en conséquence plus de détails.



C H A P I T R E X.

Du Feu sacré de Vesta.

Le Feu sacré devoit être entretenu jour & nuit ; & il exigeoit toute l'attention des Vestales ; la superstition avoit attaché les conséquences les plus terribles à son extinction. Ce préjugé fut presque commun à tous les peuples.

On a vu que les premiers adorateurs de Dieu dans le Feu , le conservoient pour se représenter la divinité ; dès qu'il finissoit , ils croyoient qu'elle leur retiroit sa présence. Cette idée affligeante , qui les faisoit songer à le rallumer aussi-tôt , les conduisit naturellement dans la suite à tirer des présages de cet événement.

Les Perses , pendant long-tems , n'attachèrent aucun mauvais augure à l'extinction du Feu ; la multitude des pyrées où ils en avoient , leur fournissoit les moyens de le renouveler aisément. Ils le regardoient cependant comme un signe de deuil , puisqu'à la mort de leurs rois , ils éteignoient tous leurs brafiers sacrés , & ne les rallumoient que lorsque leur successeur étoit monté sur le trône.

Ceux qui aiment à voir les usages des nations éloignées rapprochés les uns des autres , ne seront peut-être pas fâchés de trouver la même coutume chez les Natchés , peuple sauvage de la Louisiane. Lorsque leur chef a rendu le dernier soupir , ils étouffent leurs feux domestiques. Ils en ont aussi un sacré , conservé dans une espèce de petit temple de forme ronde , & tourné vers l'Orient , comme celui des

Romains ; ils mettent dans sa conservation leur gloire & leur sûreté, mais ils n'en confient le soin qu'à des hommes ; si ceux-ci le laissent éteindre , leur négligence est punie de mort.

Il étoit expressément recommandé aux Juifs d'entretenir le Feu sacré. Maimonides assure qu'on punissoit le Lévite qui le laissoit éteindre , mais qu'on n'étoit pas si sévère pour celui qui négligeoit les lampes du chandelier. Comme on ne voit point de châtimement prescrit pour cela dans la loi , il faut qu'il raisonne d'après un fait ; en ce cas , il contredit formellement les rabbins qui prétendent que ce feu ne s'éteignit qu'à la captivité de Babylone. Dans cette circonstance , il eût été injuste de punir , les vainqueurs ne l'auroient pas souffert. Les docteurs Juifs , comme l'on voit , ne s'accordent pas mieux entre eux que les autres.

Les Israélites regardoient l'affoiblissement , la pâleur du Feu sacré , comme un présage funeste ; son éclat , au contraire , ne leur promettoit que des prospérités. Les Perses eurent quelquefois les mêmes idées. On raconte qu'une nuit , Darius rêva qu'il voyoit le camp d'Alexandre en feu ; ses flatteurs ne manquèrent pas d'en conclure que les Perses seroient infailliblement vainqueurs : les sages pensèrent qu'il marquoit leur défaite & la victoire de leurs ennemis.

Cette superstition sauva Alexandre dans les Indes ; il s'étoit exposé avec trop peu de ménagement ; ses jours étoient en péril ; les Barbares crurent voir une lumière éblouissante jaillir de son corps , l'environner & s'étendre vers eux. Ils prirent la fuite , persuadés par leur effroi , qu'ils devoient céder à sa divinité. Le pere d'Auguste , consultant les Dieux sur le sort à venir de son fils , vit la flamme du sacrifice s'élever avec éclat vers le ciel ; cet événement parut d'un très-bon-augure pour le jeune Octave , & les

courtisans eurent soin d'en faire remarquer ensuite l'accomplissement à Auguste.

L'opinion que l'éclat du Feu étoit un présage heureux , entraînoit nécessairement l'idée contraire , lorsqu'il s'éteignoit. Les Juifs mirent au nombre des signes funestes , qui les avertissoient de leur infortune , la lampe de leur chandelier d'or , qui s'éteignit à plusieurs reprises , & l'affoiblissement du Feu sacré après la mort de Simon le juste ; iis jeûnent encore le 18 du mois d'Ab pour une lampe du même chandelier qui s'éteignit du tems d'Achas. Cependant ils n'eurent jamais alors autant d'effroi que bien d'autres peuples ; les Romains l'emportèrent sur le reste des nations à cet égard ; ils étoient assez semblables aux Natchés ; ils s'imaginoient que dans l'extinction du Feu de Vesta , il ne s'agissoit pas moins que du salut de l'empire. Les prodiges les plus terribles ne leur faisoient point d'impression , en comparaison de cet accident , qui n'étoit pas un prodige.

Cet événement arriva quelquefois dans des circonstances critiques , qui ne manquèrent pas d'ajouter à la terreur. Lors de la tyrannie d'Aristion , la lampe sacrée de Minerve cessa de brûler à Athenes ; il en arriva autant au Feu sacré de Delphes , après l'incendie du temple d'Apollon par les Médes ; il finit à Rome pendant la guerre contre Mithridate ; dans le tems que les discordes civiles la désoloient , il consuma l'autel de Vesta , sur lequel il étoit allumé.

La négligence , dans une pareille occasion , n'étoit jamais pardonnée. A Rome , on punissoit du fouët la Vestale qui s'en étoit rendue coupable ; ce châtiment étoit celui des esclaves ; la loi l'avoit ordonné pour effrayer ces jeunes filles , & les rendre plus vigilantes.

La manière dont on leur faisoit subir ce supplice étoit singulière ; la vénération qu'on avoit pour ces prêtresses l'avoit réglée.

Des mains profanes ne pouvoient se porter sur elles, lorsqu'il étoit question d'un pareil châtimement; c'étoient les mains sacrées du grand pontife qui en étoient chargées; seul il étoit le juge & l'exécuteur; sa place lui donnoit l'autorité suprême sur les Vestales; elles n'étoient subordonnées qu'à lui; il examinoit leur conduite, les reprenoit, les corrigeoit, & les occasions des corrections n'étoient pas rares. J'aime assez à me représenter César, devenu grand Pontife, diriger un troupeau de jeunes vierges, choisies avec soin, &, par conséquent, très-aimables, s'armer de la gravité d'un juge, prononcer sévèrement un arrêt de cette espèce, & procéder à l'exécution. On n'a pas oublié son voyage & son séjour à la cour de Nicomede (1); au sortir de cette école, il venoit remplir ces fonctions du pontificat.

L'histoire nous a conservé quelques exemples de ces punitions. Le Feu sacré finit pendant la seconde guerre Punique, & jeta les Romains dans la consternation la plus profonde. Tite-Live la peint avec des couleurs très-vives; on voit qu'il a songé à faire un tableau, & que suivant l'usage de bien des historiens, il n'a pas fait difficulté d'aller au-delà du vrai, pour l'étendre, & pour lui donner plus de force. Les épis dont il sortit du sang sous la faux des moissonneurs, les deux soleils qu'aperçurent les Albains, la foudre qui tomba sur les chênes, & qui n'épargna pas les temples les plus sacrés, les campagnes désolées par les cailloux qui tomberent du ciel, n'inf-

(1) Ses aventures dans cette cour étoient connues de tout l'empire; ses soldats à son retour des Gaules, & pendant son triomphe même les lui rappellerent malignement, en chantant ces vers satyriques:

Gallias subegit Caesar, Nicomedes Casarem, &c.

pirèrent jamais une semblable terreur : le murmure & le trouble furent dans Rome ; toutes les affaires cessèrent ; c'étoit l'usage lors de ces accidens ; s'ils arrivoient pendant la nuit , on les annonçoit promptement au peuple ; le sommeil étoit interrompu ; le sénat s'assembloit ; on suspendoit les occupations les plus intéressantes , jusqu'à ce que le crime fût puni ; le temple expié , & le brasier rallumé. Le grand pontife Publius-Licinius fut contraint de s'armer de sévérité ; la Vestale qui avoit été chargée du Feu , lorsqu'il s'étoit éteint , fut jugée coupable , & , dit Valere-Maxime , *digna visu est quæ flagro admoneretur*.

Festus observe que pour sauver la pudeur de la Vestale , cette cérémonie se faisoit toujours dans un lieu obscur , & qu'elle avoit un voile fin , étendu sur elle ; il ne dit point qui lui a fourni ces détails. Ce a se passoit dans un lieu secret ; le pontife étoit tête-à-tête avec la prêtresse. On ne s'arrêtoit pas toujours à l'âge pour cette première dignité du sacerdoce ; de jeunes gens en étoient quelquefois revêtus ; on voyoit des pontifes chargés de ces exécutions , dans cette saison dangereuse de la vie , où les passions sont encore si puissantes.

L'effroi de Rome , dans la circonstance dont je viens de parler , n'étoit cependant pas fondé ; ses armées triomphèrent par-tout ; & Scipion termina la guerre d'Espagne contre les Carthaginois , avec les plus grands avantages. Les superstitieux cèdent difficilement ; ils ont toujours leur réponse prête ; on crut que la déesse irritée de la négligence , s'étoit laissée appaiser par le soin qu'on avoit eu de punir la coupable.

Quelques Vestales , si l'on en croit Denys d'Halicarnasse , évitèrent le fouët & des supplices plus terribles par des miracles qui prouverent leur innocence. Il n'est point de Dieux ni de temples qui

n'aient eu leurs fables & leurs prodiges. Vesta étoit trop particulièrement révérée pour n'en avoir pas opéré quelques-uns en faveur de ses vierges. Je rapporterai celui-ci, non pas comme un miracle, quelque attesté qu'il soit par des graves auteurs ; mais comme un trait qui peut servir à expliquer quelques-uns des usages de ces prêtresses.

Emilie veillant au Feu sacré, s'étoit reposée un soir de ce soin sur une nouvelle Vestale ; le sommeil auquel elle s'étoit livrée, gagna bientôt sa jeune compagne ; le Feu s'éteignit pendant ce tems : grand trouble dans Rome le lendemain. Les pontifes eurent voir dans cet accident plus que de la négligence ; ils s'imaginèrent qu'Emilie avoit violé le vœu pénible que la déesse imposoit à ses filles. Ne pouvant toucher par ses larmes, des esprits déterminés à la trouver criminelle, elle recourut à Vesta, déchira un morceau de son voile, le jeta sur les cendres du brasier sacré, en implorant l'appui de la déesse ; le Feu se ralluma aussi-tôt, & ce prodige manifesta son innocence & l'incrédulité des pontifes.

Sans m'arrêter à des réflexions inutiles sur le fond de ce récit, j'observerai que les Vestales veilloient quelquefois au nombre de deux. Leur petit nombre semble démontrer que ces occasions étoient rares ; ce ne devoit être que quand il y avoit de nouvelles prêtresses à instruire. Ces dernières n'étoient point responsables des événemens ; elles étoient censées n'être chargées de rien, puisque c'étoit à celle qui leur donnoit des leçons, qu'on s'en prenoit de l'extinction de la flamme sacrée. Il est vraisemblable qu'elles veilloient tour-à-tour, & qu'elles se relevoient alternativement. Si elles avoient toujours été plusieurs ensemble, elles auroient été trop fatiguées pour n'avoir pas besoin de repos le lendemain : & alors que se-

roient devenus les sacrifices ? auroient-elles pu veiller pendant quelques nuits sans interruption ?

La maniere dont on rallumoit le Feu n'étoit pas ordinaire ; la multitude des cérémonies dispose à la vénération ; elles en imposent , lorsqu'elles se font avec appareil.

Festus prétend qu'on perçoit avec une espece de trariere une table , faite d'un bois facile à s'enflammer ; les Vestales recevoient dans un vase le feu qui étoit produit par ce frottement rapide , & l'alloient porter sur l'autel. Cet usage étoit celui des Indiens & des Grecs ; tel étoit à peu près celui des Péruviens , quand au premier jour de chaque année leur Incas renouvelloit le Feu sacré du Soleil. C'étoit aussi d'une maniere presque semblable , que les Mexicains , après avoir éteint tous leurs Feux à la fin de chaque cycle ou cinquante-deux ans , dans la persuasion que le monde alloit finir , les rallumoit au commencement du période suivant , en réjouissance de ce que l'univers subsisteroit encore pendant un autre cycle.

Plutarque ne s'accorde pas avec Festus sur cet article ; on ne pouvoit , selon lui , ranimer le Feu de Vesta qu'avec celui du Soleil ; pour cet effet , on employoit un vase d'airain , large à l'ouverture , étroit au fond , & percé ; les rayons s'y réunissoient , tombaient sur des matieres combustibles , placées au dessous , & les enflammoient : c'étoit une espece de miroir ardent. Les savans varient sur ces deux moyens. Ce miroir parabolique ne fut inventé par Archimede , que dans la cent quarante-deuxieme olympiade , environ cinq cens ans après Numa ; ils se décident en conséquence pour l'opinion de Festus contre celle de Plutarque : on peut les concilier , ainsi qu'on l'a fait , en disant que la méthode dont parle le premier , fut en usage jusqu'au tems où le miroir d'Archimede ayant été inventé , en fournit une aux Romains plus magnifique & plus imposante.

C H A P I T R E X I.

De la Virginité des Vestales, & de la maniere dont on punissoit celles qui y manquoient.

Les Romains, ainsi que je l'ai dit plus haut, attachoient une grande importance à la virginité des prêtresses de Vesta ; il paroît, par les loix qu'ils firent à ce sujet, que l'observation exacte de ce vœu leur sembloit difficile ; la crainte des supplices pouvoit prévenir les défordres ; ils employèrent ce moyen ; le manquement étoit puni de mort ; les Albains leur avoient fourni l'exemple de cette sévérité. On ne fait pas précisément dans quelle espece de supplice ces derniers les faisoient périr. Denys d'Halicarnasse, en parlant de Rhéa-Sylvia, dit qu'elles expiroient sous les verges. Numa, en établissant les Vestales, porta aussi une peine capitale contre celles qui se deshonoreroient ; il ordonna qu'on lapidât les coupables sans aucun appareil de supplice.

Cette loi varia dans la suite : Festus en rapporte une qui les condamnoit à perdre la tête ; elle étoit, dit-il, fort ancienne ; on la conservoit dans le temple de la Liberté ; elle y fut brûlée dans un incendie, avec plusieurs autres qui y étoient déposées. Il ne dit point quel fut l'auteur de cette loi.

C'est au tems de Tarquin l'ancien qu'on fait remonter l'usage de les enterrer toutes vives ; ce prince qui, selon quelques-uns, augmenta le nombre de ces vierges, crut devoir changer une partie de leurs réglemens ; c'est du moins sous son regne qu'on vit le premier supplice de ce genre. La Vestale Pinaria

fut convaincue d'incontinence , & punie ; les pontifes la jugerent ; & toutes les affaires de cette espèce furent depuis portées devant eux.

Cette coutume terrible fut suivie tant que dura l'ordre des Vestales ; Denys d'Halicarnasse raconte qu'avant qu'elle fut consignée dans la loi Porcia , les Romains joignoient à ce supplice celui dont on se servoit chez les Albains ; on fouettoit les prêtresses , & on les enterroit ensuite toutes vives. Il cite l'exemple d'Urbina , qui subit l'un & l'autre châtement. Cette loi sévère reçut quelquefois des exceptions ; les deux sœurs de la famille des Ocellates ayant été convaincues d'inceste , obtinrent de Domitien la liberté de choisir le genre de leur mort. Sénèque parle d'une Vestale qui fut condamnée à être précipitée du haut d'un rocher ; elle protestoit qu'elle étoit innocente ; on ne la crut point ; sa sentence fut exécutée ; elle implora la déesse , & tomba sans se faire aucun mal. Ce miracle ne détruisit point la prévention des juges. Quelle apparence , dirent-ils , que la déesse l'ait secourue si tard. Ils regarderent la prière qu'elle avoit osé lui adresser , comme un nouveau crime ; on recommença l'exécution , & le miracle ne fut point répété. Je ne rappelle cette fable , assez mal-adroite , que pour faire voir qu'on s'écarta quelquefois de cette loi.

Ces procès s'instruisoient avec beaucoup de soin ; le jugement se rendoit dans l'assemblée des pontifes , à laquelle présidoit le grand prêtre.

Les délations se portoient devant ce dernier ; aussitôt il commençoit les recherches sur le crime ; il défendoit à l'accusée de s'approcher des sacrifices , de donner la liberté à ses esclaves & de les éloigner , afin qu'on eut la liberté de les mettre à la question ; car quoique , dans le droit civil , il ne fut pas permis d'appliquer aux tortures un esclave pour son maître ,

un affranchi pour son patron, la loi autorisoit cette sévérité, à l'égard des esclaves des Vestales, dès qu'il s'agissoit de trouver des indices sur un crime aussi grave que celui d'avoir manqué à la chasteté; quelquefois elles y étoient appliquées elles-mêmes; c'est du moins ce qu'on peut inférer d'un passage de Denys d'Halicarnassie, où il dit que la Vestale Opimia fut accusée d'inceste, & trouvée coupable après les tortures en usage pour découvrir la vérité.

La prêtresse contre laquelle on procédoit ainsi, pouvoit se défendre par elle-même, ou par un avocat. Elle paroissoit devant le college sacré; elle répondoit aux interrogations qui lui étoient faites; on la confrontoit avec ses accusateurs; on l'entendoit plusieurs fois. Dès qu'on avoit reçu tous les éclaircissemens, & qu'il n'y avoit plus qu'à juger, on recueilloit les voix; on s'y prenoit de cette manière. Chaque prêtre avoit un feuillet de tablette, ou un bulletin sur lequel il écrivoit cette lettre C ou A, *Condemnetur*, *Absolvetur*; il le jettoit dans une corbeille préparée pour le recevoir; le grand prêtre les prenoit tous, les examinoit, les comptoit, & prononçoit l'arrêt.

Lorsque le jour marqué pour le supplice étoit arrivé, le chef de la religion se rendoit au temple, suivi de tous les pontifes; il y dépouilloit lui-même la coupable des habits & des ornemens de prêtrise, lui ôtoit les bandelettes sacrées qui ceignoient sa tête, & les lui présentoit, ainsi que son voile à baiser (1); il lui faisoit, sans doute, revêtir à la place des habillemens lugubres; c'est ce que l'on peut conjecturer des parures funebres dont parle Pline. On la lioit avec des cordes; on la plaçoit dans une litière exacte-

(1) *Ultima virginis tum flens dedit oscula vittis.*

OVID.

ment fermée de tous côtés, afin que ses cris ne pussent pas être entendus. On la conduisoit ensuite au lieu du supplice ; le chemin étoit très-long ; il falloit traverser plusieurs rues , la principale place. Les amis de la prêtresse la suivoient en pleurant , selon Denys d'Halicarnasse. Plutarque observe que la ville entière étoit dans la tristesse ; on regardoit ce jour comme un jour malheureux ; on se détournoit du chemin qu'elle devoit tenir.

Cette marche se faisoit en silence & avec lenteur ; on arrivoit enfin auprès de la porte Colline , dans l'endroit qu'on appella depuis *Campus Sceleratus* , à cause de ces funestes cérémonies. C'étoit-là que se trouvoit partie de cette levée prodigieuse que Tarquin fit faire pour l'écoulement des eaux , & dont Pline parle avec tant d'admiration ; elle servoit aux sépultures des Vestales criminelles , & quelquefois à des jeux & à des spectacles populaires.

La litere s'arrêtoit alors ; le pontife venoit l'ouvrir , en prononçant quelques prières à voix basse ; il ôtoit ses liens à la Vestale , lui donnoit la main pour l'aider à descendre , la conduisoit sur le tombeau , & la livroit lui-même aux exécuteurs.

L'ouverture de la fosse étoit au sommet de cette levée ; la Vestale y descendoit par le moyen d'une échelle ; on la faisoit entrer dans une petite cellule creusée en voûte , à une certaine profondeur , & dont la forme étoit celle d'un quarré long ; on l'assuyoit sur un petit lit qui y étoit préparé ; on mettoit à côté d'elle une table sur laquelle étoit une lampe allumée , & une légère provision d'huile , de pain , de lait & d'eau.

Aussi-tôt que la prêtresse étoit descendue , on fermoit l'ouverture du caveau , on combloit ensuite la fosse avec de la terre , de façon que le terrain étoit par-tout uni.

Le motif qui fit préférer ce supplice à tout autre, est expliqué différemment par divers auteurs. Ovide a dit :

Sic incesta perit , quia quam violavit , in illam

Conditur : & Tellus Vestaque numen idem est.

FAST. Lib. vj.

Plutarque en donne d'autres raisons ; les Romains brûloient leurs morts ; ils pensoient qu'une fille , qui , par ses débauches , avoit honoré peu chastement le Feu , auroit profané cet élément , si l'on s'en étoit servi pour ses funérailles : ils auroient cru peut-être aussi commettre une impiété , en portant leurs mains sur un corps consacré aux Dieux avec de si grandes cérémonies , & principalement sur celui d'une fille ; ils se persuadoient qu'ils la laissoient mourir , sans hâter cet instant.

Tel étoit le pouvoir du chef de la religion sur les Vestales ; il les gouvernoit , il les reprenoit , il les châtoit sévèrement , il les condamnoit au dernier supplice. Le zele & la superstition qui avoient dicté la loi , établissoient dans ce dernier cas une distinction rare ; on ne condamnoit point les Vierges à la mort , on les condamnoit seulement au tombeau ; aussi , dit-on gravement , que le grand pontife n'avoit point sur elles le droit du glaive ; mais il avoit celui des verges & du sépulchre , & cela revenoit à peu près au même.

Les pontifes n'apportèrent pas toujours toute la sévérité nécessaire à ces sortes de jugemens. Les Tribuns avoient le droit de faire des représentations , & le peuple , de sa propre autorité , cassoit quelquefois leurs ariêts. C'est ce qui arriva lorsque les Vestales Emilie , Licinie & Marcie furent accusées d'inceste. Les pontifes , par indulgence , ou par quelque

autre raison qui n'est pas bien connue , se contentèrent de punir la première. Le peuple demanda la révision de ce procès , & en chargea le sévère Lucius-Cassius-Longinus , dont le tribunal étoit si redouté des coupables , & appelé par excellence *Scopulus Reorum*. Le fameux L. Crassus , à l'âge de 27 ans , défendit Licinie sa parente. Il employa vainement l'éloquence la plus persuasive ; on ne touchoit pas facilement le prêteur ; il fit mourir les deux prêtresses & ceux qui avoient favorisé leurs plaisirs : on dit même qu'il poussa la rigueur trop loin. Il est certain qu'elles étoient coupables ; les débauches de Licinie n'avoient pas été moins grandes que celles d'Emilie qu'on avoit déjà condamnée. La multitude de leurs amans fit connoître l'étendue de leurs désordres ; la perte de sa compagne ne rendit point Licinie plus sage ; elle sembloit , par sa conduite , défier les Dieux & les loix , parce qu'elle avoit une fois éprouvé l'impunité ; Marcie , dans ses désordres , avoit paru plus décente ; on ne lui put connoître qu'un seul amant. Je remarquerai en passant , que la licence la plus effrénée regnoit alors à Rome , & que ce fut dans ce tems que le peuple bâtit un temple à Vénus *Vertu-Cordia* , afin qu'elle daignât changer les cœurs des dames Romaines ; Vénus devint ainsi la déesse de la chasteté.

Cet exemple prouve que les pontifes penchoient quelquefois pour l'indulgence , ou que leur intégrité pouvoit être attaquée avec succès. Dans d'autres occasions , ils se montrèrent très-sévères. Posthumia , par son luxe & par sa liberté d'esprit , ayant donné des soupçons violens sur sa conduite , fut citée à leur tribunal. Après un examen attentif , ils ne la trouverent point coupable , & la justifèrent par une sentence ; ils lui défendirent cependant les jeux & les spectacles. Ils suivirent , dans ce jugement , cet axio-

ne peut-être trop rigoureux , mais qui montre combien il est nécessaire de s'observer & de veiller sur soi-même dans certains états : une Vestale , dont on parle , ne peut pas , en quelque façon , n'avoir rien à se reprocher.

On vit souvent des prêtresses injustement accusées ; les historiens païens ne manquent pas de rapporter une infinité de miracles opérés en leur faveur ; celui de la Vestale Claudia n'est pas un des moins remarquables. Cette fille aimoit la parure & les plaisirs ; on la voyoit porter par-tout , au pied même de l'autel , cet air de coquetterie , qui ajoute quelquefois aux agrémens d'une femme , & qui toujours la rend moins respectable. Les Romains crièrent au scandale , & en vinrent bientôt aux accusations. Dans ce tems , on avoit amené de Phrygie le simulacre de la déesse Berecinthe ; le vaisseau qui l'avoit apporté , étoit sur le Tybre ; tous les efforts humains ne pouvoient l'attirer à bord ; Claudia l'entreprit pour se justifier ; elle se saisit d'un cordage , marcha , & le vaisseau , comme on l'imagine bien , la suivit sans difficulté.

Il seroit facile de nier ce fait , quoique attesté par les historiens , comme on a nié les grêles de pierres & tant d'autres prodiges également attestés ; mais des écrivains sérieux ont disserté gravement pour en établir la possibilité. Quelques-uns ont pensé que Dieu pouvoit avoir permis ce miracle en faveur d'une Vierge , idolâtre à la vérité , mais dont la chasteté , après tout , n'étoit pas sans mérite.

Tant que dura la république , les pontifes restèrent assez attachés aux loix. Sous le regne des empereurs , ils furent quelquefois obligés de suivre la volonté seule du monarque , qui joignoit à son autorité celle que donne la religion ; car ces souverains réunirent presque tous le sceptre & l'encen-

soir. Domitien qui , comme je l'ai observé , avoit permis aux deux sœurs des Ocellates de choisir la maniere dont elles vouloient mourir , crut qu'un exemple de sévérité sur une autre Vestale , ne manqueroit pas d'illustrer son regne , sur-tout , s'il la faisoit périr du supplice ordinaire. Il avoit eu soin de motiver la grace qu'il avoit faite aux deux Ocellates , sur ce que leur crime étoit une simple foiblesse , & susceptible de quelque indulgence ; il se proposoit bien de le trouver plus grave dans celle qu'il proscriroit encore ; son choix , ou ses soupçons tombèrent sur la malheureuse Cornelia , qui étoit la plus âgée des Vestales , & , par conséquent , décorée du titre de *Maxima*. Il assembla le college des pontifes dans une de ses maisons de campagne , contre l'usage ; là , il accusa la Vestale ; elle fut trouvée coupable , jugée , quoiqu'elle fut absente , & condamnée sans être entendue. En vain , elle prit la déesse à témoin de son innocence ; ses sermens , ses larmes , ses cris ne furent point écoutés ; on la conduisit au lieu où elle devoit être ensevelie. Elle s'arma enfin de cette constance que donne la vertu , & qui est si difficile à l'innocence , qui périt soupçonnée. Elle monta avec fermeté sur son tombeau , en conjurant le pontife de défendre au moins sa mémoire ; elle refusa , avec une espece d'horreur , & comme craignant d'en être souillée , la main que le bourreau lui présentait pour l'aider à descendre , & se passa de son secours. Un chevalier Romain , nommé Céler , qu'on accusoit d'avoir été son amant , fut battu de verges , & protesta jusqu'au dernier soupir que Cornelia étoit la plus sage & la plus chaste des Vestales.

Le peuple fut effrayé de cette exécution ; jusqu'alors il avoit toujours vu le crime manifeste ; l'irrégularité de cette procédure l'inquiétoit ; ses inquiétudes en donnerent à l'empereur. Il continua ses poursui-

tes & ses recherches. Le sénateur Valérius-Licinianus apprit avec étonnement qu'on l'accusoit d'avoir partagé avec Céler les bonnes grâces de Cornélia ; on lui fit entendre qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'éviter le châtement ordinaire , que de s'avouer criminel , & de charger la Vestale. Cette prêtresse infortunée & Céler n'étoient déjà plus ; le sénateur déclara ce que l'on voulût ; & Domitien s'écria plusieurs fois avec transport : *Licinianus m'a justifié.*

Ces exécutions terribles ne furent pas aussi fréquentes qu'on pourroit se l'imaginer ; l'ordre des Vestales dura environ onze cent ans. On en compte vingt , qui furent convaincues d'inceste pendant ce tems (1) : & dans ce nombre , il y en eut quelques-unes qui ne furent point enterrées toutes vives. Les deux Ocellates , comme je l'ai dit , moururent dans le supplice qu'elles choisirent. Domitien accorda la même grâce à Véronilla ; d'autres se donnerent la mort à elles-mêmes. Caparonia se pendit ; Floronia se perça le sein. Les amans , en général , prirent ce dernier parti. Ceux , qui ne l'osèrent pas , périrent sous les verges ; plusieurs furent simplement exilés.

(1) L'abbé Nadal n'en compte que dix-sept ; il s'est trompé vraisemblablement dans son calcul ; j'ai consulté les mêmes sources , & je n'ai pas toujours trouvé les noms de Vestales , tels qu'il les rapporte ; il ne parle point des quatre , qui périrent du tems de Caracalla. Ce prince , selon Denys d'Halicarnasse , en avoit voulu séduire une ; le désespoir de n'avoir pas réussi , alluma sa fureur. Voici les noms de toutes celles qui furent accusées & condamnées. Pinaria , Oppia , Urbinia , Minutia , Sextia , Opimia , Licinia , Marcia , Emilia , Cornélia Claudia-Læta , Aurélia-Sévère , & Pomponia-Rufina , furent enterrées toutes vives.

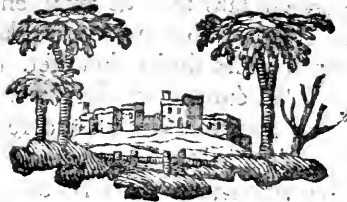
Ces observations réduisent à peu près à treize le nombre des Vestales punies de ce supplice rigoureux. La superstition Romaine étoit cependant portée au plus haut degré ; le peuple , dans ses malheurs , croyoit toujours que ses Dieux étoient mécontents. On le vit , sous le consulat de Pinarius & de Furius , interroger ses devins , sur la cause d'une maladie qui attaquoit les femmes , & qui exerçoit les plus grands ravages sur celles qui étoient enceintes. Ils répondirent qu'on n'approchoit pas des Dieux avec assez de pureté ; on songea sur le champ à les apaiser : un esclave accusa la Vestale Urbinia. On cherchoit une victime : elle n'eut pas été coupable , qu'on ne l'eut pas moins condamnée.

Une maladie à peu près semblable , se fit sentir en 477 , sous le consulat de Q. Fabius-Gurges , & de C. Génucius-Clepfina , environ 15 ans après qu'Esculape eût été amené d'Epidaure à Rome. La contagion ne se bornoit pas aux femmes enceintes ; elle s'étendoit jusques sur les femelles des animaux : sur quoi Saint-Augustin observe qu'Esculape ne s'étoit donné aux Romains que pour médecin , & non pas pour sage-femme. La Vestale Sextia fut immolée. Cette barbarie devoit conduire à de plus grands excès ; les Romains ne se contenterent pas de venger leurs Dieux en punissant des coupables ; ils crurent pouvoir les apaiser par des sacrifices humains : c'est ce qui arriva dans le siècle suivant. Floronia venoit d'éviter le supplice en se perçant le sein ; sa compagne Opimia l'avoit subi ; les armes de la république

tes vives. Les deux sœurs de la maison des Ocellates , & Veronilla obtinrent la faveur de choisir le genre de leur supplice. Caparonia , Tutia , Floronia , & Lanutia-Crescentina se donnerent la mort.

étoient malheureuses. Un Grec & une Grecque, un Gaulois & une Gauoise, enterrés tous vivans dans une fosse, creusée exprès dans le marché aux bœufs, parurent à ce peuple un moyen sûr de se rendre les Dieux favorables, & de ramener la victoire sous leurs étendards.

Avec une pareille tournure dans les esprits, il est surprenant que le fanatisme toujours cruel, sur-tout lorsqu'il est appuyé par les loix, n'ait voulu immoler que vingt filles. Un plus grand nombre avoit peut-être mérité la mort, & cela est assez vraisemblable; mais elles eurent l'art de cacher leurs désordres; & selon l'expression de Minucius Félix, leurs déréglemens furent si secrets, que Vesta même ne s'en aperçut pas, *Vesta sane nesciente.*



C H A P I T R E X I I.

Des honneurs rendus aux Vestales , & de leurs prérogatives.

Si la vie des Vestales étoit laborieuse , si leurs devoirs étoient difficiles à remplir , si les manquemens étoient punis avec tant de sévérité , les Romains leur accordoient , en revanche , bien des avantages & des honneurs. Libres dès l'instant que le sort les avoit nommées , elles ne dépendoient plus que de la déesse qu'elles servoient. Elles pouvoient tester du vivant de leurs peres & de leurs meres. Ce privilege leur étoit particulier ; il leur avoit été donné par Numa & elles en jouissoient dès l'âge de six ans. La dot qu'elles apportoit dans le temple y restoit , lorsqu'elles mouroient sans faire de testament. Auguste , & non pas Numa , comme le dit Plutarque , leur accorda enfin tous les droits d'une femme qui avoit trois enfans. Elles étoient appellées aux successions ; leurs biens leur appartenoient en propre à chacune ; elles en dispofoient à leur volonté , par vente , par donation , ou autrement , sans l'entremise d'un curateur. Marcus-Crassus ayant envie d'acquérir une maison de campagne agréable , que possédoit Licinia , & desirant l'avoir à bon marché , lui fit une cour si assidue , qu'on imagina qu'il en étoit amoureux. Plotinus l'accusa d'un commerce criminel avec cette prêtresse. On commença un procès très-sérieux ; les Juges reconnurent enfin le véritable motif des assiduités de Marcus-Crassus ; on savoit qu'il y avoit peu de Romains plus modérés que lui sur l'amour ;

mais l'avarice, dit Plutarque, obscurcissoit en lui beaucoup de vertus.

Comme filles de la déesse du Feu, ou de la vie, elles avoient encore le privilege de sauver du supplice le criminel qu'elles rencontroient sur leur chemin, pendant qu'on l'y conduisoit ; mais elles devoient jurer que le hasard seul avoit occasionné cette rencontre. On ne fait guere comment accorder cette clause avec la promesse que faisoient les préteurs, en entrant en charge, de ne contraindre jamais les Vestales, ni les prêtres de Jupiter au serment ; il étoit cependant nécessaire dans cette circonstance ; la Vestale pouvoit le faire de plein gré ; mais si elle ne le faisoit point, le préteur n'avoit pas le pouvoir de relâcher le coupable. La nécessité les mettoit l'un & l'autre dans l'embarras ; au reste, le silence des historiens donne le droit de conjecturer qu'on se trouva rarement dans ce cas.

Leur témoignage avoit été reçu de tout tems en justice ; on s'y contentoit de leur déclaration pure & simple ; elles avoient la liberté de jurer ou de ne pas jurer ; elles ne pouvoient attester que Vesta. Peu de personnes vouloient aller contre leur serment ; tous les témoins s'écartoient dans ces circonstances ; elles furent aussi très-rares. Tacite, en parlant d'une certaine Urgulania, favorite de la femme de Tibère, chez laquelle on fut obligé d'envoyer le préteur, parce qu'elle refusa de se présenter devant le tribunal, dit que cette hauteur étoit indécente & extraordinaire, puisque les Vestales elles-mêmes ne refusoient point de comparoître devant les juges, & qu'elles l'avoient toujours fait.

Quand elles marchaient par la ville, un licteur les précédoit ; elles n'en avoient point dans les commencemens de leur institution. On raconte qu'un soir une Vestale, se retirant après souper, seule, sous

des vêtemens communs, fut violée par un jeune homme dans une rue écartée. Cet accident fit songer à mettre la chasteté de ces filles à l'abri d'une pareille insulte; le licteur leur fut en conséquence donné par les triumvirs, autant pour leur sûreté que pour leur faire honneur. La loi qui condamnoit à la mort quiconque oseroit entrer dans leurs litieres, dût peut-être son origine à quelque événement semblable. Quoi qu'il en soit, la distinction du licteur n'en étoit pas moins flatteuse, puisque le sénat la mit au nombre des prérogatives que la flatterie offroit à la veuve d'Auguste, & que la vanité eut sans doute acceptée, si le jaloux Tibere ne les eut refusées au nom de Livie.

Tous ces avantages, qui les distinguoient si fort du reste des citoyens, contribuoient à augmenter la vénération du peuple. Il voyoit ses consuls & ses préteurs se presser de se détourner de leur chemin, lorsqu'ils se trouvoient sur la route des prêtresses. Si des embarras les empêchoient de s'écarter, ils s'arrêtoient jusqu'à ce qu'elles eussent passé, & faisoient baisser devant elles la hache & les faisceaux; c'est sur cela que Sénèque le pere leur disoit : *Tibi magistratus suos fasces submitunt : tibi consules, prætoresque viâ cedunt ; numquid exiguâ mercede virgo es ?*

Il falloit que les Romains regardassent leur emploi de vierges comme bien pénible, puisqu'ils employoient tant de distinctions & d'honneurs pour l'adoucir. Le peuple imitoit ses chefs; lorsque Sufetia lui eut fait présent d'un champ, il lui érigea une statue, & lui laissa même le droit de choisir l'endroit où elle souhaitoit qu'on la placât.

Les particuliers avoient aussi pour elles tous les égards & toute la vénération possibles. Albinus donna un témoignage des siens, qui lui fit assez d'honneur pour mériter d'être rapporté par les historiens. Les

Gaulois étoient aux portes de Rome ; la consternation étoit générale ; la plupart des citoyens avoient pris la fuite ; quelques-uns , réfugiés dans le capitolé , étoient déterminés à s'y défendre ; les vieillards & les sénateurs répandus dans la ville , se préparoient à mourir. Les Vestales consultèrent entre elles ; elles résolurent de fuir les dangers inévitables dans une ville qui va être prise & pillée. Elles s'engagerent , par serment , de porter par-tout le culte de Vesta , d'en continuer les cérémonies dans les pays où elles se réfugioient , tant qu'une d'elles survivroit à la destruction de Rome. Après avoir tenu ce conseil à la hâte , elles enterrèrent une partie des *choses sacrées* , chargèrent le reste sur leurs épaules , & se mirent en route. Elles descendoient à pied le long de la rue qui va du pont de bois à la porte Janicule ; le Plébeyen Albinus fuyoit avec sa famille par le même chemin. Le respect le saisit à l'aspect des Vestales chargées de leurs dieux , & pliant sous le fardeau. Il descend aussitôt de son char , ordonne à sa femme & à ses enfans de l'imiter , y fait monter les prêtresses , abandonne son projet , & conformément à leurs ordres , les conduit à Céré.

Ce fut en mémoire de l'hospitalité qu'elles avoient reçue dans cette ville , que les Romains donnerent le nom de *Cérémonies* à leurs rits religieux. J'observerai encore que les habitans de Céré s'étant révoltés , rentrant ensuite dans leur devoir , implorant la pitié de la république , lui rappellerent qu'ils avoient autrefois donné un asyle aux Vestales ; le souvenir de ce service toucha le peuple , qui leur accorda une trêve de cent ans.

Le Feu sacré éprouva sans doute quelque interruption dans cette circonstance. L'abbé Nadal qui fait cette observation , n'approuve point la fuite des Vestales ; il pense qu'il eût été plus digne d'elles d'at-

tendre les Gaulois : une troupe de jeunes vierges , vêtues en cérémonie , occupées tranquillement autour du brasier sacré , auroit offert quelque chose de grand & de majestueux. Je ne doute point que ce spectacle n'eut été imposant ; mais étoit-il sans conséquence ? L'abbé Nadal convient qu'il n'étoit pas sans danger ; la prudence ne permettoit donc pas d'essayer de le donner. Six jeunes religieuses , autour d'un autel sacré , quelque majestueuses qu'elles soient , doivent , si elles sont belles , craindre l'insolence & la brutalité du soldat échauffé par le carnage , dans l'ivresse de la victoire , & dans un moment où il se croit tout permis.

Je ne dois point oublier que les Romains leur accorderoient une sépulture dans le sein même de leur ville : honneur rare , qui avoit immortalisé les familles des Valérius & des Patricius. Les Vestales condamnées en jouissoient elles-mêmes ; le *Campus sceleratus* étoit dans l'intérieur de Rome. Tous les ans le peuple , dans certains jours , se rendoit en foule sur ce tombeau ; il y venoit prier pour apaiser leurs mânes.

Ces prêtresses avoient tout le crédit que donnent la sagesse & la religion. On les employoit souvent pour rétablir la paix dans les familles , pour réconcilier des ennemis , pour protéger le foible & défarmer l'oppressé. Suetone dit qu'elles se joignirent à Marcus-Æmilius & à Aurélius-Cotta , pour obtenir de Sylla qu'il pardonnât à César , qui , tout jeune qu'il étoit , avoit osé résister à cet homme puissant & cruel , & que leurs prières ne furent pas inutiles. Ce tyran les respecta toujours au milieu de ses profcriptions. Parmi les honneurs qu'on lui rendit après sa mort , on remarqua que les Vestales & les pontifes assistèrent à ses funérailles , environnant son corps , & chantant des vers à sa louange. Cicéron

en plaidant pour Fonteïus ne manqua pas de faire ressouvenir les juges que cet homme avoit une sœur dans cet ordre. (1) On vit la Vestale Vibidia, que Tacite appelle la plus ancienne, pénétrer auprès de Claude malgré les efforts & les intrigues de Narcisse, parler pour Messaline à un époux outragé, obtenir de lui qu'elle ne fut point condamnée sans être entendue. Cette condescendance eut peut-être été suivie de la grace entière d'une femme coupable, qui avoit osé du vivant de Claude, épouser Silius, un de ses amans, en présence du peuple & du sénat, faire écrire l'acte de ce mariage par le consul, & engager adroitement le mari qu'elle deshonorait à le signer, si Narcisse, craignant la foiblesse de l'empereur, n'avoit précipité sa perte en la faisant assassiner sans attendre des ordres.

Je rappellerai encore ce trait. Appius Claudius Pulcher, ayant été vaincu par les Salassés & les ayant battus ensuite, demanda les honneurs du triomphe, lorsqu'il fut de retour à Rome. Comme le désavantage balançoit l'avantage, que l'un & l'autre étoient absolument égaux, le sénat les lui refusa. Il se les décerna de sa propre autorité. Les Tribuns alloient s'opposer avec violence à sa marche, lorsque sa fille

(1) *Nolite pati, judices, aras Deorum immortalium, Vestæ que matris, quotidianis virginis lamentationibus, de vestro judicio commoveri. Prospicite, ne ille ignis æternus, nocturnis Fonteïa laboribus, vigiliisque servatus, sacerdotis Vestæ lacrymis extinctus esse dicatur. Tendit ad vos virgo Vestalis manus supplices, easdem, quas pro vobis Diis immortalibus tendere consuevit. Cavete, ne periculosum, superbumque sit, ejus vos obsecrationem repudiare, cujus preces se Diï aspernarentur, hæc salva esse non possent.*

CICERO pro M. FONTEÏO.

Claudia, qui étoit Vestale, arriva & se jeta entre eux & le consul. Les Tribuns, en se retirant, firent voir quel étoit leur respect pour son caractère. Elle monta dans son char, & conduisit elle-même Claudius au capitolé, plutôt qu'elle ne l'accompagna.

Tous les ans, elles se rendoient chez le roi des sacrifices; c'étoit la première personne de la religion après le grand pontife : elles l'exhortoient à l'observation exacte de ses devoirs.

On dépoſoit entre leurs mains les actes les plus ſecrets & les plus importans. Les premiers citoyens leur remettoient quelquefois leurs teſtamens; elles acceptèrent la garde de celui d'Antoine. Octave, qui en fut inſtruit, voulut le voir, & le leur demanda. Elles refuſèrent de le lui livrer; mais Octave avoit la force en main; il l'enleva, & s'en ſervit pour rendre Antoine odieux, en montrant au peuple combien les diſpoſitions qu'il y faiſoit en faveur de Cléopâtre, lui étoient injurieufes. Dans la ſuite, Auguſte ſe repentit peut-être de la violence d'Octave; il avoit du moins appris avec quelle fidélité ces vierges conſervoient ces dépôts; il leur confia auſſi ſes dernières volontés; elles ne furent ouvertes qu'après ſa mort; les Veſtales elles-mêmes les portèrent alors au ſénat.



CHAPITRE XIII.

Suite des honneurs rendus aux Vestales, & de la fin de leur ordre.

L'habillement de ces prêtresses, distingué de celui des autres femmes, n'avoit rien de trop lugubre, ni de trop austere. Leur coëffure, ainsi qu'on le voit dans quelques médailles, étoit composée de bandelettes qui faisoient plusieurs tours autour de leurs têtes, descendoient jusqu'aux oreilles, & laissoient leur visage à découvert. Elles portoient des robes blanches avec une espece de rochet de la même couleur. Leur manteau étoit couleur de pourpre. La manière dont elles le mettoient n'étoit pas sans agrément; il leur tomboit sur une épaule & leur laissoit l'autre bras demi-nud. Leurs habits de cérémonies, les jours de fêtes ou de sacrifices ne les déparoissoient point; ils n'étoient pas chargés d'ornemens qui les rendent quelquefois ridicules; ils étoient simples & majestueux; ils leur donnoient un air de dignité: & laissant paroître la taille, ils n'excluoient point les graces.

Dans les commencemens, ces vêtemens furent sans faste, ainsi que le temple. Numa, en les dotant des deniers publics, n'avoit pu songer à les enrichir; la frugalité leur étoit nécessaire. Lorsque les richesses se répandirent à Rome avec le luxe, les revenus des Vestales auroient eu peine à suffire aux premiers besoins de la vie, si le zele & la piété n'eussent pris le soin de les augmenter. Leurs dots furent portées à une somme plus considérable. Auguste les combla de bienfaits. A la mort de Scipius

Maluginensis, prêtre de Jupiter, on changea quelques-uns des réglemens établis pour l'élection de ces pontifes, & le même décret du sénat à cette occasion, fit présent de deux mille grands sesterces, qu'on évalua à près des 200000 liv. à Cornélia qui remplaçoit la grande Vestale Scancia. Des citoyens religieux firent aussi des legs particuliers à ces prêtresses. Plusieurs jouissoient d'une fortune immense; car il faut observer que ces dons, ou ces legs n'étoient pas faits ordinairement au temple, ou à l'ordre en général, mais à quelques prêtresses en particulier. La permission qu'elles avoient de tester, & de choisir leurs héritiers, empêcha que leurs biens ne restassent après elles dans la maison.

Tout changea de face après qu'elles se furent enrichies. Le temple devint plus brillant; le vase de terre, dans lequel on conservoit le Feu sacré, fit place à un vaisseau d'une matiere plus précieuse. Elles-mêmes se livrerent au luxe. Leurs robes prirent une forme plus élégante; le tissu en fut plus délicat. Elles laissèrent croître leurs cheveux qu'elles avoient coupés d'abord, & leur donnerent tous les ornemens de l'art. Leurs litieres devinrent superbes. On les vit promener le faste dans les rues, marcher au capitolé, dans un char magnifique, environnées d'une foule de femmes & d'esclaves. Agripine mit son ambition à pouvoir se rendre au capitolé avec le même éclat & la même pompe; elle demanda cette permission avec ardeur, & la reçut comme une grace.

Plusieurs affecterent des airs & des tons de coquetterie, peu décens dans une Vestale. Quelques-unes firent même des vers tendres & galans; Sénèque l'orateur nous a conservé celui-ci où l'on trouve plus que de la galanterie :

Felices nuptæ, moriar, nisi nubere dulce est.

On prétend qu'elles en composerent beaucoup de

pareils ; c'est peut-être une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu mettre sur leur compte ; après tout , on pouvoit pardonner quelques libertés d'esprit à des filles , à qui tout le reste étoit si rigoureusement défendu.

Les spectacles ne leur étoient point interdits ; elles assistoient librement à tous les jeux. Auguste leur donna même un banc séparé au théâtre ; il étoit vis-à-vis de celui du prêteur. Ce lieu étoit sans doute le plus distingué , puisque le sénat crut honorer Livie en lui assignant une place dans le banc des Vestales.

Il étoit assurément singulier de voir ces filles paisibles assister aux combats des gladiateurs , applaudir à ces jeux meurtriers , y trouver du plaisir. Il ne l'étoit pas moins de les voir assidues à d'autres spectacles , qui ne sembloient pas trop faits pour elles. On ne craignoit point d'offrir aux regards de ces filles chastes des tableaux qui ne l'étoient gueres. De quel œil voyoient-elles la courtisane *du soldat fanfaron* , feindre la plus vive affliction , au moment que ce faux brave la renvoie , & la remet , sans le savoir , entre les bras de son amant , verser des pleurs , regretter ses caresses avec assez peu de décence , & faire semblant de s'évanouir. Son jeune amant , témoin de cette scène , s'approche aussi-tôt d'elle , sous le prétexte de la secourir. Tous deux oublient leur rôle ; s'oublient eux-mêmes , & *labra labellis ferruminant*. On ne croyoit pas qu'il fût indécent à des Vierges d'entendre ces vers de Plaute , & bien d'autres encore plus forts.

. . . *Senis hujus periplestomini in proxumo.*

Ea demoritur te , atque ab illo incipit abire : edit senem.

Nunc te orare atque obsecrare jussit , uti tuam copiam

Sibi potestatemque facias.

Quid nunc vult ?

Te compellare , & complecti & contrectare , &c.

Il n'est pas surprenant que répandues dans le monde, comme elles l'étoient, elles trouvaient des occasions de plaire, & mille dangers contre lesquels elles étoient trop foibles; il eût été peut-être plus prudent & plus sage de les cloîtrer. Catilina & Néron tenterent toutes sortes de moyens pour en séduire quelques-unes; on ne voit pas cependant qu'ils y réussirent. Héliogabale osa davantage; ses passions étoient ses loix; il méprisoit les détours, & agissoit ouvertement; il donna aux Romains un spectacle nouveau pour eux, & qui les plongea dans l'effroi. Ce prince, dès son enfance, avoit été consacré au Soleil; il devint amoureux de la Vestale Julia-Aquilia-Severa, & voulut l'épouser, malgré le cri de la superstition & du préjugé. Le peuple, le sénat, le college des pontifes, lui firent des représentations inutiles; il tira la Vestale du temple, la conduisit à l'autel, en disant que de l'union d'un pontife du Soleil & d'une Vestale, il ne pouvoit manquer de sortir une race divine. Il fallut en passer par-tout ce qu'il voulut. Les malheurs, qu'avoient prévu les Romains, n'arriverent point; l'impie Héliogabale jouit tranquillement de la tendresse d'une Vestale. Il s'en dégoûta bientôt, & la quitta pour une autre femme, qu'il abandonna de même pour revenir à Julia-Aquilia-Severa.

Cet ordre célèbre se maintint long-tems dans un état de lustre & de splendeur; il étoit à son plus haut degré d'élevation sous les empereurs. Il subsista quelque tems encore sous les princes chrétiens; mais il touchoit à sa décadence.

Quelques temples avoient été fermés; on avoit aboli les sacrifices & plusieurs autres cérémonies; on avoit déjà mutilé différentes idoles, que l'erreur avoit respectées. On sapoit par degrés les fondemens du paganisme; mais le zele appuyé par l'autorité, n'a-

voit encore rien entrepris contre les Vestales ; on sentoît que le sénat ne manqueroit pas de faire les plaintes les plus vives ; d'ailleurs, cet ordre de vierges avoit quelque chose de respectable ; & le préjugé , qui paroît pour elles , n'étoit point en quelque sorte déraisonnable. La vertu mérita de tout tems des égards & des hommages ; elle devoit être encore plus admirable dans des payennes.

On ne voit point que le relâchement se soit glissé parmi elles , dans un tems où elles auroient pu manquer impunément à leurs devoirs ; les empereurs chrétiens n'auroient pas permis qu'on les eût fait périr aussi cruellement qu'autrefois. Tout ce que l'on fait sur ce sujet , se réduit à quelques reproches que Symmaque faisoit à une de ces prêtresses qu'on accusoit de vouloir quitter le temple avant le tems fixé par la loi. Cette Vestale couvroit , dit-on , cette résolution du manteau de la religion. Le desir d'embrasser le christianisme auroit pu fournir un prétexte plausible , qui auroit aplani tous les obstacles ; on n'en trouve cependant aucun exemple ; s'il y en avoit eu , sans doute , il n'auroit pas été oublié. Le trait de Symmaque n'est pas même bien attesté ; il n'en est fait mention que dans ses lettres. Il écrit à la prêtresse qu'il a appris cette nouvelle par la voix publique , & qu'il attend , pour la croire , qu'elle la lui ait confirmée.

On demeura long-tems sans toucher à leurs privilèges & à leurs immunités. On avoit osé abattre l'autel de la Victoire , placé dans le sénat ; Constance l'avoit fait ôter en 357 , dans son voyage à Rome ; quatre ou cinq ans après , Julien l'avoit rétabli. Valentinien , moins zélé que ses prédécesseurs pour la religion chrétienne , avoit donné la liberté de conscience à ses sujets , & l'autel avoit subsisté : Gratien le fit détruire de nouveau ; il confisqua les revenus

qui y étoient attachés ; il ne tarda pas à dépouiller les pontifes de toutes les prérogatives qui leur avoient été accordées depuis si long-tems , & qu'on leur avoit si souvent confirmées. Il comprit les Vestales dans cet édit ; il ordonna que le fisc s'empareroit des biens qu'on leur légueroit à l'avenir ; mais il distingua les terres des effets mobiliers , & les laissa jouir des dons qui seroient de cette dernière espece.

Le sénat , affligé de ces entreprises , lui envoya une députation , à la tête de laquelle on mit Symmaque ; mais Gratien refusa de l'entendre , & le zèle de cet homme célèbre fut forcé de se borner à une requête éloquente , dont Saint Ambroise trouva le moyen d'empêcher le succès.

L'année suivante une famine horrible se fit sentir à Rome ; le peuple n'hésita point à l'attribuer à la vengeance des dieux irrités de l'attentat commis contre les pontifes & les Vestales ; Symmaque en prit l'occasion d'écrire ; les peres de l'église lui répondirent ; le peuple s'occupa de ces écrits , en se bornant à la plainte ; & la famine cessa dans le tems où le murmure alloit peut-être se tourner en sédition.

Je remarquerai en passant que les empereurs n'avoient pas fait de difficulté de prendre le titre & les ornemens de grand-pontife. Constantin les avoit conservés jusqu'à la mort. Gratien les refusa. Le christianisme voyoit avec horreur ces pures idoles. Dans ce tems , Maxime préparoit à ce prince des embarras & des troubles : ce qui fournit aux payens ce jeu de mots qui fut si près d'être une prédiction : Puisque Gratien ne veut pas être *Pontifex* , *Maximus* deviendra bientôt *Pontifex*.

Théodose & Honorius réunirent à leur domaine , tous les biens qui avoient été destinés à l'entretien des temples & des sacrifices ; ceux des Vestales eurent sans doute le même sort. Les historiens ne
marquent

marquent pas le moment où elles finirent ; il y a beaucoup d'apparence que ce fut dans le tems que Théodose fit fermer tous les temples ; il porta ce dernier coup à l'idolâtrie en 389. Depuis l'an 40 de Rome, ou 712 avant Jésus-Christ, que les Vestales avoient été fondées, il s'étoit écoulé onze cent & un an. C'est peut-être le tems qu'on doit fixer à la durée de leur ordre.

Quelques-uns des prédécesseurs de Théodose avoient préparé la destruction du paganisme ; cette grande révolution auroit pu, sans cela, exciter des troubles : elle ne causa que quelques murmures ; Saint Jérôme dit que les idoles, autrefois si révérees, furent alors abandonnées dans leurs niches, devenues le repaire des souris & des hiboux, tombant de toutes parts, & prêtes à les ensevelir sous leurs ruines.

L'empereur ne voulut cependant pas qu'on détruisît tous les simulacres des Dieux ; il y en avoit qui étoient des morceaux précieux ; il ordonna qu'on épargnât ces chefs-d'œuvre de l'art ; il fit transporter plusieurs de ces statues dans différentes places publiques, où elles servirent d'ornement.

Tout concourt à prouver que le temple de Vesta ne fut pas plus épargné que ceux de Jupiter & des autres dieux ; ses prêtresses eurent sans doute un sort pareil à celui des pontifes ; elles furent supprimées comme eux ; du moins n'en est-il plus fait aucune mention ensuite. Si quelques-unes de celles qui survécurent à la dissolution de leur ordre, restèrent attachées à leur culte, elles n'en continuèrent les cérémonies qu'en secret ; elles furent sans temple, sans distinction, sans richesses ; elles languirent dans l'indigence & dans l'obscurité ; nées avec l'empire, elles finirent avec lui ; & leur chute ne tarda pas à être suivie de la sienne.

Fin du second Volume.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<i>La Sensibilité.</i>	Pag. 1
<i>Des Peines publiques.</i>	8
<i>Du mal physique & du mal moral.</i>	18
<i>Du Monde & de la solitude.</i>	25
<i>Des Moines.</i>	29
<i>Des Curés.</i>	39
<i>Quot doit être à sa place.</i>	48
<i>De l'Adultere.</i>	55
<i>Apologie de ce siecle.</i>	66
<i>De vieux Célibataire.</i>	73
<i>ête-à-Tête conjugal, Dialogue.</i>	78
<i>olie peut-être, mais utile leçon.</i>	85
<i>De Swedenborg & de ses écrits.</i>	89
<i>Je nous vantons pas trop.</i>	105
<i>De la peur panique.</i>	113
<i>Du Suicide.</i>	125
<i>Des Révolutions des sciences & des arts.</i>	137
<i>réflexions que je voudrois avoir faites à vingt ans.</i>	145
<i>De la Campagne & des Jardins.</i>	152
<i>De l'histoire du Temps.</i>	157
<i>Essai sur le Feu sacré & sur les Vestales.</i>	165

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION. ibid.

- II. De l'origine du Culte du Feu Sacré. 173

260 TABLE DES MATIERES.

CHAP. III. Du culte du Feu chez les Chaldéens & les Perses.	178
— De Zoroastre ou Zerdust.	186
— Des différentes Nations qui conserverent des Feux sacrés.	195
— De Vesta.	207
— De Vesta chez les Romains.	207
— Des Vestales.	214
— Du choix des Vestales & de leurs occupations	220
— Du Feu sacré de Vesta.	226
— De la Virginité des Vestales, & de la manière dont on punissoit celles qui y manquoient	237
— Des honneurs rendus aux Vestales, & de leurs prérogatives.	244
— Suite des honneurs rendus aux Vestales, & de la fin de leur ordre.	257

Fin de la Table du second Volume.









ENDING L-3 SEP 15 1945

PQ	Dubois-Fontanelle, Jean
1981	Gaspard
D5	Nouveaux mélanges sur
1781	différents sujets
t.2	

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 19 01 02 013 1